c. VIII.
B 7.
20. 6. 127
20 G. 6.

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE PIECES QUI N'AVOIENT POINT ENCORE ÉTÉ TRADUITES.

Avec de très-belles Figures en taille-douce.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

Chez { SAILLANT, Rue St. Jean de Beauvais, &
VINCENT, Rue St. Severin,

MDCCLXVII.

TABLE

Du Contenu de ce Second Volume.

Epitre d'Héloïse à Abailard. Pag. 1
* Lettre d'Heloïse à Abailard, traduction libre en vers par Mr C***. 21
Le Temple de la Renommée. 35
* Le même trad. en vers par Mad. du Boccage. 65
* Janvier & Mai ou le Conte du Marchand 95
* La Femme de Bath. 129
* Imitation Moderne de la IV. Epitre du I. Livre d'Horace. 147
* Avis à la jeune Noblesse de la Ville, imité de la II. Satyre du Livre I. d'Horace. 149
* A une Dame qui chantoit & s'accompagnoit du Luth, piece imitée de Waller. 159
Sur un Eventail, où étoit présentée l'Histoire de Céphale & de Procris avec la devise Aura veni. 160
* Le Jardin, imitation de Cowley. 161
* Les Pleurs. 162
Le Silence, Ode. 163
* Artemise, piece imitée du Comte de Dorset. 166
* Phriné. 167
* La Vie heureuse d'un Curé de Campagne. Imitation de Swift. 168
* Epitre VII. du Livre I. d'Horace imitée à la maniere du Dr. Swift 169
* Imitation de l'Ode IX. du Livre IV. 181
* Avertissement du Traducteur sur la Comédie suivante. 182
* Trois Heures après Mariage, Comédie. 183
* Epilogue prononcé par Mlle. Oldfield. 285
* Mélanges. 287
* Epitre à Rob. Comte d'Oxford. 289

* *Epitre à M. J. Craggs.* Pag. 291
Epitre à Mr. Jervas, Peintre, en lui envoyant la Traduct. du Poëme de du Frenoy par Dryden. 292
Lettre à Mlle. Blount en lui envoyant les Oeuvres de Voiture. 297
——— *à la même, lorsqu'elle partit de Londres après la Cérémonie du Couronnement.* 301
* *La Bassett, Eglogue.* 304
Réponse à la question suivante proposée par Mad. Howe. 310
* *Vers à l'occasion de ceux que le Duc de Buckingam avoit faits pour l'Auteur.* ibid
* *Prologue d'une Comédie pour le bénéfice de Mr. Dennis quand il étoit vieux, aveugle & fort indigent un peu avant sa mort.* 311
* *Macer, Portrait.* 312
* *A Mr. Morf, Inventeur de la célebre poudre aux Vers.* 313
Sur une Dame de la Cour. 315
* *Vers sur ma Grotte de Twickenham, composée de Marbres, de Cristaux, de Pierres & de Minéraux.* 316
A. Mad. M. B. à son Jour de Naissance. 317
* *A. M. T. Southern à son Jour de Naissance.* 318
* *A Milady Marie Wortley Montague.* 319
* *Paraphrase du I. Pseaume pour l'Usage d'une jeune Dame.* 321
* *Le Traducteur.* 322
* *Roxane ou l'Antichambre.* 323
* *Le Miroir.* 325
* *Les trois tendres Bergers.* 326
* *Le Défi, Ballade.* 327
* *Epigrammes.* 329
* *Epigramme sur le Collier d'un Chien que j'ai donné à S. A. R.* 330

* *Epigramme à mon ingénieux & digne Ami Guillaume Lowndes, Ecuyer, auteur du célebre Ouvrage in folio, intitulé* Le Bill de la Taxe des Terres. 330
* *Vers qui étoient à la tête des nouveaux Mélanges, imprimés par Lintot.* 331
* *Chanson.* 332
* *Le Champion. Dialogue entre Fulvius & Probus, publié en* 1740. 333
Epitaphes. 339
Epitaphe I. de Charles Comte de Dorset, enterré dans l'Eglise de Withyam en Suſſex. 341
Epitaphe II. du Chevalier Trumbal, Secrétaire d'Etat de Guillaume III. &c. 342
Epitaphe III. de Simon Harcourt, fils unique du Vicomte Harcourt, enterré dans l'Eglise de Stanton-Harcourt en Oxford-Hire. 343
Epitaphe IV. de Mr. J. Craggs, enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter. 344
Epitaphe V. pour Mr. Rowe, enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter. 345
Epitaphe VI. ſur Mme. Corbet, qui mourut d'un cancer au ſein. 346
Epitaphe VII. pour être gravée ſur le monument que Milord Digby avoit érigé à ſon fils R. Digby & à ſa fille Marie, dans l'Egliſe de Sherborne en Dorſet-Shire, l'An M. D. C. C. XXVII. 347
Epitaphe VIII. du Chevalier Godefroy Kneller, enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter, l'An 1723. 349
Epitaphe IX. du Général Henri Withers, enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter, l'An 1729. 350
Epitaphe X. de Mr. E. Fenton, enterré à Eaſthamſtead en Berk-Shire l'An 1730 351

Epitaphe XI. de Mr. Gay, enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter 1732. 352
Epitaphe XII. deſtinée au Chevalier Newton dans l'Abbaye de Weſtminſter. 353
Epitaphe XIII. du Dr. François Atterbury Evêque de Rocheſter qui mourut en exil à Paris 1732. 354
Epitaphe XIV. d'Edmond Sheffield, Fils du Duc de Buckingham, mort dans la XIX. année de ſon âge 1735. 356
Epitaphe XV. de quelqu'un qui ne vouloit pas être enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter. 357
Epitaphe XVI. d'un Homme qui ne vouloit pas être enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter. 358

EPITRE D'HELOÏSE A ABAILARD.

AVERTISSEMENT.

Abailard & Héloïſe vivoient dans le douzieme ſiecle. Ces deux perſonnes furent les plus diſtinguées de leur tems, par les lumieres de leur eſprit, & les graces de leur figure : mais rien ne les rendit plus célebres que leur paſſion infortunée. Après une longue ſuite de malheurs, ils ſe retirerent chacun dans un Couvent ſéparé, & y conſacrerent le reſte de leurs jours aux exercices de la Religion.

Ce fut quelque tems après leur ſéparation, qu'une Lettre d'Abailard adreſſée à un ami, & qui contenoit l'hiſtoire de ſes malheurs, tomba entre les mains d'Héloïſe. Cet écrit réveilla toute ſa tendreſſe, & occaſionna ces fameuſes Lettres, qui peignent ſi vivement les combats de la Nature & de la Grace. Celle-ci en eſt imitée, & tirée en partie.

EPITRE D'HELOÏSE A ABAILARD.

DANS cette ſolitude paiſible. ſéjour où la contemplation tourne conſtamment ſes regards vers le Ciel, lieux où regne un ſilence ſi profond, quels mouvemens tumultueux s'élevent dans le ſein d'une Veſtale? Pourquoi mes penſées s'égarent-elles au-delà de cette retraite ſacrée? Pourquoi mon cœur reſſent-il des feux ſi longtems oubliés? Ah! j'aime encore!

Oui, cette Lettre vient de lui. C'eſt le nom d'Abailard qu'Héloïſe doit baiſer encore une fois. Nom cher & fatal, je ne veux plus te prononcer. Ne paſſe plus ſur ces levres que la Religion a conſacrées au ſilence. Reſte à jamais renfermé dans mon cœur, où l'idée trop chérie d'Abailard eſt mêlée avec celle de Dieu.

O ma main! arrête, & ne trace pas ce nom .... mais je viens de l'écrire .... effacez-le, mes larmes. En vain la malheureuſe Héloïſe a recours aux pleurs & à la priere: ſon cœur dicte toujours & ſa main obéit.

O murs, dont la ſombre enceinte renferme des tourmens volontaires, & retentit des

ſoupirs de la pénitence ; rochers que de pieux genoux ont uſés ; cavernes hériſſées d'épines ; autels, où les Vierges au teint pâle veillent ſans ceſſe ; Statues des Saints, qui m'apprenez à déplorer mes égaremens, votre vue & mon long ſilence ne m'ont point rendue inſenſible comme vous. En vain le Ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie, la nature toujours rebelle occupe la moitié de mon cœur ; mes prieres, mes jeunes, mes pleurs, ne peuvent éteindre, ni même affoiblir le feu qui me dévore.

Si-tôt que ma main tremblante eut ouvert ta Lettre, ô mon cher Abailard, ton nom qui s'offrit d'abord à mes regards, réveilla en moi le ſentiment de tous mes malheurs : nom toujours infortuné, toujours chéri, que mes ſoupirs repetent ſans-ceſſe, & que j'arroſe encore de mes pleurs. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, ſûre que quelque infortune le ſuivra de près ; mes yeux noyés de larmes parcourent ta Lettre de ligne en ligne, & n'apperçoivent juſqu'au bout qu'une longue ſuite de malheurs. Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre ; tantôt flétrie à la fleur de l'âge par la barbarie du ſort ; enfin perdue dans l'obſcure ſolitude d'un Couvent, où l'auſtere Religion doit éteindre la flamme la plus vive. Ici doivent mourir les plus nobles paſſions, l'amour & la gloire.

Ecris-moi cependant, cher Abailard, écris-moi tout ce que ton cœur reſſent encore: que j'uniſſe mes douleurs aux tiennes, & que je te rende ſoupirs pour ſoupirs; cette conſolation ne peut m'être ôtée, ni par la fortune, ni par nos ennemis; & mon Abailard ſeroit-il plus cruel qu'eux?

Mes larmes ſont à moi, & je ne les ménagerai pas. Je donnerai à l'amour celles que j'aurois verſées dans la priere: ces yeux languiſſans n'ont rien de mieux à faire ... lire & pleurer ſera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines, accorde-moi cette triſte conſolation: fais plus encore, rejette-les toutes ſur moi.

Le Ciel n'inſpira d'abord l'invention des Lettres que pour le ſoulagement des malheureux, pour quelque Amant proſcrit, ou une Amante captive. Elles vivent, parlent, & expriment ce que l'amour a de plus tendre: par leur moyen les deſirs d'un jeune cœur ſe communiquent ſans crainte: l'ame ſe déploie toute entiere aux yeux de l'objet aimé; l'abſence eſt trompée, & franchiſſant la diſtance des lieux un ſoupir paſſe de l'Indus juſqu'au Pôle.

Tu ſais avec quelle innocence j'allai d'abord au devant de ton amour, qui ſe déguiſoit ſous le nom de l'amitié: mon imagination te prêtoit une forme angélique; tes yeux brilloient d'une flamme douce, pa-

reille à un rayon céleſte. Croyant pouvoir t'admirer ſans crainte, je t'aimois ſans remords. Quand tu chantois les louanges du Seigneur, les Cieux me ſembloient attentifs aux accens de ta voix; & lorſque tu annonçois les vérités divines, elles me paroiſſoient s'embellir en paſſant par ta bouche.

Quels préceptes pouvoient manquer de perſuader, quand tu les donnois! Tu m'enſeignas trop aiſément, qu'aimer n'étoit pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la ſéduction de mes ſens, & ne ſouhaitai plus de voir comme un Ange, celui que j'aimois comme homme. Je ne vis plus que dans un lointain obſcur la félicité des Eſprits céleſtes, & je ceſſai de leur envier ce Ciel que je perdois pour toi.

Combien de fois, hélas! ai-je-dit en moi-même, quand mes parens me preſſoient de choiſir un époux: Ah! je tiens pour cruelles toutes les loix que l'amour n'a point dictées! L'amour auſſi libre qu'un habitant de l'air, à la vue des nœuds de l'hymen, étend ſes ailes légeres, & s'envole à l'inſtant. Que les richeſſes & les honneurs comblent les deſirs de celle qui conſent à porter le joug du mariage: que ſon nom ſoit reſpecté, & ſa réputation ſans nuage; j'y conſens. Toutes ces apparences de bonheur s'évanouïſſent devant une véritable paſſion: Réputation, richeſſes, honneurs, qu'êtes-

vous en comparaiſon de l'amour? Ce Dieu jaloux, quand on le néglige inſpire par vengeance des paſſions inquietes aux mortels qui profanent ſes feux, & cherchent en lui un autre bonheur que lui-même.

Quand je verrois tomber à mes pieds le Maître du Monde, qu'il m'offriroit ſon Trône & l'Univers, je mépriſerois ſes préſens. Je ne voudrois pas être la femme de Céſar : trop heureuſe pourvu que je ſois la maîtreſſe de celui que j'aime ; & s'il eſt encore un titre plus libre & plus doux, je le prendrai pour lui ſeul. Quelles délices quand deux ames, unies l'une à l'autre, s'aiment librement, & ne connoiſſent d'autre loi que celle de la nature ! Un ſeul objet remplit alors le cœur tout entier : on poſſede, on eſt poſſédé à ſon tour. Les idées de deux amans ſont les mêmes, & ſe rencontrent, avant que leurs levres ſe ſoient ouvertes; les mêmes deſirs ſe liſent dans leurs regards. C'eſt-là une félicité parfaite, & telle étoit autrefois celle d'Abailard & la mienne.

Hélas ! que notre ſort a changé ! Quelles horreurs ſe retracent tout-à-coup à mon imagination ? que vois-je ? Mon amant nud, lié, & couvert de ſang paroît à mes yeux .... Où étoit Héloïſe dans ce moment affreux? Ses cris, ſes efforts ſe ſeroient oppoſés à ces horreurs. Barbares, arrêtez ... retenez

votre main ſanguinaire : détournez votre rage ſur moi ſeule ; ou du-moins, puiſque nous avons tous deux commis le même crime, que tous deux en ſoient punis ... la douleur m'accable & me trouble ... par pitié, par pudeur, ceſſez ... mes ſanglots redoublés, & ma rougeur brûlante, m'ôtent la force d'achever.

Pourrois-tu avoir oublié ce jour triſte & ſolemnel, où, comme deux victimes, qui attendoient le coup fatal, nous étions aux pieds des Autels. Que de larmes coulerent de mes yeux dans ces cruels momens! A la fleur de la jeuneſſe, je diſois un adieu éternel au Monde, je baiſois le Voile ſacré avec des levres glacées d'effroi. Les Autels tremblerent; les flambeaux pâlirent; le Ciel crut à peine la conquête qu'il faiſoit; & les Anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçois. Je m'avançois cependant vers ce Sanctuaire redoutable: ce n'étoit pas ſur la Croix que mes yeux étoient fixés, mais ſur toi ſeul. Le zele de la Religion, ni la grace, ne faiſoient point ma vocation: c'étoit un amour malheureux; & je ne me perdois ainſi toute entiere, que parce que je perdois mon Amant.

Viens donc, ſoulage mes douleurs par tes regards & par tes diſcours ; on t'en a laiſſé l'uſage. Que ma tête ſe repoſe encore ſur ton ſein ; que je boive à longs traits le délicieux

licieux poiſon que j'ai pris dans tes yeux; que je retrouve ce poiſon ſur tes levres. Donne ce qui eſt en ton pouvoir, & laiſſe-moi imaginer le reſte.

Mais non : que ces penſées criminelles s'évanouïſſent pour jamais : viens plutôt m'inſtruire de mon devoir, & me parler de félicités plus durables. Deſſille mes yeux ; peins-moi tout l'éclat de la gloire céleſte, & fais que mon ame t'oublie pour ſon Dieu.

Que ſi tu te refuſes à mes vœux, ſonge du-moins que mes fideles compagnes méritent tes ſoins. C'eſt ton troupeau ; ce ſont des plantes cultivées par tes mains, des enfans de tes prieres. Elles ont quitté ce Monde trompeur dans une tendre jeuneſſe, & tu les conduiſis dans cette paiſible retraite (1) dont tu avois élevé les murs ſacrés. Par toi ce déſert fut embelli, & le Paradis parut ouvert dans cette affreuſe ſolitude. Là aucun orphelin en pleurs ne voit les tréſors de ſon pere orner les Autels, ni enrichir les parvis de ce Temple : on n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des ſtatues précieuſes, données par des pécheurs mourans : tribut d'un aveugle deſir d'acquérir un Ciel, perdu ſans-doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les

(1) Il avoit fondé ce Monaſtere.

voûtes de ce ſaint édifice ſont auſſi ſimples que la piété qui l'habite : elles en retentiſſent mieux des louanges du Créateur.

Si tu te tranſportois dans cette retraite ſolitaire où nous devons paſſer nos jours; ſi tu venois ſous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes reſpectables ſeroient environnées d'une nuit éternelle, ſans les vitres obſcures qui laiſſent paſſer quelques foibles rayons de lumiere; tes yeux diſſiperoient ces noires ténebres, & des rayons de gloire brilleroient autour de toi: mais maintenant aucun objet conſolant ne s'y préſente; tout y eſt plongé dans une profonde triſteſſe: on n'y entend que des gémiſſemens, on n'y voit couler que des pleurs.

Viens donc, ô mon pere, mon frere, mon époux, mon ami; que ton eſclave, ta ſœur, ta fille, puiſſe encore, en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle. Rien ne ſauroit plus me porter à la méditation, ni fixer mes deſirs inquiets: je ne ſuis plus même touchée de ce plaiſir ſimple & raviſſant que donne le ſpectacle de la Nature; ces pins plantés ſur la pente des rochers, & dont le vent agite ſourdement les feuillages ſombres; ces ruiſſeaux qui ſerpentent, en ſe précipitant des montagnes; ces eaux qui font retentir de leur murmure les grottes profondes; ces lacs dont le ſouffle des aquilons ride la ſurface: tous ces objets autrefois ſi

Pl. VI.

Ah! malheureuse! on te croit l'épouse d'un Dieu, et tu n'es encor que l'esclave de l'amour et d'un homme.

charmans pour moi, ne procurent aucun repos, & me laiſſent en proie à toutes mes inquiétudes. La noire mélancolie habite ces bois, ces cavernes, & ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle le ſilence de la mort; ſa préſence lugubre afflige cette ſcene autrefois ſi riante, ternit l'éclat des fleurs, obſcurcit la verdure, & rend terrible le bruit des ondes qui ſe précipitent en murmurant. On ne reſſent plus par-tout qu'une ſecrette horreur. Je dois cependant reſter ici pour jamais: monument triſte & fatal de l'obéiſſance d'une Amante! La mort, la ſeule mort, peut rompre la chaîne qui m'y attache; j'y laiſſerai toutes mes foibleſſes, & j'y ſentirai éteindre mon ardeur: mes cendres froides y ſeront dépoſées, & j'attendrai qu'il me ſoit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah malheureuſe! on te croit l'épouſe d'un Dieu, & tu n'es encore que l'eſclave de l'amour & d'un homme: ô Ciel! daigne me ſecourir. Mais d'où part cette priere? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de deſeſpoir? Quoi! dans ce lieu même, azile de la chaſteté, l'amour trouve-t-il un autel où brûlent ces feux coupables? Je dois me repentir; mais puis-je faire ce que je dois? Je regrette l'Amant, & je ne gémis pas du crime: je le vois ce crime, je le blâme, & je l'aime encore en le condamnant. Je me

repens des plaiſirs où je me ſuis livrée, mais j'en ſollicite de nouveaux: tantôt les yeux levés vers le Ciel, je pleure mon offenſe; tantôt je ſonge à toi, & je renonce à l'innocence où je croyois aſpirer.

Pourrois-je t'oublier & haïr ma foibleſſe? la cauſe en eſt toujours en moi. Dès que je veux la détruire, je ſens que j'en aime l'auteur. Comment ſéparer du crime l'objet que l'on chérit? L'amour & le repentir ſe confondent toujours.

Quelle entrepriſe pour un cœur auſſi touché, auſſi pénétré, auſſi éperdu que le mien! Quoi! vaincre une paſſion ſi puiſſante! Avant que mon ame ait pu reprendre ſa tranquilité, quels combats entre l'amour & le devoir n'a-t-elle pas à eſſuyer? Combien de fois doit-elle ſe repentir, retomber, regretter ſon Amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier? Mais non, c'en eſt fait; je n'ai plus rien à craindre, tout eſt conſommé. Viens donc, mon Pere, viens m'enſeigner à vaincre la nature, à renoncer à mon amour, à la vie, à moi .... & à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu, lui ſeul peut t'y remplacer.

Ah! mille fois heureuſe la deſtinée d'une Vierge qui s'eſt conſacrée à lui! Elle oublie le monde qui l'a oublié à ſon tour, & elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble réſignation fait que tous ſes vœux

ſont exaucés. Le travail & le repos partagent & rempliſſent ſon tems : un ſommeil paiſible lui laiſſe la liberté de veiller & de prier. Ses deſirs ſont réglés, & ſes affections toujours les mêmes : ſes larmes ſont ſes délices, & ſes prieres pénetrent les Cieux; les rayons de la grace l'environnent ſansceſſe ; les Anges qui veillent autour d'elle durant ſon ſommeil, lui procurent les ſonges les plus doux & les plus purs; pour elle l'Epoux prépare l'anneau nuptial : des Vierges revêtues de blanc, chantent des hymnes à ſon honneur : les roſes d'Eden qui ne ſe fanent jamais, fleuriſſent pour lui être préſentées, & les aîles des Séraphins répandent ſur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au ſon des harpes céleſtes, & expire à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres ſonges, & des raviſſemens bien différens, égarent mon ame incertaine. Quand à la fin de chaque triſte journée, mon imagination te retrace tel que je t'ai connu, ma conſcience ſe tait alors ; & laiſſant parler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteſte & j'aime cependant le ſouvenir de cette nuit, où mes premieres faveurs .... Je t'entens, je te vois ; mes mains empreſſées embraſſent ton fantôme pour le retenir. Je m'éveille, je n'entens & ne vois plus rien. Le fantôme me fuit auſſi cruel que toi-même ; je le rappelle,

& ne ſuis point entendue; j'étens mes bras, & ne ſaiſis qu'une ombre fugitive; je referme les yeux pour ramener ce ſonge raviſſant: revenez, douces illuſions, preſtiges ſéducteurs .... hélas! en vain je te revois; mais c'eſt pour errer enſemble dans d'arides déſerts, & pour pleurer nos malheurs.

Soudain tu montes ſur une tour à demi détruite par la main du tems, autour de laquelle rampe le triſte lierre, ou ſur des rochers dont la cime ſourcilleuſe eſt ſuſpendue au-deſſus de la mer. Là tu ſembles me parler du haut des Cieux: mais les nuages nous ſéparent, les vagues mugiſſent, & les vents furieux grondent. Je friſſonne d'horreur, le ſommeil me quitte bruſquement: je me retrouve au milieu des triſtes objets qui m'environnent toujours, & en proie à des tourmens qui me ſuivent par-tout.

Le Deſtin a tempéré ſa rigueur à ton égard d'un mêlange de bonté: il ne t'a réduit qu'à une abſence inſenſible de plaiſirs & de peines. Ta vie eſt un calme profond: aucunes paſſions n'agitent ton cœur: ſemblable maintenant à ce que la mer eſt, avant que les aquilons orageux reçoivent l'ordre de la troubler: ton état eſt paiſible comme le ſommeil d'un Saint à qui ſes péchés ſont pardonnés, & dont le ſalut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc, cher Abailard; qu'aurois-tu

à craindre ? Le flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts : le danger d'aimer ne ſubſiſte plus pour toi. La Nature garde le ſilence, la Religion menace, & la froide indifférence regne dans ton cœur. Cependant Héloïſe t'aime encore. O flamme à jamais durable, & toujours deſeſpérée ! ſemblable aux lampes ſépulcrales, qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, & qui ne brûlent que pour éclairer les morts.

Quelles nouvelles ſcenes viennent s'offrir encore ! Par-tout où je tourne les yeux, par-tout où je porte mes pas, ces images cheres & dangereuſes me pourſuivent. Soit que je pleure ſur les tombeaux, ſoit que je prie aux pieds des Autels, elles faſcinent mes yeux, & jettent le trouble dans mon ame. Ton image eſt toujours dans mon cœur entre le Ciel & moi : ſi j'entens chanter une hymne, je crois reconnoître ta voix : chaque mot dans mes prieres eſt accompagné de larmes. Tandis que des nuages d'encens s'élevent dans l'air, & que l'orgue remplit l'oreille de ſes ſons harmonieux, une ſeule penſée qui te retrace à mon eſprit, me ramene à toi, & détruit toute cette pompe. Prêtres, flambeaux, temple, tout s'évanouït pour moi ; & au moment même que les Autels éclatent de mille feux, & que les Anges qui les environnent, ſont ſaiſis d'un

ſaint reſpect, je me trouve noyée dans une mer de paſſions ardentes.

Mais, dans le tems que charmée de verſer des larmes de pénitence, je me proſterne devant le trône de Dieu; dans le tems que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ferveur, & qu'une grace victorieuſe eſt prête à deſcendre dans mon ame, viens, ſi tu l'oſes, tout charmant que tu me parois, viens t'oppoſer aux decrets du Ciel. Diſpute-lui mon cœur: viens avec tes regards ſéducteurs effacer à mes yeux l'image des félicités céleſtes, arrêter le cours de la grace, & rendre ma repentance infructueuſe. Ecarte-moi de la route des Cieux; viens, & m'arrache des bras de Dieu même.

Que dis-je? malheureuſe! fuis-moi plutôt, fuis-moi: que des montagnes s'élevent entre nous, & que des mers nous ſéparent: ne reviens plus; ne m'écris point; ne penſe pas même à moi; ſurtout ne partage aucun des tourmens que je reſſens pour toi. Je dégage Abailard de tout ſerment, & ne veux plus même me ſouvenir de lui. Qu'il travaille donc à déteſter tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi.. Regards ſéduiſans, que je ne me rappelle que trop encore: douces idées où j'aimois tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais. Et toi, grace divine, vertu céleſte, tranquile oubli des ſoins de ce monde profane, eſpérance

rance toujours renaiſſante, fille du Ciel & mere de la joie; Foi, qui fais jouïr d'une immortalité anticipée, venez, entrez tous dans mon cœur, demeurez-y comme des hôtes doux & aimables: recevez & plongez-moi dans un repos inaltérable. La triſte Héloïſe étendue ſur une tombe, vous deſire & vous attend. Qu'entens-je? Eſt-ce le ſoufle des vents qui murmurent autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, & qui m'appelle? je crois déja l'avoir entendue plus d'une fois.

Une nuit, que je gardois les lampes qui brûlent dans ce Temple autour des ſépulcres, il me ſembla au moment qu'elles étoient prêtes à s'éteindre, qu'une voix lugubre ſortoit du fond d'un tombeau: Viens, triſte ſœur, me diſoit-elle, viens, ta place eſt ici, viens-y fixer ton ſéjour éternel. Je fus autrefois, comme toi, victime de l'amour: je tremblois, je verſois des larmes, & je priois comme toi. Je n'ai trouvé de calme que dans ce long ſommeil. Ici les malheureux ceſſent de ſe plaindre, & les Amans n'y répandent plus de pleurs; la ſuperſtition même y perd toutes ſes craintes: car Dieu, plus indulgent que les hommes, nous y pardonne nos foibleſſes.

Je viens, je viens. Que les Anges me préparent leurs berceaux odoriférans, leurs palmes céleſtes, & leurs fleurs toujours nouvel-

les. Je vais où les Pécheurs peuvent trouver du repos, & où les Saints n'éprouvent qu'un feu pur & céleſte. Cher Abailard, rends-moi les derniers devoirs: adoucis-moi le paſſage de ce monde dans le ſein de Dieu, vois mes levres tremblantes: ferme mes yeux déja immobiles, & reçois mon dernier ſoupir avec mon ame qui s'envole. Non, non..... que je te voye revêtu de tes vêtemens ſacrés, le cierge dans ta main tremblante. Préſente la Croix à mes yeux levés vers le Ciel: enſeigne-moi, & apprens en même tems de moi à mourir. Conſidere alors cette Héloïſe, que tu as tant aimée: ce ne ſera plus un crime de la regarder. Vois les roſes de mon teint ſe flétrir, & la derniere étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux; prends ma main, & preſſe-la juſqu'à ce que perdant tout ſentiment, je ceſſe de reſpirer, & même d'aimer mon Abailard.

Que tu es éloquente, ô mort! il n'appartient qu'à toi de prouver & de faire ſentir la folie d'une paſſion qui a un peu de pouſſiere pour objet.

Le tems viendra où ces traits, qui ont eu tant de pouvoir ſur moi, ſeront effacés. Que les peines que fait ſouffrir le paſſage terrible de la vie à la mort, ſoient alors ſuſpendues à ton égard par des raviſſemens céleſtes! Que les Anges, éclatans de lumiere, deſcendent du Ciel, & veillent autour

de toi; que des rayons de gloire partent des Cieux ouverts, que les bienheureux s'avancent pour te recevoir & t'embraſſent avec une tendreſſe égale à la mienne.

Puiſſe un même tombeau réunir nos deux noms, & rendre mon amour auſſi immortel que ta renommée! Alors, ſi dans les ſiecles à venir, deux Amans voyageant enſemble viennent par hazard viſiter les murs & les ſources du Paraclet, ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inſcription de notre ſépulcre; & buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux, ils diront, touchés de la plus vive compaſſion: Ah! faſſe le Ciel que nous n'aimions jamais auſſi malheureuſement qu'eux!

Comment ne ſeroient-ils pas attendris? Celui qui au moment même de la pompe la plus ſolemnelle du redoutable Sacrifice, jettera un regard ſur la tombe qui couvrira nos froides cendres ſentira ſon cœur s'émouvoir: ſa penſée pour un inſtant ſe détournera du Ciel; ſes yeux ſe rempliront de larmes; & ſa douleur lui ſera pardonnée.

Si le Deſtin faiſoit jamais reſſentir à quelque Poëte des maux pareils aux miens, & qu'il fût condamné à pleurer des années entieres l'abſence d'un objet chéri, & à ſe retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourroit plus revoir; pourvu qu'il ait

aimé auſſi longtems & auſſi fortement que moi, qu'il écrive notre funeſte & tendre Hiſtoire. Celui qui ſera le plus ſenſible à nos malheurs, les chantera le plus dignement.

LETTRE D'HÉLOÏSE

A

ABAILARD.

TRADCUTION LIBRE

PAR MR. C***.

AVIS
DE
L'EDITEUR.

Heloïſe & Abailard vécurent au douzieme Siecle. Les charmes de leur eſprit les rendirent célebres, & leur malheureuſe paſſion les rend encore intéreſſans. Ces deux Amans éprouverent la diſgrace la plus cruelle. L'illuſtre Mr. Pope a raſſemblé dans une ſeule Lettre les principaux événemens de la vie de ces deux infortunés. Celle-ci eſt plus imitée que traduite. L'Auteur a cru ne point devoir s'aſſujettir au ſens littéral du Poëte Anglois, toute traduction trop ſervile étant froide & languiſſante. Il a tâché d'éviter ce défaut, en ne s'attachant qu'à rendre, autant qu'il a pu, les beautés de l'Original.

Il y a eu pluſieurs Copies manuſcrites de cet Ouvrage répandues dans le Public; mais toutes, pour la plûpart, ont été tronquées, & n'ont pas été auſſi complettes que celle-ci, qui eſt la ſeule que l'Auteur avoue.

LETTRE D'HÉLOÏSE A ABAILARD.

TRADUCTION LIBRE

PAR MR. C***.

Héloïſe eſt ſuppoſée dans ſa Cellule occupée à lire une Lettre d'Abailard, & à y faire réponſe.

DANS ces lieux habités par la ſeule innocence,
Où regne, avec la paix, un éternel ſilence,
Où les cœurs, aſſervis à de ſéveres loix,
Vertueux par devoir, le ſont auſſi par choix;
Quelle tempête affreuſe, à mon repos fatale,
S'éleve dans les ſens d'une foible Veſtale?
De mes feux, mal éteints, qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas, je me trompois! j'aime, je brûle encore!
O nom cher & fatal! .... Abailard... je t'adore!
Cette Lettre, ces traits, à mes yeux ſi connus,
Je les baiſe cent fois, cent fois je les ai lus.
De ſa bouche amoureuſe Héloïſe les preſſe;
Abailard! cher Amant! mais quelle eſt ma foibleſſe?

Quel nom, dans ma retraite, oſé-je prononcer?
Ma main l'écrit!... hé bien, mes pleurs vont l'effacer!
Dieu terrible, pardonne, Héloïſe ſoupire.
Au plus cher des Epoux tu lui défends d'écrire,
A tes ordres cruels Héloïſe ſouſcrit...
Que dis-je? mon cœur dicte... & ma plume obéit.
PRISONS, où la Vertu, volontaire victime,
Gémit & ſe repent, quoiqu'exemte de crime,
Où l'homme, de ſon être imprudent deſtructeur,
Ne jette, vers le Ciel, que des cris de douleur,
Marbres inanimés, & vous froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques,
Quand j'adore Abailard, quand il eſt mon Epoux,
Que ne ſuis-je inſenſible & froide comme vous?
Mon Dieu m'appelle en vain du Trône de ſa gloire,
Je cede à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prieres, les vœux,
Tout eſt vain, & mes pleurs n'éteignent point mes feux.
AU moment où j'ai lu ces triſtes caracteres,
Des ennuis de ton cœur ſecrets dépoſitaires,
Abailard, j'ai ſenti renaître mes douleurs.
Cher Epoux, cher objet de tendreſſe & d'horreurs,
Que l'Amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes!
Que l'Amour, loin de toi, me fait verſer de larmes!
Tantôt je crois te voir, de mirthe couronné,
Heureux & ſatisfait, à mes pieds proſterné;
Tantôt, dans les déſerts, farouche & ſolitaire,
Le front couvert de cendre, & le corps ſous la haire,
Deſſéché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des Autels, dans le Cloître ignoré,

C'eſt

C'eſt donc là qu'Abailard, que ſa fidelle Epouſe,
Quand la Religion, de leur bonheur jalouſe,
Briſe les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés:
C'eſt-là que, déteſtant & pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds, & l'Amour & la Gloire.
Ah, plutôt écris-moi: formons d'autres liens,
Partage mes regrets! .. je gémirai des tiens;
L'écho répétera nos plaintes mutuelles;
L'écho ſuit les Amans malheureux & fidelles.
Le ſort, nos ennemis, ne peuvent nous ravir
Le plaiſir douloureux de pleurer, de gémir.
Nos larmes ſont à nous... nous pouvons les répandre:
Mais, Dieu ſeul, me dis-tu, Dieu ſeul doit y prétendre.
Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi....
Tout m'arrache des pleurs... tu ne vis plus pour moi.
C'eſt pour toi... pour toi ſeul que couleront mes larmes.
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes?
ECRIS-MOI, je le veux, ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'eſprit & du cœur,
Cet art de converſer, ſans ſe voir, ſans s'entendre,
Ce muet entretien, ſi charmant & ſi tendre,
L'art d'écrire, Abailard, fut ſans-doute inventé
Par l'Amante captive & l'Amant agité;
Tout vit par la chaleur d'une Lettre éloquente,
Le ſentiment s'y peint ſous les doigts d'une Amante.
Son cœur s'y développe; elle peut, ſans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux deſir.
Hélas, notre union fut légitime & pure!
On nous en fit un crime, & le Ciel en murmure.

A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'Amour ſous le nom d'amitié,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumiere,
Mon ame, dans ton ſein, ſe perdit toute entiere.
Je te croyois un Dieu, je te vis ſans effroi.
Je cherchois une erreur, qui me trompa pour toi.
Ah, qu'il t'en coûtoit peu pour charmer Héloïſe!
Tu parlois... à ta voix tu me voyois ſoumiſe.
Tu me peignois l'Amour bienfaiſant, enchanteur...
La perſuaſion ſe gliſſoit dans mon cœur:
Hélas! elle y couloit de ta bouche éloquente,
Tes levres la portoient ſur celles d'une Amante.
Je t'aimai... je connus, je ſuivis le plaiſir;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible ſouvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, ſageſſe;
J'adorois Abailard, & dans ma douce ivreſſe,
Le reſte de la Terre étoit perdu pour moi:
Mon Univers, mon Dieu, je trouvois tout dans toi.
Tu le ſais; quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me preſſoit de ſerrer les nœuds de l'hymenée,
Je t'ai dit, cher Amant, hélas! qu'exiges-tu?
L'Amour n'eſt point un crime, il eſt une vertu.
Pourquoi donc l'aſſervir à des loix tyranniques?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques?
L'Amour n'eſt point eſclave, & ce pur ſentiment,
Dans le cœur des humains, naît libre, indépendant,
Uniſſons nos plaiſirs ſans unir nos fortunes.
Crois-moi, l'himen eſt fait pour des ames communes,
Pour des Amans livrés à l'infidelité.
Je trouve dans l'Amour mes biens, ma volupté.

Le véritable Amour ne craint point le parjure.
Aimons-nous, il ſuffit, & ſuivons la nature.
Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour à tour,
Ne cherchons, en un mot, que l'Amour dans l'Amour.
Que le plus grand des Rois, deſcendu de ſon Trône,
Vienne mettre à mes pieds ſon Sceptre & ſa Couronne,
Et que m'offrant ſa main, pour prix de mes attraits,
Son Amour faſtueux me place ſous le Dais,
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs, au Monarque, à moi-même.
Abailard, tu le ſais, mon Trône eſt dans ton cœur.
Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
Mépriſant tous ces noms, que la fortune invente,
Je porte, avec orgueil, le nom de ton Amante:
S'il en eſt un plus tendre & plus digne de moi,
S'il peint mieux mon Amour, je le prendrai pour toi.
Abailard, qu'il eſt doux de s'aimer, de ſe plaire!
C'eſt la premiere loi, le reſte eſt arbitraire.
Quels mortels plus heureux que deux jeunes Amans,
Réunis par leurs goûts & par leurs ſentimens,
Que les ris & les jeux, que le penchant raſſemble,
Qui penſent à la fois, qui s'expriment enſemble;
Qui confondent leur joie, au ſein de leurs plaiſirs,
Qui jouiſſent toujours, ont toujours des deſirs.
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vui-
La douce illuſion à leur bonheur préſide. (de.
Dans une coupe d'or, ils boivent à long-traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
Si l'homme, hélas! peut l'être, ils ſont heureux ſans doute.
Nous cherchons le bonheur, l'Amour en eſt la route.

L'Amour mene au plaiſir, l'Amour eſt le vrai bien.
Tel fut, cher Abailard, & ton ſort & le mien.
Que les temps ſont changés! ô jour, jour exécrable,
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Oſa... quoi, je n'ai point répouſſé ſes efforts!
Malheureuſe Héloïſe, ah! que faiſois-je alors?
Mon bras, mon deſeſpoir, les larmes d'une Amante
Auroient... rien ne fléchit leur rage frémiſſante!
Barbares, arrêtez! reſpectez mon Epoux!
Seule j'ai mérité de périr ſous vos coups.
Vous puniſſez l'Amour, & l'Amour eſt mon crime.
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas! le ſang coule! ... ah, cruels!
Quoi, mes cris, quoi, mes pleurs, paroîtront criminels!
Quoi, je ne puis me plaindre en mon malheur funeſte!
Nos plaiſirs ſont détruits ... ma rougeur dit le reſte.
Mais quelle eſt la rigueur du deſtin qui nous perd?
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.
O mon cher Abailard, peins-toi ma deſtinée.
Rappelle-toi le jour, où de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un ſerment ſolemnel,
Ta main me conduiſit aux marches de l'Autel;
Où, déteſtant tous deux le ſort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où, le cœur conſumé du feu de mes deſirs,
Je jurai de quitter le Monde & ſes plaiſirs.
D'un voile obſcur & ſaint, ta main foible & tremblante
A peine avoit couvert le front de ton Amante,
A peine je baiſois ces vêtemens ſacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés,

Du Temple tout-à-coup les voûtes retentirent.
Le Soleil s'obſcurcit, & les lampes pallirent.
Tant le Ciel entendit, avec étonnement,
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidele Amant!
Tant l'Eternel encor doutoit de ſa victoire!
Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas! qu'à juſte titre il ſoupçonnoit ma foi!
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.
VIENS donc, cher Abailard, ſeul flambeau de ma vie.
Que ta préſence encor ne me ſoit point ravie!
C'eſt le dernier des biens, dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaiſir,
Le trouver dans nos yeux, le puiſer dans nos ames.
Je brûle... de l'Amour je ſens toutes les flammes.
Laiſſe-moi m'appuyer ſur ton ſein amoureux,
Me pâmer ſur ta bouche, y reſpirer nos feux:
Quels momens, Abailard? les ſens-tu? quelle joye?
O douce volupté! ... plaiſirs ... où je me noye!
Serre-moi dans tes bras! preſſe-moi ſur ton cœur!
Nous nous trompons tous deux, mais quelle heureuſe er-
Je ne me ſouviens plus de ton deſtin funeſte, (reur!
Couvre-moi de baiſers... je rêverai le reſte.
Que dis-je! cher Amant, non, non, ne m'en crois pas.
Il eſt d'autres plaiſirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner aux pieds du Sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir, ſous un joug ſalutaire,
A te préférer Dieu, ſon Amour & ſa Loi,
Si je puis cependant les préférer à toi.
Viens, & penſe du moins que ce troupeau timide
De Veſtales, d'enfans, a beſoin qu'on le guide.
Ces Filles du Seigneur, inſtruites par ta voix,
Baiſſant un front docile & s'impoſant tes loix,

Marcherent ſur tes pas dans ce climat ſauvage;
De ces remparts ſacrés, l'enceinte eſt ton ouvrage,
Et tu nous fis trouver, ſur des rochers affreux,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux;
Retraite des vertus, ſéjour ſimple & champêtre,
Sans faſte, ſans éclat, tel enfin qu'il doit être:
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi:
De l'or du fanatique, il n'eſt point embelli.
La piété l'habite, & voilà ſa richeſſe.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresſe;
Sous ces Dômes obſcurs, à l'ombre de ces Tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon Amant autrefois répandoit la lumiere:
Le Soleil brilloit moins au haut de ſa carriere.
Les rayons de ſa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ſes voiles funebres,
La triſteſſe nous ſuit dans l'horreur des ténebres.
On demande Abailard, & je vois tous les cœurs,
Privés de mon Amant, partager mes douleurs.
Des larmes de ſes ſœurs, Héloïſe attendrie,
De voler dans leurs bras, te conjure & te prie!
Ah! charité trompeuſe! ingénieux détour!
Ai-je d'autre vertu que celle de l'Amour?
Viens, n'écoute que moi, moi ſeule je t'appelle.
Abailard, ſois ſenſible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois Pere, Epoux, Frere, Ami;
Toi, de tous les Amans l'Amant le plus chéri;
Ne vois-tu plus en moi ton Epouſe charmante,
Ta Fille, ton Amie, & ſur-tout ton Amante?
Viens, ces Arbres touffus, ces Pins audacieux,
Dont la cime s'éleve & ſe perd dans les Cieux,

Ces ruiſſeaux argentés, fuyans dans la prairie,
L'abeille, ſur les fleurs, cherchant ſon ambroiſie,
Le zéphir, qui ſe joue au fond de nos boſquets,
Ces cavernes, ces lacs & ces ſombres forêts,
Ce ſpectacle riant, offert par la Nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le ſombre ennui, triſte enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés ſe traîne, & corrompt tout.
Il ſeche la verdure, & la fleur pâliſſante
Se courbe, ſe flétrit ſur ſa tige mourante.
Zéphir n'a plus de ſouffle, Echo n'a plus de voix,
Et l'oiſeau ne fait plus que gémir dans nos bois.
HE'LAS! tels ſont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée;
Cependant Abailard, dans cet affreux ſéjour,
Mon cœur s'enivre encor des poiſons de l'Amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeſte abſence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi, dompter mon amour quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort eſt-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puiſſe entrer dans mon ame,
Avant que ma raiſon puiſſe étouffer ma flamme,
Combien faut-il encor aimer, ſe repentir,
Deſirer, eſpérer, deſeſpérer, ſentir,
Embraſſer, repouſſer, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime.
O funeſte aſcendant! ô joug impérieux!
Quels ſont donc mes devoirs, & qui ſuis-je en ces lieux?
Perfide, de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'Epouſe d'un Dieu, tu brûles pour un homme!
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes ſens mutinés oſe impoſer tes loix.

Tu tiras du cahos le Monde & la Lumiere,
Hé bien, il faut t'armer de ta puiſſance entiere.
Il ne faut plus créer ... il faut plus en ce jour.
Il faut dans Héloïſe anéantir l'Amour,
Le pourras-tu, Grand Dieu? mon deſeſpoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.
CHERES SOEURS, de mes fers, compagnes innocentes,
Sous ces portiques ſaints, colombes gémiſſantes,
Vous, qui ne connoiſſez que ces froides vertus,
Que la Religion donne ... & que je n'ai plus,
Vous, qui dans les langueurs du zele monaſtique,
Ignorez de l'Amour l'empire tyrannique:
Vous enfin, qui n'ayant que Dieu ſeul pour Amant,
Aimez par habitude, & non par ſentiment;
Que vos cœurs ſont heureux, puiſqu'ils ſont inſenſibles!
Tous vos jours ſont ſereins, toutes vos nuits paiſibles.
Le cri des paſſions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïſe envie & vos nuits & vos jours!
Héloïſe aime & brûle au lever de l'aurore,
Au coucher du Soleil elle aime & brûle encore,
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours.
Elle dort pour rêver dans le ſein des Amours.
A peine le ſommeil a fermé mes paupieres,
L'Amour, me careſſant de ſes aîles légeres,
Me rappelle ces nuits, cheres à mes deſirs,
Douces nuits, qu'au ſommeil diſputoient les plaiſirs!
Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue:
Je l'entends ... je le vois ... & mon ame eſt émue:
Les ſources du plaiſir ſe r'ouvrent dans mon cœur;
Je l'embraſſe ... il ſe livre à ma brûlante ardeur.

La

La douce illuſion ſe gliſſe dans mes veines:
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le ſommeil,
La raiſon vient tirer le rideau du réveil.
NON, tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
Abailard, tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeſte état où t'a réduit le ſort,
Ta vie eſt un long calme, image de la mort.
Ton ſang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble & ſans chaleur circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'eſt plus le Trône de l'Amour,
Ton œil appéſanti s'ouvre avec peine au jour:
On n'y voit point briller le feu qui me dévore.
Tes regards ſont plus doux qu'un rayon de l'Aurore.
Viens donc, cher Abailard, que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Deſormais inſenſible aux plus douces careſſes,
T'eſt-il encor permis de craindre des foibleſſes?
Puis-je eſpérer encor d'être belle à tes yeux?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre,
Mon Amour ſur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.
Héloïſe t'adore, & tu ne peux l'aimer!
MAIS que ſens-je? ô pouvoir! ô puiſſance ſuprême!
Quelle main me déchire, & m'arrache à moi-même?
Tremble, cher Abailard! un Dieu parle à mon cœur.
De ce Dieu, ton rival, ſois encor le vainqueur.
Vole près d'Héloïſe, & ſois ſûr qu'elle t'aime.
Abailard, dans mes bras, l'emporte ſur Dieu même:
Oui, viens ... oſe te mettre entre le Ciel & moi;
Diſpute-lui mon cœur ... & ce cœur eſt à toi.

Que dis-je? Non, cruel, fuis loin de ton Amante:
Fuis, cede à l'Eternel Héloïſe mourante.
Fuis, & mets entre nous l'immenſité des Mers:
Habitons les deux bouts de ce vaſte Univers.
Dans le ſein de mon Dieu, quand mon Amour expire,
Je crains de reſpirer l'air qu'Abailard reſpire;
Je crains de voir ſes pas ſur la poudre tracés.
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mene:
Du repentir au crime un moment nous entraîne.
Ne viens point, cher Amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes ſermens, ne penſe plus à moi.
Adieu, plaiſirs ſi chers à mon ame enivrée;
Adieu, douces erreurs d'une Amante égarée;
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y réſout:
Adieu, cher Abailard, cher Epoux ... adieu tout.
O Grace lumineuſe! ô Sageſſe profonde!
Vertu, fille du Ciel! oubli ſacré du Monde!
Vous, qui me promettez des plaiſirs éternels,
Enlevez Héloïſe au ſein des Immortels.
Je me meurs ... Abailard, viens fermer ma paupiere.
Je perdrai mon Amour en perdant la lumiere.
Dans ces affreux momens, viens du moins recueillir
Et mon dernier baiſer & mon dernier ſoupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes ſéducteurs, la ſource de mes larmes;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous uniſſe encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des Amours y grave notre Hiſtoire,
Et que le Voyageur, pleurant notre mémoire,
Diſe, ils s'aimerent trop, ils furent malheureux;
Gémiſſons ſur leur Tombe, & n'aimons pas comme eux

LE TEMPLE
DE LA
RENOMMÉE.

ARCHIVE
http://Archivebeta.Sakhrit.com

LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE.

DANS cette ſaiſon aimable, où de fécondes pluies invitent la verdure & les fleurs naiſſantes à ſortir du ſein de la terre, où la roſe épanouïe pare le triomphe de l'Aurore, où la terre reçoit avec ardeur les propices influences du ſoleil, un doux ſommeil avoit calmé mes ſoucis, l'amour même étoit banni de mon cœur : (Quel tems peut produire des viſions plus myſtérieuſes ? C'eſt alors que les ſonges les plus purs étendent ſur nous leurs aîles dorées.) mille idées ſe préſenterent confuſément à mon imagination, & réunies elles compoſerent ce tableau intellectuel.

J'étois placé, me ſembloit-il, entre la Terre, les Mers & les Cieux ; tout le ſyſtême de l'Univers ſe découvroit à mes regards. Balancé dans les airs par ſon propre poids, le globe de la Terre étoit ſuſpendu, les montagnes s'élevoient ſur ſa ſurface, le vaſte Océan l'enveloppoit de ſes ondes. Ici je découvrois d'arides rochers, des vuides immenſes, des Villes ornées de tours & de vertes forêts ; là voguoient des vaiſſeaux qui

formoient un ſpectacle varié ; ici s'élevoient de concert les arbres & les temples : tantôt un beau Soleil embelliſſoit cette ſcene brillante, tantôt ce tableau paſſager s'obſcurciſſoit & ſe perdoit dans un nuage.

Je contemplois fixement ces différens objets, lorſque tout-à-coup mon oreille eſt frappée d'un bruit confus, ſemblable aux éclats du tonnerre qui gronde au loin, ou au fracas des vagues mugiſſantes qui ſe briſent contre le rivage. Surpris, j'apperçois un édifice ſuperbe dont le ſommet ſe perdoit dans les nues ; un rocher de glace lui ſervoit de fondement, & l'abord en étoit difficile & dangereux. Ce rocher merveilleux brilloit comme le beau marbre de Paros, & ſembloit, dans l'éloignement, être d'une pierre ſolide. J'y remarquai les inſcriptions de pluſieurs noms : la plûpart avoient été effacés par la main ennemie du tems. Cependant le bruit de ces noms avoit été répandu au loin dans les ſiecles paſſés, & les Poëtes leur avoient promis une durée éternelle. Quelques caracteres me parurent gravés nouvellement ; je voulus les conſidérer une ſeconde fois, & je ne pus pas même en découvrir la trace. Je vis des Critiques qui biſoient les noms des autres, & y ſubſtituoient les leurs avec bien de la peine ; mais bientôt leurs propres noms diſparoiſſoient, & l'on voyoit renaître à leur place ceux qu'ils

avoient effacés. Ce n'étoient pas ſeulement les tempêtes qui altéroient ces inſcriptions, mais les rayons d'un Soleil trop ardent leur étoient auſſi funeſtes; car la Renommée redoute les deux extrêmes; l'envie & la louange outrée lui portent des coups également dangereux; cependant une partie de ces noms ne ſouffroit aucune atteinte des injures de l'air, ſemblable au cryſtal qui conſerve fidellement l'empreinte du burin. Le haut du rocher, que le Temple couvroit de ſon ombre, étoit impénétrable aux chaleurs & aux tempêtes. Là des noms inſcrits depuis des ſiecles innombrables, depuis la naiſſance des tems, ſubſiſteront autant que les tems mêmes; toujours nouveaux, ils ne ſont point ſujets au changement, & leur éclat augmentera avec leur durée.

Tels les rochers de la Zemble, ces ouvrages merveilleux des frimats & des aquilons, élevent une cime blanche dans les airs, & brillent ſur les côtes; le Soleil pâle & ſans force s'en éloigne, & ſes rayons impuiſſans exercent en vain leur activité ſur cette glace inſenſible. Des neiges éternelles entretiennent ces maſſes énormes, dont chacune ſemble être un nouvel Atlas. Elles ſont le produit accumulé de mille ans d'hiver.

Tels ſont les fondemens ſur leſquels eſt aſſis le Temple de la Renommée: édifice étonnant, & qui n'eſt pas l'ouvrage des ſoi-

bles mortels. Tout ce que l'orgueilleuſe Rome, ce que la Grece ingénieuſe, ce que l'ancienne Babylone ont le plus admiré, eſt effacé par cette ſtructure merveilleuſe.

(1) Le Temple a quatre faces, chacune eſt d'une architecture différente, mais d'une égale beauté. Quatre portes de bronze ſoutenues par de hautes colonnes, regardent les quatre parties du Monde: là ſe voient ces anciens Chefs des Nations, nés dans des ſiecles plus obſcurs, ces hommes révérés qu'ont illuſtré les Armes ou les Arts, qui ont bâti des Villes, poli ou civiliſé les hommes ſauvages; ils décorent les quatre murailles extérieures du Temple; les Héros ſemblent encore épris de la gloire, dans le marbre qui les repréſente, & les Légiſlateurs paroiſſent y méditer des Loix.

A l'Occident ſe voit un frontiſpice magnifique formé par des colonnes de marbre blanc qui ſont (2) d'ordre Dorique, & couronnées d'un architrave à l'antique; la ſculpture eſt en relief ſur un or mat: là vous euſſiez admiré Théſée couvert de la dépouille d'une bête fauve, le terrible Perſée armé du

(1) L'Auteur repréſente ces faces comme tournées vers les quatre points de l'horizon, pour marquer que tous les Peuples de la Terre peuvent être également admis dans le Temple de la Renommée.

(2) Cet Ordre étoit particuliérement conſacré aux Héros.

(3) C'eſt la figure de l'*Hercule* du Palais *Farneſe*.

(4) Montagne de la *Béotie* dont *Thebes* eſt la Capitale.

du bouclier de Minerve: ici le grand Alcide, courbé ſous le poids de ſes travaux (3), ſe repoſe ſur ſa maſſue, & tient les pommes d'or du Jardin des Heſpérides: là Orphée chante; ſenſibles aux accens de ſa voix, les arbres quittent leurs places, s'approchent, & le couvrent de leur ombre.

Amphion fait entendre ſa lyre miraculeuſe. A ſes accords Thebes paroît, les échos (4) du Cythéron répondent à ſa voix, les rochers ſe détachent des montagnes voiſines. De leurs maſſes vous pourriez voir s'élever des pyramides immenſes, de vaſtes édifices paroître, des arcades ſe former, des tours monter comme les exhalaiſons de la Terre, & de hautes colonnes s'élancer juſqu'aux Cieux.

La façade orientale brilloit du feu des diamans & de l'éclat de l'or. Là ſe préſentoient Ninus qui répandit dans l'Univers la réputation de l'Aſſyrie, & Cyrus le grand fondateur de l'Empire des Perſes. Auprès d'eux étoient (5) les Mages avec leurs ſymarres traînantes: le grave *Zoroaſtre* (6) traçant avec ſa baguette des cercles myſté-

(5) Les Mages enſeignoient autrefois les préceptes de la ſageſſe, & la connoiſſance des choſes divines. La Magie, ſuivant *Platon*, n'étoit que Θεῶν θεραπεία, le culte des Dieux. Suivant *Suidas*, les Mages étoient les Philoſophes & les amis des Dieux.

(6) *Zoroaſtre* eſt regardé comme le premier Mage. Voyez les ſentimens différens ſur *Zoroaſtre* dans *Pline*, *l.* 3. *ch.* 1.

rieux; les ſages Caldéens (1) en robes blanches, & les Brachmanes ſi révérés dans le fond de leurs forêts. Ils arrêtoient la Lune dans ſon cours, appelloient les Ombres à leurs banquets nocturnes, faiſoient paroître tout-à-coup des édifices phantaſtiques, & faiſoient voltiger les Génies devant eux. Ils connurent la vertu des amulettes & des taliſmans; ils obſervoient avec ſoin l'heure du coucher & du lever des Planetes. Seul & ſupérieur à tous les autres ſe diſtinguoit Confucius (2), qui enſeigna aux mortels la ſcience utile d'être vertueux.

A l'expoſition du Midi, la famille auguſte & nombreuſe des (3) Prêtres d'Egypte étoit aſſiſe dans des niches dorées. Ce ſont eux qui ont meſuré la Terre, qui ont décrit les Spheres étoilées, & qui ont tracé les périodes des Années lunaires. Séſoſtris étonnoit

(1) Selon Mr. *Huët* ce fut un Berger *Caldéen*, qui enſeigna aux *Egyptiens*, & aux *Grecs*, l'origine & la formation de l'Univers.

(2) *Confucius*, le Légiſlateur des *Chinois*, vivoit environ 544 ans avant J. C. Voyez le Livre IV. de l'Hiſtoire de la *Chine* du Pere *Martini*, & la Préface du R. P. *Couplet* Jéſuite, ſur *Confucius*.

(3) Tout le monde ſait que les Prêtres d'*Egypte* tenoient le premier rang après les Rois, & qu'ils étoient les dépoſitaires de la Religion & des Sciences. *Hérodot. l.* 2.

(4) *Hérodote*, *Liv.* II. décrit de cette maniere la ſtatue de *Séſoſtris*; elle ſubſiſtoit encore de ſon tems. Sur ce même *Séſoſtris* voyez *Diod. de Sicile*, *l.* 2.

Lucain en parle ainſi, Liv. 10.

Venit ad occaſum mundique extrema Seſoſtris,
Qui Pharios currus, Regum ceruicibus egit.

ſur ſon char, (4) traîné par des Rois eſclaves revêtus des marques de leur premiere dignité, & enharnachés d'or; ſa main étoit armée d'un arc & d'un javelot; ſon corps giganteſque étoit couvert de lames d'or. Des obéliſques audacieux étoient placés entre les ſtatues, & de ſavans hiéroglyphes ornoient les murs.

Le côté du Septentrion offroit une ſtructure Gothique, ſurchargée d'ornemens barbares: ſes hautes colonnes étoient couronnées de trophées, & des caracteres Runiques (5) ſe liſoient à l'entour. Là eſt aſſis Zamolxis (6), les yeux élevés vers le Ciel; ici Odin (7) ſe pâme & affecte des extaſes prophétiques. Des baſes de fer groſſier, teintes de ſang, portoient ces Héros cruels de la Scythie; les Druïdes, (8) les Bardes

(5) C'étoient les lettres dont ſe ſervoient les anciens *Goths*, *Danois* & autres Peuples du Septentrion. Ces caracteres étoient myſtérieux, comme les hiéroglyphes des Prêtres *Egyptiens*.

(6) *Zamolxis*, diſciple de *Pythagore*, accompagna ce Philoſophe dans ſon voyage en *Egypte*; il enſeigna le premier aux *Scythes* l'immortalité de l'ame, *Hérod. l.* 4.

(7) *Odin* ou *Woden*, le grand Légiſlateur des *Goths*; il étoit ſujet à des accès d'épilepſie, & il fit accroire à ſes Sectateurs que c'étoit alors que le Ciel lui inſpiroit ſes Loix. C'eſt à lui qu'on attribue l'invention des Caracteres Runiques.

(8) Les ſujets des Vers de ces anciens Poëtes étoient le récit des actions hardies & martiales de leurs Guerriers, les éloges de leurs Braves qui avoient été tués dans les combats. On ſe régaloit ordinairement de ces chanſons les jours de fêtes, ou

(leurs harpes autrefois ſi éclatantes étoient ſans cordes) & les jeunes Héros qui s'étoient expoſés à la mort, dans l'eſpérance d'être chantés par les Poëtes. Ceux-ci & mille autres d'une réputation aſſez incertaine, & auxquels les vieilles Chroniques ont accordé un nom immortel, étoient rangés autour de la partie extérieure du Temple. La muraille tranſparente étoit encore chargée d'emblêmes, & formoit une glace qui par des rayons de lumieres différemment réfléchis, aggrandiſſoit quelques objets, & en multiplioit d'autres : car c'eſt ainſi que la Renommée donne à toutes choſes l'empreinte du merveilleux.

Le Temple s'ébranle, les portes s'ouvrent avec un bruit éclatant, des voûtes immenſes s'offrent aux yeux, des combles ornés d'or haché, ſont portés par mille colonnes décorées de branches de lauriers, & ſurmontées par des Aigles. Les murs ſont de bérils tranſparens, les friſes d'or, auſſi bien que les chapiteaux. Le nombre des étoiles qui embelliſſent le firmament, eſt moins grand que celui des pierres précieuſes qui brillent aux voûtes de ce Temple : des lampes éter-

dans les aſſemblées des jeunes-gens, pour leur inſpirer des ſentimens de valeur.

(1) *Alexandre* ſe fit repréſenter dans ſes médailles avec des cornes ſur la tête, ſe diſant fils de *Jupiter Ammon*, qui étoit peint, dit *Quint-Curce*, *liv.* 4. ſous la figure d'un bélier. *Jovis filium non tantùm ſe, ſed etiam credi volebat.* Quint-Curce, liv. 8.

nelles ſuſpendues de toute part avec ordre, verſent des torrens de lumiere.

A l'entrée de chaque porte ſont placés les ſages Hiſtoriens, vêtus de robes blanches: on voit gravée ſur leurs ſieges la figure du Tems; mais ſa faulx eſt renverſée, & le deſtin lui rend ſes aîles inutiles.

Plus avant ſont les Héros, qui au milieu des allarmes ont cueilli des lauriers dans des champs enſanglantés. Je vis ſur un trône chargé de trophées, ce jeune Héros (1) qui vainquit tout l'Univers, excepté lui-même; ſes pieds fouloient les Sceptres & les Thiares (2); & (3) ſa tête ornée de cornes annonçoit le fils prétendu du Dieu de Lybie. J'y vis auſſi Céſar favoriſé par la ſavante & guerriere Pallas, inébranlable, toujours ſupérieur à tous les événemens; Céſar maître du Monde & de lui-même, & que la tirannie n'a rendu qu'à peine odieux. Là tenoient le premier rang ceux qui n'avoient point combattu pour conquérir des Empires, mais dont les pénibles travaux avoient procuré l'abondance & la ſûreté à leurs peuples. Epaminondas étoit élevé au deſſus, de tous les autres; à ſes côtés étoient Timoléon (4)

(2) La thiare étoit une couronne particuliere aux Princes *Aſiatiques*.

(3) L'orgueilleux deſir de paſſer pour le fils de *Jupiter Ammon*, le determina à porter les cornes de ce Dieu, & à les faire graver ſur ſes médailles; ce qui fut imité par quelques-uns de ſes ſucceſſeurs.

(4) *Timoléon* d'une des plus illuſtres familles de *Co-*

glorieuſement couvert du ſang de ſon frere; le brave Scipion, conſervateur de la République Romaine, grand dans ſes triomphes, plus grand encore dans la retraite; & le ſage Marc-Aurele (1), dont l'eſprit éclairé par les lumieres de la Philoſophie, ſut unir à un pouvoir illimité des vertus ſans bornes, ce Juge ſi ſévere à lui-même, & le pere du Genre-humain.

D'autres Héros reclamoient les honneurs qui leur étoient dus; ils avoient acquis une gloire moins bruyante & moins coupable; le cortege des vertus modeſtes marchoit ſur leurs pas. A leur tête brilloit Socrate, ce mortel ſemblable à un Dieu: venoient enſuite Ariſtide, que l'ingrate Athenes condamna à l'exil, & (2) qui fut juſte dans tous les tems, excepté lorſqu'il écrivit lui-même ſon nom ſur la coquille de l'Oſtraciſ-

rinthe, avoit un frere nommé *Timophane*, qu'il aimoit tendrement, & auquel il ſauva la vie dans un combat, en expoſant la ſienne. Ce même frere s'étant rendu le Tiran de ſa patrie, *Timoléon* voulut le ramener à ſon devoir; mais voyant que les remontrances & les menaces mêmes ne pouvoient vaincre la dureté de ce cœur livré à l'ambition, il fit aſſaſſiner ſon frere en ſa préſence par deux de ſes amis & de ſes proches. *Plutarque. Corn. Nep.*

(1) *Marc-Aurele* régna vers l'an 161. de J. C. & ce Prince a été le meilleur de tous les Empereurs *Romains:* il nous a laiſſé un Livre de Réflexions morales, qui eſt admirable, & au-deſſus de tout ce qui a jamais été fait en ce genre.

(2) *Themiſtocle* jaloux de la réputation d'*Ariſtide*, aigrit l'eſprit des *Athéniens* contre lui, & le fit con-

me ; (3) Phocion, le Martyr de ſon amour pour ſa patrie ; (4) Agis, cet illuſtre & infortuné Roi de Sparte ; l'indomptable Caton y montre ſa bleſſure qu'il déchire encore, & Brutus n'y rencontre plus ſon mauvais génie.

Au centre de ce Temple ſacré, ſix colonnes s'élevent avec pompe au-deſſus de toutes les autres, elles environnent le ſanctuaire de la Renommée. Sur la premiere brilloit le grand Homere ; ſon trône étoit compoſé de diamans éternels. Illuſtre pere de la Poéſie ! je te vis revêtu d'une robe ſacrée. Ta barbe d'argent flottoit avec grace ſur ton ſein. Tout aveugle qu'il étoit, une noble hardieſſe animoit ſa phiſionomie : il paroiſſoit âgé, & les années n'avoient point outragé ſa verte vieilleſſe. Autour de la colonne étoient gravées les guerres de Troye. Là le fier Diomede bleſſe la Reine de Cy-

damner à l'exil. Dans cette ſorte de jugement les Citoyens donnoient leurs ſuffrages, en écrivant le nom de l'accuſé ſur une coquille, appellée en *Grec* ὀστρακοι. Un Payſan, qui ne connoiſſoit pas même *Ariſtide*, ne ſachant point écrire, le pria de mettre le nom d'*Ariſtide* ſur ſa coquille. *Ariſtide* prit la coquille, y écrivit ſon nom & la lui rendit. *Plut. Corn. Nep.*

(3) *Phocion* déplut au Peuple *Athénien*, parce qu'il s'oppoſoit au deſir que ce Peuple avoit de faire la guerre. Il fut condamné à mourir : *in quo*, dit *Cornelius Nepos*, *tantum fuit odium multitudinis, ut nemo auſus ſit eum liber ſepelire.*

(4) *Agis*, Roi de Sparte, fut mis à mort par ſon Beau-pere *Léonide*. Les détails de ſa mort attendriſſent & intéreſſent pour ce jeune Héros. *Plut.*

there; Hector se glorifie de la mort de Patrocle, & est lui-même ensuite traîné en triomphe autour de murs d'Ilion. Chacun de ces tableaux respiroit le mouvement & la vie; l'ouvrage étoit hardi & caractérisoit tout le feu de l'Artiste: il sembloit n'avoir eu principalement en vue que la force de l'expression; & l'on entrevoyoit çà & là les négligences audacieuses du génie.

Tout auprès une autre colonne d'or servoit de base à un trône, qui étoit aussi de l'or le plus pur. L'ouvrage en étoit fini; un ciseau savant & infatigable l'avoit travaillé. Ce trône étoit occupé par le Poëte de Mantoue; il jouïssoit sagement de son triomphe; son maintien étoit grave, & son regard tranquile. Grand sans orgueil, majestueux avec modestie, il avoit un œil respectueux sans-cesse attaché sur Homere; une sculpture vivante représentoit sur l'arrondissement de la colonne les guerres du Latium, le fier Turnus mordant la poussiere, l'infortunée Didon étendue sur le fatal bucher, Enée courbé sous le poids de son pere: Troye paroissoit toute en flammes sur un fond d'or éblouïssant, & sur le haut du trône se lisoit cette inscription gravée en ca-

(1) Arma, virumque cano, Æn. I. 5.

(2) *Pindare* est représenté assis dans un char, par allusion aux courses de Chariots qu'il a célebrées dans ses

caracteres d'or: (1) *Je chante les combats & ce Héros.*

(2) Quatre Cygnes ſoutiennent un char d'argent, leurs têtes ſont avancées, & leurs aîles déployées, comme s'ils alloient prendre leur eſſor. Semblable à un Prophête inſpiré, Pindare étoit monté ſur ce char, & il ſembloit fatigué par le Dieu qui l'agitoit. Sans autre regle que l'impétuoſité de ſon génie, il promenoit rapidement ſa main ſur la lyre; pénétré d'un divin enthouſiaſme, il étonnoit par ſes ſons ſublimes. Les jeux de la Grece étoient repréſentés ſur la colonne. Neptune & Jupiter ſont attentifs, ils conſiderent les chars qui s'élancent dans la Carriere Olympique; leurs jeunes conducteurs ſe panchent ſur le timon, les courſiers volent avec rapidité, ils blanchiſſent le mords de leur écume. Les Champions prennent mille attitude différentes; la crainte & l'eſpoir les animent tour à tour. Tous ces objets paroiſſoient grands & irréguliers.

Ici l'heureux Horace accoutume la lyre d'Auſonie à répéter des ſons plus doux, & tempere le feu de Pindare. Il connut l'art d'unir, par un charmant accord, les mâles tranſports d'Alcée aux chanſons tendres & paſſionnées de Sapho. Différens morceaux

ſes Odes. Les Cygnes ſont des emblêmes de la Poéſie, & l'eſſor qu'ils vont prendre marque la ſublimité du génie de *Pindare*.

de Sculpture décorent cette colonne, (1) monument immortel dreſſé à la gloire de ce beau génie! (2) On y voit la troupe riante des Amours, les fêtes de Bacchus, l'étoile de Jules, le grand Auguſte, & ces colombes, (3) qui couvrant de leurs aîles Horace encore enfant, entre-laſſerent ſur ſa tête des myrtes & des lauriers.

Plus loin étoit aſſis ſur un trône qui jettoit une lumiere éclatante, (4) le Philoſophe de Stagyre : il paroiſſoit plongé dans une profonde méditation; un Zodiaque rayonnant couronnoit ſa tête ſacrée. Des animaux de toute eſpece l'environnoient; ſes yeux perçans, élevés, ſemblent contempler les Mondes ſupérieurs, & percer juſqu'au ſein de la Nature.

L'immortel Cicéron paroiſſoit avec une ſplendeur égale, les *Roſtres* Romains paroient le trône du Conſul. Il raſſembloit les plis de ſa robe flottante & ſembloit être debout, prêt à haranguer, étendant ſa main avec grace; le génie de Rome le ſuit avec

(1) Exegi monumentum ære perennius,
Quod non imber edax aut aquilo impotens
Poſſit diruere, aut innumerabilis
Annorum ſeries, & fuga temporum.
HOR. 3. OD. XXX.

(2) Alluſion à pluſieurs Odes d'Horace, *Bacchum in remotis*, &c. *Micat inter omnes Julium Sidus*, &c. *Erycina ridens, quam Jocus circumvolat & Cupido*, &c.

des couronnes civiques, & le reconnoît pour le Pere de la Patrie.

Ces vaſtes colonnes forment un cercle, & ſervent de baſe à un Dôme pompeux qui ſe perd juſques dans les nuages. Ma vue fatiguée s'étendoit à peine juſqu'à ſon faîte. Rien n'en pouvoit meſurer ni la hauteur ni le contour. Au milieu étoit le ſiege auguſte de la fiere Renommée : il étincelloit de pierreries; de vives émeraudes flattoient agréablement la vue, des rubis ardens lançoient des flammes, des ſaphirs dardoient des rayons azurés, les topaſes éclatoient en ſillons d'or. Le pavé du Temple étoit embelli par des reflects de lumiere différemment colorée. Le trône paroiſſoit embraſé: tous ces feux admirablement confondus, réfléchis par le ceintre du Dôme, formoient un arc-en-ciel des plus brillans. Mes yeux chercherent d'abord la Déeſſe; à peine au premier coup d'œil me parut-elle haute d'une coudée; plus je la conſidérois, (5) plus elle

(3) Me fabuloſæ Vulture in Appulo,
Altricis extrà limen Apuliæ,
Ludo, fatigatumque ſomno,
Fronde novâ puerum palumbes
Texêre. 3. *Od* IV. 9.

(4) *Ariſtote* étoit de *Stagyre*, ville de *Macédoine*, au pied du Mont *Athos*; outre ſes autres Ouvrages Philoſophiques, il a fait un Traité ſur les Météores, & ſur les Animaux & les Plantes. *Athenée*, *l.* 9 *p.* 398.

(5) Parva metu, primò, mox ſeſe attollit in auras,
Ingrediturque ſolo, & caput inter nubila condit.
VIRG. ÆN. IV. 176.

ſembloit s'aggrandir, juſqu'à ce que ſa tête altiere alla toucher la voûte; le Temple paroiſſoit s'accroître avec elle, ma vue s'égaroit dans des perſpectives immenſes. Les colonnes, les combles, les voûtes, les bas côtés du Temple, tout croiſſoit, ſe hauſſoit, s'élargiſſoit, & s'étendoit.

Voici ſa forme, telle qu'elle a été repréſentée par d'anciens Poëtes. Des aîles ſont attachées à ſes épaules & à ſes pieds: (1) elle a mille langues ſans-ceſſe occupées, mille yeux continuellement ouverts, & mille oreilles toujours attentives. Plus bas étoient rangées par ordre les neuf Sœurs, ſes Dames d'atour: elles ne quittent point le ſanctuaire de la Déeſſe; les yeux toujours fixés ſur la Renommée. elles chantent, elles conſacrent à cette Divinité leurs voix & leurs accords harmonieux: leurs céleſtes accens commencerent avec la naiſſance des tems, & dureront pendant l'éternité des ſiecles.

Tandis que je conſidérois toutes ces merveilles, la trompette retentit, & le Temple s'ébranla. Convoquées par cet appel, toutes les Nations accoururent des diverſes parties du Monde. On entendit un ſon confus de pluſieurs langues; cette immenſe multitude étoit différemment habillée, & auſſi nombreuſe que les Abeilles, qui au retour du printems renouvellent leurs travaux. D'abord

(1) Monſtrum horrendum, ingens, cui quot ſunt corpore plumæ,

Pl. VII.

Un million de Suppliants de tout etat et de tout rang environnent la Déesse, et se courbent humblement devant elle.

ces colonies ailées prennent leur eſſor; elles ſe répandent dans les plaines, & ſe repoſant ſur les fleurs elles s'y enrichiſſent des parfums les plus délicieux, & un léger bourdonnement agite l'air dans les campagnes. Un million de ſupplians de tout état & de tout rang environnent la Déeſſe, & ſe courbent humblement devant elle; on y voit le pauvre, le riche, le héros, le philoſophe, la préſomptueuſe jeuneſſe, & la vieilleſſe qui aime tant à raconter: leurs plaidoyers étoient différens, mais leur requête la même; car les bons & les méchans ſont également avides de Renommée: elle en diſgracia quelques-uns, elle en combla d'autres d'honneurs & de gloire: des mérites égaux eurent des ſuccès différens. Telle ſon aveugle ſœur, la volage & capricieuſe Fortune diſtribue, ſans aucun diſcernement, & les couronnes & les fers.

Le Peuple ſavant parut d'abord, & adreſſa cette priere à la Déeſſe. Occupés du ſoin d'inſtruire & de plaire, nous avons pâli nuit & jour ſur les Livres; un petit nombre nous a ſu gré de nos intentions, mais perſonne ne nous a récompenſés. Nous en appellons à ton trône ſupérieur, car la fa-

Tot vigiles oculi ſubter, (mirabile dictu)
Tot linguæ, totidem ora ſonant, tot ſubrigit aures.

VIRG. *ibid.* 181.

veur de la Renommée eſt tout ce que nous pouvons attendre ici-bas.

La Déeſſe les entendit, & ordonna aux Muſes d'entonner la trompette d'or de la gloire immortelle. D'un pôle à l'autre les vents répandirent ces ſons qui remplirent l'immenſité de l'Univers, non tout-à-coup comme le tonnerre rapide fend la nue, mais par degrés. D'abord les ſons furent plus doux qu'éclatans; ils ſe fortifient & augmentent à chaque inſtant; ils s'étendent juſqu'aux bouts de la Terre, & s'élevent vers les Cieux. Chaque fois que les Muſes embouchoient la trompette, on reſpiroit des odeurs délicieuſes qui parfumoient l'air à meſure qu'elles ſe répandoient plus au loin. Jamais les eſprits de la roſe épanouïe, & les aromates portés ſur les aîles des vents d'Arabie, ne donnerent de parfums auſſi exquis.

Après eux humblement proſternée, la Troupe reſpectable des Bons & des Juſtes parla ainſi. Puiſque la vertu eſt ſans-ceſſe expoſée aux traits de l'envie, & que les meilleurs d'entre les hommes ſont traités comme les plus criminels, Déeſſe équitable, produis nos vertus à la lumiere, & apprécie nos actions ſuivant leur exacte valeur. Vos actions, vos vertus, dit la Renommée, ne ſeront pas ſimplement couronnées par le ſtérile témoignage qu'elles ont été conformes aux loix de la Juſtice. Je veux qu'une gloi-

re immortelle en ſoit la récompenſe ; que des ſons plus harmonieux étonnent l'Univers & excitent ſes applaudiſſemens ; que les clairons & les trompettes éterniſent vos noms, & retentiſſent de vos louanges.

Ceux-ci congédiés, d'autres préſenterent la même requête en fléchiſſant le genou : c'étoient ceux qui, toujours uniformes dans leur conduite, avoient bien employé leurs jours, & qui ne méritoient pas moins un juſte tribut d'éloges. Mais à l'inſtant l'horrible trompette de la calomnie retentit avec un bruit effrayant dans toute l'étendue du Temple. Les funeſtes rapports volent de tous côtés. Sans-ceſſe les oreilles ſont frappées de différens bruits ; les impoſtures ſe raſſemblent & s'accroiſſent dans chaque bouche. De la concavité de cette fatale trompette ſortent des flammes de ſouffre & des nuages d'une fumée épaiſſe. Ces vapeurs empoiſonnées terniſſent la ſplendeur du Ciel, & ſouillent tout ce qu'elles rencontrent ſur leur paſſage.

Vinrent enſuite ceux qui ont porté les Caſques & les Sceptres. Le fier dédain eſt peint dans leurs yeux : c'eſt pour toi, Déeſſe, s'écrierent-ils, qu'au milieu des combats & des allarmes nous avons tant de fois expoſé nos jours aux hazards de la guerre ; c'eſt pour toi que nous avons déſolé des Nations entieres par la flamme & le carnage, & que

nous ſommes parvenus aux Empires en traverſant des fleuves de ſang. Toi ſeule nous as fait entreprendre ces terribles exploits, qui avoient à nos yeux une apparence d'héroïſme & de vertu. Ambitieux, inſenſés que vous êtes, repliqua la Déeſſe en fronçant le ſourcil, que vous & vos actions ſoient enſévelies avec les tirans cruels dans les ténebres de la nuit & du ſilence, que vos ſtatues ſoient miſes en poudre, & que vos noms mêmes ſoient condamnés à un éternel oubli. A l'inſtant un nuage épais les déroba à ma vue, & ces phantômes impoſans furent précipités dans les abîmes du néant.

Alors parut la Troupe la moins nombreuſe que j'euſſe encore apperçue. Leur habillement étoit ſimple, & leur maintien modeſte. Faſtueuſe Idole, diſoient-ils, qui regnes avec tant d'empire ſur l'eſprit des foibles mortels, nous ne reclamons pas ici les louanges que mérite la Vertu, nous n'aſpirons point à la Renommée; mais nous déſirons de mourir ſans qu'on parle de nous, comme nous avons vécu ignorés, & loin des applaudiſſemens des hommes. Nous te ſupplions de vouloir laiſſer dans l'oubli ces bonnes actions qui ſe ſervent à elles-mêmes de récompenſe. Permets que nous partagions ſans-ceſſe la joie ſecrete d'aimer conſtamment la Vertu, pour le ſeul amour de la Vertu même.

Il eſt donc des hommes qui dédaignent l'immortelle Renommée? Et qui alors adoreroit mon nom, & encenſeroit mes autels? Mais ſachez, Mortels, que ma plus grande gloire eſt toujours de publier ces vertus, que les gens de bien voudroient tenir cachées. Muſes, ceux-ci ne doivent pas reſter inconnus dans la nuit du ſilence. Elle dit, & des chants de victoire frappent auſſi-tôt les airs: les vents les portent en triomphe juſqu'aux extrémités du Monde: ils ſont ſi doux, ſi ſublimes, ſi harmonieux, que les Anges même du haut des Cieux prêterent l'oreille pour les entendre. Une céleſte odeur d'ambroiſie, agréable aux Mortels & aux Dieux, les accompagne dans toute l'étendue de l'Univers.

Après eux un eſſaim de jeunes-gens préſenta ſa requête. Ils étoient couronnés de plumes, & leurs habits étaloient la richeſſe d'une magnifique broderie. Jettez les yeux ſur nous, s'écrierent-ils, vous voyez une jeuneſſe qui ne reſpire que l'amour, la volupté, la brillante parure, & l'aimable galanterie: notre place eſt aux Feſtins, aux Bals & aux Spectacles: nos nuits ſont animées par les plaiſirs, & nos jours conſacrés aux beaux uſages. Nous fréquentons les Cours: là nos plus cheres délices ſont de rendre nos hommages à de jeunes Beautés, & de ſoupirer auprès d'elles. Il eſt vrai

qu'en effet nous ne pouvons pas nous flatter d'en avoir attendri aucune ; en récompenſe, notre imagination ne trouva jamais de cruelles. Nous débitons l'hiſtoire ſcandaleuſe de quelque Ducheſſe que nous n'avons jamais connue; mais ſi au moins l'on vouloit nous croire, encore à la bonne heure. Que d'autres ſoient heureux en effet, il nous ſuffit de paſſer pour l'être: ô Déeſſe, accorde-nous en réputation ce qui nous manque en plaiſirs réels.

La Renommée y conſent, & la trompette éclate dans les airs ; chaque ſon qu'elle rend, porte un coup mortel à l'honneur de quelque Belle.

Excitée par ce ſuccès étonnant, une foule innombrable s'empreſſoit autour du ſanctuaire pour y participer : Que prétendez-vous? s'écria la Déeſſe, vous qui ignorez l'art de plaire, eſclaves de vous mêmes, toujours ennuyés & fatigués à force de molleſſe; vous qui perdez vos jours dans une oiſiveté ſtérile, vous voudriez uſurper la louange & la gloire que je réſerve à ceux qui s'efforcent de mériter mes faveurs, qui leur coûtent tant de peines & tant de ſoins? Qu'un juſte mépris ſoit la récompenſe de vos vaines prétentions ; ſoyez la fable des Peuples, & la riſée du Genre-humain. Auſſitôt la noire trompette rend des ſons horribles. On entend de grands éclats de rire,

des ſarcaſmes amers, & le bruit outrageant des ſifflets aſſaillent ces malheureux de toutes parts.

Enfin parurent les derniers, ceux qui ſe glorifient d'avoir commis d'illuſtres forfaits, d'avoir aſſervi leur patrie, d'avoir uſurpé des couronnes, ou qui ont établi leur gloire funeſte ſur les débris des Trônes renverſés, ou ſur les deſaſtres de l'amitié trahie: ſcélérats taciturnes & rêveurs qui ne connurent jamais la bonne-foi, ſombres politiques, auteurs des conſeils pervers, ils aſſiegent le trône, & ſupplient la Renommée d'immortaliſer leurs perfidies, & de les annoncer à l'Univers. La trompette mugit, & lance des feux qui ſemblent embraſer le Monde. A l'ouïe de ce ſon effroyable, les pâles Mortels demeurent immobiles, & la Nature conſternée tremble juſques dans ſes fondemens.

Tout-à-coup une Puiſſance inconnue changea cette ſcene, & m'éloigna du trône avec violence. Mes yeux furent frappés du ſpectacle d'un nouvel édifice. Sa ſituation eſt ſi incertaine, qu'on ne ſait s'il eſt placé ſur la Terre, ou dans les Airs. Il tourne avec un mouvement rapide. Ses murs reſonnent d'un bruit perpétuel; ſes portes immenſes égalent le nombre des feuilles dans les forêts, & celui des grains de ſables ſur le rivage des mers. Elles ſont ſans-ceſſe ouvertes, nuit & jour, & donnent paſſage à tous les vents.

De même que la flamme par ſa nature s'éleve vers les Cieux, que les corps peſans tendent au centre de la Terre, que les fleuves courent s'abîmer au ſein des Mers, que l'aiguille aimantée tourne vers le Pôle; ainſi partent de ce lieu, qui eſt leur ſéjour commun, tous ces bruits de la Terre, des Mers & des Cieux, ceux qui ſe débitent tout haut, ou les ſecrets que l'on ſe confie à l'oreille. Le ſilence, la paix, le repos n'habiterent jamais dans cette demeure. Telle qu'une pierre en tombant forme d'abord un cercle ſur l'onde tranquile d'un lac limpide, la ſurface tremblante, ébranlée par ce mouvement ſe partage en un ſecond cercle, puis en un troiſieme; ces anneaux flottant s'accroiſſent, ſe multiplient, couvrent la plaine liquide, & s'étendent juſqu'aux bords du baſſin.

Ainſi dès ſa naiſſance, chaque ſon, chaque voix fait une douce impreſſion ſur l'air voiſin. Ce léger mouvement ſe communique, de nouveaux cercles ſe ſuccedent à l'infini, s'entrelaſſent & s'enchaînent les uns aux autres: ces ſons forment ainſi diverſes ondulations dans l'air, & ſe répandent dans tout l'eſpace de ce fluide élément.

Là j'entendis les nouvelles diverſes d'amour, de brouilleries, de paix, de guerre, de ſanté, de maladie, de mort, de vie, de pertes & de gains; de famine, d'abondan-

ce, de tempêtes ſur mer, de voyages ſur terre, de prodiges, de phénomenes effrayans vus dans l'air, de feux, de peſte, de cometes menaçantes; de jeux de la Fortune, de révolutions dans les Etats; de Favoris ménacés d'une chûte prochaine, de projets formés par les Grands, d'anciennes malverſations & de taxes nouvelles. Le tout n'étoit ni entiérement vrai, ni entiérement faux (1).

On voyoit dans cet Edifice, au deſſous, dedans, dehors & de toutes parts, une multitude confuſe, innombrable de gens qui paſſoient, repaſſoient, s'avançoient, & puis tout-à-coup venoient à diſparoître, des Armées que la crainte enfante, & Phantômes d'un ſeul jour; les Aſtrologues qui prédiſent les deſtinées, les Faiſeurs de projets, les Empiriques, beaucoup de Gens de Loix, des Prêtres, les Fanatiques de toute eſpece, les Enthouſiaſtes, une foule d'oiſifs Nouvelliſtes, dont la ſtérile occupation eſt de débiter des menſonges de leur façon, & d'accréditer des fables venues des Pays éloignés. Tous parloient haut, ou dans quelque coin écarté, & une farouche impatience étoit peinte ſur leurs viſages. Ces bruits divers ſe recueilloient à meſure qu'ils étoient répandus. Une nouvelle n'étoit pas plutôt annon-

(1) *Tàm pravi fictique tenax quàm nuncia veri.*
VIRG. Æn. IV. 188.

cée, qu'elle étoit publique. Tous ceux qui la répétoient y ajoutoient des circonſtances; ceux qui l'entendoient, l'amplifioient encore. Ainſi de bouche en bouche circuloient & croiſſoient toutes les nouvelles, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi; ſemblables à une étincelle, qui d'abord allumée par le hazard, enfante des flammes, dont les tourbillons ondoyans montent juſqu'aux nues, & enveloppent dans des torrens de feux les Temples, & les plus hautes Tours.

Lorſque ces menſonges ont atteint le point de leur parfaite maturité, & qu'ils ont acquis les graces néceſſaires pour être proférés par des bouches mortelles, impatiens ils s'échappent par mille portes, & ſe précipitent par millions vers la Terre. Elevée ſur ſon trône, la Renommée dirige du doigt leur courſe, détermine leur date, & regle leur degré de force. Ceux-ci doivent ſubſiſter, ceux-là doivent s'évanouïr à l'inſtant, d'autres croître & décroître alternativement, comme la face de notre Lune. De toutes parts voltigent des merveilles produites par le ſouffle de la trompette, & diſperſées dans l'immenſité des Cieux.

Là vous euſſiez pu voir, ſur le même paſſage, une Vérité & un Menſonge qui ſe diſputoient le pas: ils étoient ſerrés ſi étroitement, qu'on doutoit qui des deux

trouveroit le premier une iſſue. A la fin ils s'accordent & prennent en même tems leur eſſor. Maintenant inſéparables, leur union eſt ſi intime, ils ſont ſi bien confondus l'un dans l'autre, qu'aucun mortel ne pourra jamais les diſtinguer.

Tandis que ce merveilleux ſpectale fixoit & mes regards & mon attention, il me parut que quelqu'un s'approcha de moi, & me dit à l'oreille: Quel motif pourroit allumer dans ton cœur une ambition téméraire? Es-tu, jeune inſenſé, un des prétendans à la gloire?

Il eſt vrai, lui dis-je, que je ne ſuis point venu ici ſans eſpérance; car qui eſt plus amoureux de la Renommée, que les jeunes Poëtes? Mais hélas! combien peu ils doivent ſe flatter de jouïr de cet avantage ſi rare, obtenu ſi difficilement, & ſi facile à perdre! Combien eſt vaine cette ſeconde vie, qu'on cherche à ſe procurer dans la mémoire des hommes! Combien eſt frivole cet héritage, auquel aſpirent les bons Ecrivains après leur mort! Il faut ſacrifier à l'eſpérance de l'acquérir, des jours tranquiles, la ſanté, & la vie même. La poſſeſſion de ce bien eſt incertaine; mais quels chagrins n'entraîne-t-elle pas après elle? Supporter les bruſqueries des Grands qu'on importune, ſans aucun avantage; être enviés, quoique malheureux, & flattés dans l'indigence, voilà leur

ſort. Les eſprits ſans talent ſont pour eux des ennemis déclarés, & ceux qui jouïſſent d'une réputation & de quelque ſuccès, ne ſont tout au plus que des amis jaloux. Je ne mépriſe ni la Renommée, ni n'aſpire à ſes faveurs: ſi elle vient jamais, c'eſt par ſurpriſe. Toutefois ſi je ne puis mériter ſes careſſes, & l'avantage d'en jouïr, qu'en flattant lâchement la fatuïté & l'impertinence; s'il faut que ma Muſe prodigue ſon encens au vice, à la tirannie, ou que rampant en vile eſclave, au gré de la Fortune, elle adore baſſement ſes caprices; ſi les débris de la réputation des autres ſont les degrés qui doivent me conduire au Temple de la Gloire; ſi la Renommée enfin coûte ſi cher: ô Ciel! donne-moi le courage de dédaigner des lauriers criminels, éteins dans mon cœur cette indigne ſoif de la louange, permets que ma vie ſoit pure & innocente, & que je meure plutôt inconnu: que mon nom ſe liſe parmi ceux des gens de bien, ou ſoit effacé de ton Temple.

LE TEMPLE
DE LA
RENOMMÉE,
POËME

TRADUIT EN VERS FRANÇOIS

PAR MADAME DU BOCAGE.

PREFACE. (1)

JE gardois depuis dix ans cette Traduction du *Temple de la Renommée* de Mr. Pope, comme mon premier Ouvrage peu digne de l'impreſſion; mais pour prévenir celle en Proſe que le Mercure annonce, je laiſſe prendre à la mienne ſon droit d'aîneſſe, dans l'eſpoir que les Vers donneront aux François une idée plus juſte de ce genre de Poéſie. L'Auteur Anglois avoue lui-même qu'il en doit le ſujet à la Maiſon de la Renommée de Chaucer (2), mais qu'il en a totalement changé l'ordre, & une partie des détails: il feint d'avoir vu ce monument dans un ſonge. Son imagination l'emporte dans les airs, & lui préſente un ſuperbe Edifice; il en fait la deſcription, & celle de la Renommé qui y préſide & y décide de la réputation des Mortels épris de ſes faveurs.

Les Anglois louent & critiquent beaucoup ce Poëme. On reproche avec raiſon à Mr. Pope de s'abandonner trop au feu de ſon imagination, ſans égard à la vraiſemblance, & d'avoir mis peu d'ordre dans ſon Ouvrage. Il répond qu'une fiction allégorique & idéale ad-

(1) Nous avons ſuivi la derniere Edition des Oeuvres de Madame du Bocage où l'Auteur a fait des changemens & des corrections conſidérables tant à la Préface qu'au Poëme.

(2) Poëte Anglois qui vivoit dans le XIV. Siecle. Il fut ſurnommé *l'Homere Anglois*, à-cauſe de ſes beaux Vers.

met tout ce que le cerveau échauffé peut offrir dans un rêve agréable, & n'exige point une vraiſemblance parfaite; mais ſes adverſaires mettent une grande différence entre un rêve extravagant, & une viſion ſurnaturelle. Cette matiere de voir, regardée des Anciens comme une inſpiration divine, a le pouvoir de raſſembler dans notre imagination (nos ſens étant aſſoupis) des objets fantaſtiques & prodigieux, mais toujours raiſonnables & probables. L'Auteur s'eſt auſſi ſervi de l'autorité des Anciens pour répondre à ſes critiques. Ariſtote dit que la Fable eſt l'ame de la Poéſie. Plus elle eſt morale, plus elle eſt utile; c'eſt le fruit qu'on tire de l'allégorie, en uſage dans tous les tems. A-la-vérité, on doit la varier & l'ajuſter au génie & aux mœurs des diverſes Nations; c'eſt ainſi qu'elle a réuſſi dans les ſiecles les moins éclairés. Les Troubadours & Pétrarque qui prit d'eux l'idée de ſes Poéſies, s'en ſervirent avec ſuccès. Boccace & Chaucer, dont ce Poëme eſt tiré les imiterent: l'Arioſte s'y livra à l'excès dans ſon *Orlando furioſo*; & quoiqu'il s'abandonnât trop à ſon génie, les Italiens le préferent au Taſſe, qui en uſa plus ſagement, & qui s'appliqua à ſuivre les regles des Anciens. Ces exemples prouvent que ce genre de fiction fut toujours en uſage chez les meilleurs Poëtes, le trouver trop emblé-

matique, eſt contredire le jugement & l'uſage des plus grands Génies anciens & modernes. D'ailleurs l'allégorie convient particuliérement au tour d'eſprit des Anglois; la plûpart de leurs Auteurs s'en ſervent; le *Babillard* & le *Spectateur* en ſont remplis. Mr. Addiſon attribue au tempérament rêveur & mélancolique de ſes compatriotes leur goût exceſſif pour les viſions.

L'amour des hommes pour la vérité leur fait chercher dans la Nature la repréſentation des objets qu'on leur décrit; on blâme à tort le rocher tranſparent qui ſoutient ce Temple, comme une idée chimérique à l'excès; l'endroit de ce Poëme qui le compare aux montagnes de glace, dont les Voyageurs du Nord font mention, donne de la réalité à cette fiction.

Dans la deſcription des Statues qui ornent les faces extérieures du Temple, on a reproché avec plus de raiſon à Mr. Pope de décrire des choſes que la Sculpture ne peut rendre ſenſibles, telles que la marche des arbres à la voix d'Orphée, les pierres qui s'arrangent au ſon de la lire d'Amphion, repréſenté bâtiſſant les murailles de Thebes Comment appercevoir ces mouvemens dans des figures immobiles, ni l'effet de l'écho du Mont Cytheron? Ces idées hardies plaiſent pourtant à l'imagination du Lecteur, & il oublie le manque de vraiſemblance.

Homere en faiſant l'énumération des figures gravées ſur le bouclier d'Achille, a décrit des mouvemens auſſi impoſſibles à repréſenter.

L'Auteur a pris de Virgile le portrait de la Renommée: il devoit parler de ſa trompette, ſouvent en uſage dans ce Poëme; il accuſe cette Déeſſe des mêmes injuſtices que ſa ſœur la Fortune. Je ne ſais s'il établit bien leur parenté; mais on ne voit pas aſſez la raiſon des fantaiſies qu'il lui attribue. Les Peuples de toutes Nations & de différens genres de mérite, viennent lui demander de les rendre célebres. Je ne comprends pas (à moins d'en accuſer ſon caprice) pourquoi elle traite avec dédain des gens de bien, occupés du bonheur public. Je m'étonne auſſi de l'applaudiſſement d'un moment donné à des Petits-maîtres ridicules, qu'elle ſiffle un inſtant après.

Les Guerriers, les Conquérans qui lui demandent les honneurs immortels, lui font horreur; cependant ſon Temple en eſt rempli: Alexandre, Céſar, & pluſieurs autres y tiennent le premier rang; il ſemble même bâti pour eux; elle les y ſouffre apparemment par néceſſité, ſans préférer leur mérite à tout autre. Celui des Philoſophes & des Gens de lettres paroît la toucher davantage; par eux ſeuls, il eſt vrai, la réputation des héros ſe répand & paſſe à la poſtérité.

On demanderoit encore pourquoi des

gens vertueux, modeſtes, dont le ſeul déſir eſt d'être ignorés, ſe préſentent aux autels de la Renommée; leur priere n'eſt point contradictoire, les bonnes actions cachées ſont quelquefois divulgées: d'ailleurs il faut ſuppoſer cette Déeſſe en pouvoir d'enſévelir les ſublimes vertus, comme de les rendre publiques.

L'amour-propre des Femmes fut bleſſé, de n'en trouver aucune dans ce Temple, quoique les Hiſtoriens faſſent mention de nombre d'Heroïnes dignes d'y briller, telles que Sémiramis, Clélie, Porcie, Zénobie, &c.

Le défaut le plus conſidérable du Poëme, eſt le manque d'unité de deſſein. Sur la fin de l'Ouvrage, le Temple qu'on vient de décrire, diſparoît; un autre lui ſuccede, dont le modele eſt l'ingénieuſe deſcription qu'Ovide fait de la demeure de la Renommée: ce lieu, ſans un moment de repos, ni de ſilence, où tous les objets ſe raſſemblent de toutes parts, ſemble n'avoir plus de rapport au premier monument, qui eſt vraiement le Temple de Mémoire. Comment nommer celui-ci? Je pouvois les confondre l'un dans l'autre, changer pluſieurs endroits de ce Poëme, y mettre plus d'ordre & plus d'unité; mais je penſe qu'un Traducteur ne ſauroit être trop fidele à ſon Original, & doit l'imiter autant qu'il lui eſt poſſible dans le tour de ſes idées,

& dans l'arrangement de ſon Ouvrage. Je crois cette Traduction auſſi exacte qu'elle puiſſe être en vers; je ne dois point y paroître, mais l'Auteur que je veux faire connoître dans une autre Langue. Beaucoup de gens prétendent qu'il faut s'approprier l'Ouvrage qu'on traduit, & lui donner la forme, à ſon gré, la plus convenable: ce n'eſt plus rendre dans notre Langue le caractere d'eſprit des étrangers, c'eſt leur donner le ſien propre. Un Peintre qui voudroit rapporter d'Italie en France les copies des meilleurs Maîtres, s'il changeoit l'ordonnance des Tableaux, & le goût des Draperies, pour en rendre le deſſein plus régulier, & les ornemens plus conformes à nos uſages, vous mettroit-il au fait de leur maniere & du génie des Ultramontains? Rempliroit-il votre attente? Un Auteur Tragique qui repréſente le caractere d'Oreſte, le peindroit mal, s'il lui donnoit des expreſſions modérées, & l'habilloit à la Françoiſe. Quoique les Anglois ſoient nos voiſins, leur goût, leurs idées different beaucoup des nôtres. Mon projet eſt de ſuivre mon guide pas-à-pas. Si ce Poëme paroît froid, ce ſera la faute de mes Vers, non celle de Mr. Pope, dont les Ouvrages ſont eſtimés de tous ceux qui ſavent l'Anglois, & connus des François par d'excellentes traductions.

LE

LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE.

DANS ce tems où les prés embellis par les fleurs
De la saison nouvelle annoncent les douceurs,
Où de l'Astre du jour la chaleur vive & pure
Par ses rayons féconds ranime la Nature;
Dans ce tems où tout semble inviter au repos,
Le sommeil sur mes yeux répandit ses pavots:
Les soins & les desirs sortirent de mon ame,
L'amour même à mon cœur fit moins sentir sa flamme.
Ces tranquiles instans, précurseurs du réveil,
Où nos sens reposés n'ont qu'un léger sommeil,
Sont les tems destinés aux visions trompeuses:
Mille fantômes vains, des formes monstrueuses,
Dispersés dans les airs, sans ordre rassemblés,
Se jouerent longtems de mes esprits troublés.
Je me crus transporté loin des bornes du Monde,
J'embrassois d'un coup d'œil les Cieux, la Terre & l'Onde,
Le Globe en équilibre, environné des Eaux,
L'immensité des Mers couverte de Vaisseaux;
Des Rochers escarpés, des Montagnes stériles,
Des Temples, des Forêts, des Campagnes, des Villes:
Le Soleil quelquefois embellissoit ces lieux,
Un nuage souvent le déroboit aux yeux.
Sur ces divers objets je promenois ma vue,
Lorsqu'un bruit effrayant vint ébranler la nue:

Telle on entend la foudre éclater dans les airs,
Et dans les antres creux le murmure des Mers.
J'invoquois l'Eternel pour le rendre propice;
Devant moi j'apperçois un ſuperbe Edifice
Dont l'orgueilleux ſommet d'un obéliſque orné,
De nuages épais ſembloit environné.
Le Deſtin ordonna que ſur ce roc de glace,
Ce riche Monument eût à jamais ſa place:
Si l'accès en paroit facile & ſéduiſant,
Au ſommet eſcarpé brille un chemin gliſſant.
Ce merveilleux Rocher à l'albâtre eſt ſemblable,
Sa matiere ſolide en a l'éclat durable.
Autour de ſa ſurface on voit des noms tracés,
Par le tems ennemi preſque tous effacés.
Leur ſiecle adulateur, au Temple de Mémoire,
Vainement leur promit d'éterniſer leur gloire.
Les Critiques jaloux avec art s'efforçoient
De remplir de leurs noms les traits qu'ils effaçoient;
Ces foibles traits bientôt à d'autres faiſoient place,
Et des noms effacés on revoyoit la trace.
Un Soleil trop brûlant, un Vent trop furieux,
Nuiſent également à l'éclat de ces lieux:
Ainſi la Renommée eſt autant ennemie
D'un éloge exceſſif que des traits de l'envie;
Le fond de ſa demeure eſt toujours reſpecté
Et du froid des Hivers & des feux de l'Eté.
Comme on voit le Criſtal fidele à la gravure,
Des traits qu'on y traça conſerver la figure:

(1) Le Dôme eſt d'une forme quarrée, les quatre faces ont des portes ouvertes aux quatre points des Cieux, pour marquer que les différentes Nations y ſont admiſes. Le côté de l'Occident eſt d'Architecture Grecque; l'Ordre Dorique eſt conſacré aux Hé-

Sur ce Roc ſourcilleux ſont gravés divers noms,
Dont l'empreinte a bravé l'envie & ſes poiſons.
Chaque ſiecle au ſuivant en tranſmet la mémoire,
Le tems n'a rien ravi de leur ſolide gloire:
Les ans même ont rendu plus grands & plus fameux
Les grands noms qu'à jamais chériront nos Neveux.
Tels on voit les Rochers de la nouvelle Zemble,
(Ouvrage que le froid de tous les tems raſſemble)
Elever dans les airs leurs éclatans frimats;
L'Aſtre du jour en vain éclaire ces climats;
En dépit de ſes feux, une neige éternelle
Sur ces Rochers glacés toujours ſe renouvelle,
Et leur brillant ſommet de loin paroît aux yeux
Elevé comme Atlas pour ſoutenir les Cieux.
Sur un pareil Rocher regne la Renommée,
Là, l'Univers jaloux de ſa vaine fumée,
Par des ſoins aſſidus encenſe ſes Autels.
Son Temple ne fut point l'ouvrage des mortels.
Dans les ſiecles vantés, la Grece ingénieuſe,
L'antique Babylone & Rome ambitieuſe,
Uniſſant la richeſſe à l'art des ornemens,
N'éleverent jamais de ſi beaux Monumens.
Quatre faces du Dôme (1) où brille la ſculpture,
Egales en beauté, different en parure,
Quatre portes d'airain d'un abord ſpacieux,
Regardent en s'ouvrant les quatre points des Cieux.
Là, ſont repréſentés les Héros que les Fables,
Par leur antiquité nous rendent reſpectables,

(1) Les Statues des faces intérieures du Temple, repréſentent les Héros & les Heroïnes; les Statues des faces extérieures du Temple, repréſentent les plus anciens Héros célebres dans les Armes & dans les Arts.

Et ceux qui les premiers élevant des remparts,
Les armes à la main protégerent les Arts.
L'enceinte du dehors richement revêtue
De ces hommes fameux conſerve la Statue;
Les Guerriers dans le marbre ont l'aſpect menaçant,
Et les Légiſlateurs le front réfléchiſſant.
La façade où le ſoir Phœbus peint ſa lumiere,
Des exploits de Théſée, offre aux yeux la carriere:
Perſée y brille armé du fameux bouclier
Dont Minerve jadis honora ce Guerrier.
Hercule (1) eſt appuyé ſur ſa lourde maſſue,
Et ſes divers travaux ſemblent fixer ſa vue.
Orphée environné des fiers monſtres des Bois,
Par ſes accens vainqueurs les raſſemble à ſa voix;
Les arbres enchantés tranſportent leurs racines
Près des échos remplis de ſes chanſons divines.
A ſes ſons créateurs par un nouveau pouvoir,
Amphion voit ici les pierres ſe mouvoir:
Thebes ſort de la terre aux accords de ſa lyre,
Sur le Mont Cithéron, Echo vient les redire;
Les Rochers ébranlés par l'effort de ſes ſons,
S'écroûlent & d'accord roulent dans les vallons.
De la Ville auſſi-tôt les remparts s'établiſſent,
Les voûtes, à ſon gré, ſe forment, s'arrondiſſent,
Les colonnes, les tours s'élevent à ſes yeux,
Comme on voit ſur le ſoir s'élever vers les Cieux,
Les épaiſſes vapeurs d'un vallon trop humide,

(1) Hercule eſt dans l'attitude de la fameuſe Statue de l'Hercule Farneſe.

(2) Belus pere de Ninus, fondateur du Royaume des Aſſyriens, Cirus de celui des Perſes

Les Mages & les Caldéens s'appliquoient à la Magie & à l'Aſ-

Dont un Soleil brûlant a pompé le fluide.
Le côté que l'Aurore éclaire à ſon lever,
Montre un Temple qu'à Bel (2) Ninus fit élever.
Cirus au même rang brille parmi les Sages;
A leurs auguſtes traits on reconnoît les Mages:
Zoroaſtre agité, ſa baguette à la main,
Dans des cercles divers, conſulte le Deſtin.
Les Caldéens profonds dans l'art de la Magie,
Apprennent à ſes pieds la vaine Aſtrologie,
En de ſombres déſerts, des peuples reſpectés,
Les Brachmanes trompeurs ſont tous repréſentés;
Leur magique pouvoir qu'enfanta l'impoſture,
Prétend à leurs deſirs aſſervir la Nature;
Pour arrêter la Lune ils ont des Taliſmans,
Les morts à leur appel ſortent des monumens,
Et leurs regards perçants cherchent dans leurs retraites.
Les différens aſpects du Ciel & des Planetes.
En corrigeant les mœurs par des préceptes doux,
Le ſeul Confucius l'emporte ſur eux tous.
Des Prêtres de Memphis dans des niches dorées,
On découvre au midi les Images ſacrées;
Légiſlateurs du Peuple, Interpretes des Dieux,
Ils meſurent la Terre, & contemplent les Cieux;
Le compas à la main ils décrivent des ſpheres,
Et partagent le tems en des Cycles Lunaires.
En pompe au milieu d'eux s'éleve Séſoſtris,
De ſon faſte éclatant mes yeux furent ſurpris;

tronomie, preſque la ſeule ſcience des anciens Peuples de l'Aſie. Zoroaſtre y excella, il nous eſt reſté peu de choſe de la morale & des écrits de ces Philoſophes, excepté de Confucius, le grand Légiſlateur des Chinois, qui vivoit il y a environ 2000 ans.

Les Rois que la Fortune aſſervit à ſes chaînes,
Traînoient un char vainqueur dont il guidoit les rênes;
Entre chaque Statue, on trouve ſur ces murs,
Un ſavant obéliſque orné de traits obſcurs (1).
Le Temple vers le Nord enrichi de Sculpture,
Où le travail & l'art étouffent la nature (2),
Préſente Zamolxis l'œil fixe & l'air rêveur,
Le frénétique Odin expirant de fureur:
Les célebres Guerriers ſortis de la Scythie,
Dans leurs ſombres regards montrent leur barbarie.
Des colonnes de fer par ordre, en double rang,
Soutiennent ces Héros encor ſouillés de ſang,
En ces ſauvages lieux paroiſſent les Druïdes,
De leur Religion les Prêtres & les Guides:
Les Bardes, dont les vers, & les barbares chants
Célebrent les fureurs de ces fiers Conquérans,
Mille jeunes Guerriers que l'amour de la gloire,
Fit courir à la mort pour vivre dans l'Hiſtoire:
Et tant d'autres Héros dont les faits plus douteux
Sont gardés par reſpect pour ces tems fabuleux.
Le luſtre de ces murs par l'effet de l'Optique,
Pour rendre les objets eſt un verre magique,
Leurs divers points de vue en changent la couleur,

(1) La ſcience des Prêtres de l'Egypte conſiſtoit dans la Géométrie & l'Aſtronomie; ils conſervoient avec ſoin les principaux faits de l'hiſtoire ſur des Obéliſques. Leur plus grand Héros fut Séſoſtris: Diodore de Sicile qui a conſervé la mémoire de ſes conquêtes, dit qu'il attela à ſon char les Rois qu'il avoit vaincus. La deſcription de ſa Statue, dans ces Vers, eſt priſe ſur celle qu'Hérodote dit avoir vue de ſon tems.

(2) Architecture convenable à cette partie du Monde, la ſcience de ces Peuples eſt beaucoup plus obſcure que celle des autres Nations. Zamolxis, Diſciple de Pythagore, enſeigna le premier l'im-

En augmentent l'éclat, le nombre & la grandeur:
Ces murs myſtérieux ne ſont partout qu'emblême,
Et ce miroir trompeur porte tout à l'extrême.
Tandis que tant d'objets raviſſent mes eſprits,
Le dedans du Palais s'offre à mes yeux ſurpris;
Là des Hiſtoriens les ſavantes cohortes,
Sous des vêtemens blancs, gardent le ſeuil des portes.
Dans l'airain joint à or d'un travail achevé,
Le Tems, ſa faulx en main, ſur leurs bancs eſt gravé;
Son dos chargé de faits qu'effacent les années,
Porte languiſſamment ſes ailes enchaînées.
L'intérieur du Temple eſt rempli de Guerriers:
Dans le bruit, dans le ſang ils cueillent des lauriers.
Vainqueur de l'Univers, eſclave de lui-même,
L'invincible Alexandre y tient le rang ſuprême;
Céſar maître du Monde, & maître de ſon cœur,
Entre Minerve & Mars ſuit de près ce Vainqueur.
Les Mortels généreux qui ſans chercher la gloire,
Pour le bonheur public chérirent la victoire,
Tiennent le premier rang parmi tant de Héros:
Tels qu'Epaminondas fameux dans le repos,
Timoléon (3) vengeur & meurtrier d'un frere,
Scipion des Romains le héros & le pere,

mortalité de l'ame aux Scythes. Odin, Légiſlateur des Goths, ſujet à des accès de frénéſie, perſuada à ſes Sectateurs qu'il recevoit dans ces momens l'inſpiration de quelque Divinité, qui lui dictoit des Loix; l'invention des Caracteres Runiques lui eſt attribuée. Les Druïdes & les Bardes étoient Légiſlateurs de ces peuples célebres par leurs ſauvages vertus: ces Héros comptoient pour un deshonneur de mourir dans leurs lits, & couroient à une mort certaine, pour un nom à venir, dans l'eſpérance d'être célebrés par leurs Bardes.

(3) Timoléon ſauva la vie à ſon frere Timophane, dans une bataille entre les Argiens & les Corinthiens; dès qu'il le vit deve-

Bon Citoyen dans Rome & grand dans les combats,
Tel fut Aurelius qui marcha ſur ſes pas;
Dans un rang ſouverain, à la vertu fidele,
Il fut ſon propre juge & des Rois le modele.
Près de lui ſont placés les Héros malheureux,
Dont les faits moins bruyans, ne ſont pas moins fameux;
Au milieu d'eux Socrate obtient le rang ſuprême;
Ariſtide (1) le Juſte, injuſte pour lui-même,
Rejettant les conſeils que dicte l'intérêt,
De ſon banniſſement vient de ſigner l'arrêt.
Agis (2) & Phocion demandent ſans murmure,
Qu'on répare les torts que leur fit l'impoſture:
Le ſévere Brutus livre un fils à la mort,
Et Caton, par le fer, fuit un plus triſte ſort.
Dans le centre du Chœur ſix colonnes pompeuſes,
Portent des grands Auteurs les Images fameuſes (3);
Sur un Trône éternel formé d'un ſeul rubis,
Au haut de la premiere, Homere regne aſſis:
Ce célebre Vieillard Pere de l'Harmonie
Dans le feu de ſes traits montre encor ſon génie,
Quoiqu'aveugle, ſes yeux ont un air de fierté,
Et les ans l'ont vieilli ſans l'avoir maltraité:
Son Pilaſtre immortel repréſente en ſculpture

Des

nir le Tiran de ſon Pays, & préférant le bien public aux liens du ſang, il lui donna la mort.

(1) Ariſtide ſurnommé *le Juſte* par ſon intégrité, fut banni par l'Ostraciſme: il étoit d'uſage que chacun écrivît ſur une écaille d'huître le nom du Citoyen qu'il vouloit exiler, un Païſan qui ne ſavoit point écrire, s'adreſſa à lui, ſans le connoître, pour le prier de lui rendre ce ſervice. Ariſtide y ſigna ſon nom, & par ce moyen il ſe condamna lui-même.

(2) Agis, Roi des Lacédémoniens, pour avoir voulu remettre

Des malheurs des Troyens la funeſte avanture;
Le trait dont Diomede oſa bleſſer Cypris,
Patrocle terraſſé des coups qui l'ont ſurpris.
Et le fils de Thétis pour venger ſa mémoire,
Sur l'intrépide Hector remportant la victoire.
L'expreſſion & l'art animent ces portraits,
Le feu des combattans eſt gravé dans leurs traits.
Le Pilaſtre ſuivant, ſans éblouïr la vue,
Soutient un riche Trône orné d'une Statue;
L'ouvrage en eſt fini, l'Artiſte vigilant,
Sur l'or qu'il arrondit épuiſa ſon talent:
A ſon maintien modeſte on reconnoît Virgile,
Au milieu du triomphe il montre un cœur tranquille;
Charmé de ſon rival, ſans en être envieux,
Sur le divin Homere il a toujours les yeux:
Autour de ſa colonne, on voit dans ſa ſculpture,
Didon ſur le bucher qui meurt pour un parjure;
Les combats des Latins, la mort du Roi Turnus,
L'embraſement de Troye, & le fils de Vénus,
Il ſe ſauve accablé ſous le poids de ſon pere:
Sur le milieu du Trône eſt en gros caractere,
Ecrit en lettres d'or: *Je chante le Héros,*
Qui des rives de Troye, après de longs travaux,

en vigueur les Loix de Licurgue, fut étranglé en priſon par Cléombrote. Phocion, Capitaine Athénien, d'une vertu ſévere & grand guerrier, fut accuſé fauſſement de trahiſon, & condamné à mort par le Peuple.

(3) Près du Trône de la Renommée ſont placés les plus célebres Auteurs de l'Antiquité; leur attitude exprime leurs différens caracteres la ſculpture de leur colonne marque les principaux ſujets de leurs Ouvrages, & fait alluſion à leur maniere de penſer.

Aborda le premier aux bords de Lavinie.

Plus loin dans les accès de ſon bouillant génie,
Pindare (1) au haut des airs guide un char radieux
Et ſon rapide vol ſemble aſpirer aux Cieux;
Sa harpe ſuit ſa voix & ſa main nonchalante,
Tire des ſons hardis de la corde tremblante.
Les courſes & les jeux que la Grece a vantés,
Autour de ſa colonne étoient repréſentés:
De jeunes combattans, amoureux de la gloire,
Par des ſentiers divers, y cherchent la victoire;
Au bout de la carriere, ils tournent tous leurs pas,
Neptune & Jupiter animent leurs combats;
L'un panché ſur ſon char brille par la viteſſe,
L'autre auprès du Vainqueur ſuccombe avec nobleſſe;
Le marbre rend l'effort de leurs bras menaçans,
Et leurs fougueux Courſiers y ſemblent bondiſſans.

Sur un pilier d'airain (2) l'ingénieux Horace,
D'un favori du Pinde occupe ici la place;
Il regle les écarts, & tempere les tons
Dont le feu de Pindare animoit ſes chanſons;
Sa lire réunit, ſans paroître forcée,
Aux doux ſons de Sapho, les vers hardis d'Alcée (3):
Sur ſon pilaſtre où l'art forma d'obliques rangs,
Brillent en traits heureux mille objets différens;
D'un côté ſont les ris, Glicere & la molleſſe,
Ici Céſar Vainqueur, là le Dieu de l'ivreſſe:
A l'abri d'un laurier joint au mirthe amoureux,

(1) Pindare dépeint dans un char volant, par alluſion au feu de ſon génie, & aux jeux de la Grece qu'il célebra. Neptune préſidoit aux Jeux Iſthmiques, Jupiter aux Olimpiques.

Le Poëte entouré des Graces & des Jeux
Enſeigne la Sageſſe & chante la Victoire.
Ariſtote en ces lieux jouït d'une autre gloire,
L'air penſif eſt empreint ſur ſon front couronné;
Des maiſons du Soleil il eſt environné,
Et ſes ſavans regards pénétrant la Nature,
De la terre & des cieux embraſſent la ſtructure.
En habit de Conſul Cicéron au Bareau,
Du Dieu de l'éloquence y porte le flambeau;
Ses geſtes, ſon maintien trompent ſi bien la vue,
Qu'on penſe voir agir & parler ſa Statue:
Il eſt dans l'attitude où jadis au Sénat
Il défendit le Peuple, il conſerva l'Etat;
Et Mercure dont l'art éleva ſa colonne,
Admire ſes talens, l'écoute & le couronne.
Sur ces piliers d'airain, un dôme merveilleux,
Par ſa cime d'émail touche aux champs lumineux;
En vain, à ſon ſommet les yeux veulent atteindre,
Son immenſe circuit ne pourroit ſe dépeindre.
Ici la Renommée en tout temps tient ſa cour;
L'or & les diamans ornent ce beau ſéjour;
Le plafond parſemé de pierres tranſparentes,
Produit mille rayons de couleurs différentes;
Et l'éclat de ces feux, réfléchi ſur l'Autel,
Aux ornemens pompeux donne un luſtre immortel.

(2) Eſt exprimé par ce Vers:

Exegi monumentum ære perennius.

(3) Ce mêlange exprime le caractere des Odes d'Horace, & fait alluſion à ces mots:

Spiritum Græïæ tenuem camenæ.

Ainſi brillent la nuit, ſur la voûte azurée,
Les aſtres radieux dont elle eſt éclairée.
De ce ſéjour ſacré l'Immortelle à l'inſtant
Sait & rend à la fois chaque fait important.
J'admirois de ces lieux le goût & la richeſſe,
Sur un char tout-à-coup j'apperçois la Déeſſe;
Sa taille, qu'à mes yeux dérobe un jour trompeur,
D'une coudée à peine égale la hauteur;
Mais ſur ce rare objet plus je fixe la vue,
Plus je vois s'allonger & groſſir ſa Statue:
Les divers ornemens qui couronnent ſon front,
S'élevent juſqu'au dôme, en touchent le plafond,
Et le Temple ſplendide où regne l'Immortelle,
Semble aux yeux s'élever & s'étendre avec elle.
Sa forme que j'admire a les bizarres traits
Dont la Fable jadis a chargé ſes portraits;
Sous ſes bras ſous ſes pieds, ſes aîles étendues
La portent ſur la Terre, & l'élevent aux Nues;
Elle a des yeux ſans nombre à tout inſtant ouverts,
Mille oreilles toujours pleines de bruits divers,
Et de ſa bouche il ſort des langues innombrables.
Les neufs Sœurs entouroient ſes genoux vénérables,
De tout tems la Déeſſe a couronné leurs chants,
Et les ſiecles futurs entendront leurs accens.
Tandis que j'écoutois ces ſons qui me ravirent,
Les trompettes du Temple en tous lieux retentirent;
Des bouts de l'Univers, chaque Peuple à l'inſtant,
Accourt, & vers l'Autel ſuit l'airain éclatant.
Les vêtemens divers, les mœurs & le langage,
Compoſent un étrange & bizarre aſſemblage.

Vous voyez au Printems en bataillons épais
Les Abeilles dans l'air chercher l'ombrage frais;
La Troupe aîlée errante apperçoit l'onde pure
Fait de ſon vol bruyant retentir le murmure,
Et ſur les champs ſemés des plus belles couleurs,
S'empreſſe de puiſer le ſuc de mille fleurs.
Ainſi le Peuple en foule environne ſans-ceſſe
Le magnifique Trône où regne la Déeſſe.
Là ſans diſtinction, placés aux mêmes rangs,
Sont l'indigent, le riche, & le Peuple, & les Grands,
Et le Vieillard conteur, & la Jeuneſſe folle,
Chacun plaide ſa cauſe aux genoux de l'Idole;
Les hommes vertueux & les hommes pervers,
Courant au même but ont des chemins divers.
Du deſir de la gloire en tout tems enflammée,
Leur ame, avec ardeur, cherche la Renommée;
Mais des uns, par ſon choix, les deſirs ſont remplis,
Les autres dans l'oubli reſtent enſévelis.
Quelquefois dans ſon Temple, il eſt des injuſtices,
De ſa ſœur la Fortune elle ſuit les caprices.
L'encens ſur leurs Autels brûle en toutes ſaiſons;
Mais, comme elle, en aveugle elle répand ſes dons.
La foule des Savans remplit d'abord le Temple,
Nos immenſes Ecrits des Auteurs ſont l'exemple:
Déeſſe, diſent-ils, prête-nous ton ſecours,
Comment ſe ſont paſſés nos nuits & nos beaux jours?
A chercher les moyens & d'inſtruire & de plaire,
Nos travaux aſſidus trouverent pour ſalaire
Le mépris outrageant, l'oubli, la pauvreté.
Nous demandons le prix par nos ſoins mérité.

Des talens, du ſavoir, quelle eſt la récompenſe?
Les ſeuls dons qu'en ce lieu ta volonté diſpenſe.
La Déeſſe avec joie accepte cet encens
Les Muſes, par ſon ordre, uniſſent leurs accens;
Et de leur voix dans l'air l'odeur eſt plus charmante
Que l'Ambre d'Arabie, & la Roſe naiſſante.
Animés par ces ſons, les hommes vertueux,
Près des Autels, ainſi ſont entendre leurs vœux:
Par vos rares bienfaits, flatteuſe Renommée,
La modeſte vertu fut toujours animée:
Quoi! ſans diſtinction, les bons joints aux pervers,
Jouïront des honneurs, ou porteront des fers!
Dans ce Temple ſacré la vertu reconnue,
Au ſuprême bonheur eſt ſouvent parvenue.
Pour célébrer leurs noms, l'Immortelle à l'inſtant,
Dans les airs parfumés, rend un ſon éclatant;
L'Univers étonné du ſon de la trompette,
Applaudit à ce bruit, l'écoute & le répete.
Auſſitôt, à ſes pieds, de nouveaux aſpirans,
Dans un humble maintien ſe mettent ſur les rangs.
L'amour du Bien public fut leur unique affaire;
Ces mortels animés du deſir de bien faire,
Du prix de leurs travaux attendent le retour.
Soudain la Médiſance & ſa nombreuſe Cour,
Avec un bruit pareil à celui du tonnerre,
De traits envenimés empoiſonnent la Terre;
Tout le monde paroît attentif à ſa voix,
Et l'éclat s'en répand en cent lieux à la fois.
Dans un maintien farouche, & d'un ton d'aſſurance,
A ſon tour, dans le Temple, une autre Troupe avance:

Sur leurs fronts couronnés j'apperçus des lauriers;
Leurs bras armés de fer portoient des boucliers:
Pour toi, s'écrioient-ils, Déeſſe, pour tes charmes;
Nos travaux ont uſé nos jours remplis d'allarmes,
Par tout la flamme en main nous courions aux combats;
Sur une mer de ſang, où regnoit le trépas,
Notre eſpoir ſe flattoit d'étendre nos Empires,
Ces glorieux forfaits, toi ſeule les inſpires:
Nos célebres vertus n'ont d'autre objet que toi.
O, Fous ambitieux, éloignez-vous de moi,
Dit la Divinité, que vos jours & leur nombre
Pour toujours déteſtés reſtent dans la nuit ſombre;
Que vos vains monumens ſoient détruits à jamais,
Et vos noms oubliés auſſi-bien que vos faits!
Soudain enveloppés d'une nuit imprévue,
Ces phantômes brillans s'éclipſent à ma vue.
En leur place je vis de modeſtes mortels,
Sans parure & ſans art s'approcher des Autels;
Peu de gens compoſoient cette marche tranquille;
Grande Idole du Monde à toi tout eſt facile,
Diſoient-ils humblement, nés ſans prétentions,
Dans l'eſpoir ſéduiſant de partager vos dons,
Nul de nous ne s'empreſſe à vous offrir hommage:
Vivre ignoré de tous eſt le deſir du Sage;
Nous demandons pour prix de nos ſimples vertus,
Ayant vécu cachés, de mourir inconnus:
Ne grave point nos noms ſur ton Autel ſuprême,
Nous avons fait le bien pour l'amour du bien même:
Laiſſe nos cœurs contens en jouir en ſecret.
O! vous dont la vertu fut le premier objet,

Vous vivrez pour toujours au Temple de Mémoire:
Chantez, Muſes, chantez, leur triomphe eſt ma gloire,
Quels noms méritent mieux de percer l'avenir?
Que les Vents à ma voix viennent ſe réunir,
Dit la Divinité: ſoudain leur ſymphonie
Retentit dans les airs, les remplit d'harmonie;
Le Ciel avec plaiſir écoute ces concerts,
Et leurs ſons enchanteurs raviſſent l'Univers.

Dans le Temple immortel où régnoit la Déeſſe,
Vient à pas cadencés la bouillante Jeuneſſe,
Nous devons, diſoit-elle, attirer tes regards,
Notre air noble & galant mérite des égards;
Remarquez nos plumets, admirez nos dorures;
C'eſt nous ſeuls dont le goût décide des Parures,
Des Spectacles, des Bals, des Cadeaux & des Jeux;
Sans-ceſſe nous cherchons le ſecret d'être heureux:
Nous avons fait un art des plaiſirs de la Table,
Du beau talent de plaire, & de paroître aimable;
Pour être plus connus, nous vivons à la Cour;
Là notre unique ſoin eſt l'intrigue & l'amour;
Nos jours ſont pour les Grands, nos nuits ſont pour les Bel-
Si nos ſoins rarement réuſſiſſent près d'elles; (les;
Pour nous dédommager de nos mauvais ſuccès,
Nous nous plaignons par-tout d'être aimés à l'excès;
Nous nommons ces Beautés, même ſans les connoître;
Quand on nous croit heureux, nous nous figurons l'être:
Laiſſez d'autres jouïr de la réalité,
Donnez-nous en l'honneur ſans l'avoir mérité.

La Déeſſe emboucha ſa trompette effrayante,
L'Univers en frémit; une voix médiſante

Juſ-

Juſques ſur la vertu répandit ſes fureurs;
Cet étrange ſuccès trompa les Spectateurs,
De mille vœux pareils le bruit ſe fit entendre.
Quel encens ſur l'Autel vient donc de ſe répandre?
Dit la Divinité; Peuple frivole & vain,
Inutile au Public, vous travaillez en vain;
Ces faux airs, ſans mérite, imitent l'art de plaire:
De vous-même occupé, fatigué ſans rien faire,
Voulez-vous uſurper le prix des vrais Amans?
Ce bonheur deſiré s'obtient par des tourmens:
Fuyez ces lieux ſacrés, & que votre priere,
Soit la fable du Temple & de la Terre entiere.
La trompette auſſi-tôt rend mille ſons perçans,
Le ſouris dédaigneux, les regards offenſans,
Les propos à l'oreille, & l'aveugle cenſure,
Dans le Peuple malin s'augmentent ſans meſure;
L'arrêt eſt applaudi par le bruit des ſifflets.
Les mortels dont l'orgueil couronne les forfaits,
Arrivent les derniers aux pieds du Sanctuaire:
Ils fondent leur grandeur ſur les maux du Vulgaire,
Sur une ambition fatale à leur pays,
Sur un Trône uſurpé, ſur des amis trahis,
Gens ſans foi, ſans vertu, dangereux politiques,
Pernicieux aux Rois, fléau des Républiques;
Ces traîtres eſpéroient que la Divinité
Conſacreroit leurs noms à l'immortalité.
Dans la voûte à l'inſtant retentit le tonnerre,
On craint que les éclairs ne conſument la Terre:
Ces peuples qu'effrayoit ce bruit tumultueux
Dans leur ſaiſiſſement ſont des ſpectres hideux,

La Nature en frémit, & paroît ébranlée.
Mon ame de mon corps s'étoit preſque envolée,
Mes ſens étoient émus par tant d'objets divers,
Tant de ſons différens avoient frappé les airs,
Qu'à peine je ſentis une force inconnue,
Qui m'arracha du Trône & m'en ôta la vue:
Soudain à mes regards s'éleve un monument;
Je ne ſais dans quel lieu, ni dans quel élément,
Si la Terre ou les Airs ſoutiennent ſa ſtructure,
Mais d'un cercle parfait il m'offre la figure;
Il tourne ſans relâche, & le mur réſonnant
Me répond par échos & me parle en tournant.
Les Arbres au printems offrent moins de feuillages,
La Mer a moins de ſable aux bords de ſes rivages,
Que ce beau monument n'a d'accès différens;
Les portes jour & nuit s'en ouvrent en tout tems;
Mille chemins directs à ſes murs viennent rendre;
Les vents de toutes parts de loin s'y ſont entendre.
Comme on voit vers les Cieux la flamme remonter,
Toujours les Corps peſans au centre ſe porter,
Les Rivieres ſe rendre au vaſte ſein de l'Onde,
La Bouſſole portée aux deux Poles du Monde,
Après mille détours ſe fixer vers le Nord;
Ainſi l'Air en ce lieu, comme par un reſſort,
Porte & reçoit les ſons envoyés de la Terre;
Du ſein de l'Océan & du lieu du Tonnerre,
Soit à voix haute ou baſſe, en jargon différent,
Cet endroit eſt le centre où chaque mot ſe rend;
Le ſilence & la paix n'y trouvent jamais place.
Lancez des bords d'un Lac uni dans ſa ſurface,

Une pierre avec force au milieu de ſes eaux,
Vous verrez à l'inſtant des cercles inégaux,
S'accroître, par degrés, juſqu'aux bords du rivage;
Du ſon qui ſe répand, ces cercles ſont l'image.
D'abord le lieu frappé reçoit l'impreſſion,
Elle s'étend dans l'air par ondulation;
De l'eſpace voiſin celui qui l'environne,
La porte encor plus loin, & tout l'air en réſonne.
Là j'entendis parler & de haine & d'amour,
De la Paix, de la Guerre, des intrigues de Cour,
De diſette, de maux, de biens & d'abondance,
D'épargnes, de talens, de défauts, de dépenſe,
De tempêtes ſur Mer, de profits, de tréſors,
De Prodiges nouveaux, de Cometes, de Morts,
De changemens d'Etat, de coups de la Fortune,
De Favoris rentrés dans la claſſe commune,
De Droits mal impoſés, de Réglemens nouveaux:
Rien d'entiérement vrai, ni d'abſolument faux.
De toutes parts la foule entre & reſſort ſans-ceſſe;
L'un en paſſant renverſe un rival qui s'empreſſe;
L'autre avance, recule & s'éclipſe à l'inſtant.
L'Aſtrologue trompeur, le ruſé Charlatan,
Le Phanatique en feu, le crédule Alchimiſte,
L'homme de Loi pédant, l'ennuyeux Nouvelliſte,
Tous les gens à projets fourmillent dans ces lieux;
L'impatience ardente eſt peinte dans leurs yeux.
Les bruits ſemés dans l'un & dans l'autre hémiſphere,
Là ſe diſent tout haut, ici dans le myſtere;
Avec empreſſement tous courent répeter,
Les menſonges nouveaux qu'on vient de leur conter;

Chacun ajoute au bruit qu'il ſe plaît à répandre,
Il augmente toujours à force de s'étendre:
Ainſi d'une étincelle on voit en un moment
Par la force de l'air naître un embraſement.
Ces Contes par le tems quelquefois s'établiſſent,
Changeant comme la Lune, ils croiſſent, s'affoibliſſent:
Ont-ils acquis le droit de tromper les Humains?
Ils s'aſſemblent en foule, & ces menſonges vains,
Auſſi prouts que les Vents, auſſi gliſſans que l'Onde,
Tombent par millions dans l'enceinte du Monde;
Les uns ſont deſtinés à percer l'avenir,
D'autres au même inſtant doivent naître & finir:
Comme on voit en Eté des Inſectes paroître,
Et mourir auſſi-tôt qu'ils commencent à naître,
La Renommée annonce en tous lieux à la fois,
La force de ces bruits, & leur date & ſon choix.
Là, vous voyez ſouvent dans un étroit paſſage,
Le menſonge s'unir à la vérité ſage:
Quelque tems ſur leurs droits l'avantage eſt douteux,
A la fin raſſemblés par d'invincibles nœuds,
Ils volent dans les airs, & leurs traits ſe confondent;
Sur leurs livres en vain les Savans ſe morfondent,
Eſpérant les trouver quelquefois ſéparés,
Pour toujours l'un de l'autre ils ſe ſont emparés.
Tandis que mon eſprit contemploit ces merveilles,
Je crus ouïr quelqu'un criant à mes oreilles:
Jeune-homme ambitieux! venez-vous aux Autels
Dans l'eſpoir d'obtenir les honneurs immortels?
A ces mots je réponds, avec un cœur ſincere,
Un nom dans l'avenir eſt un prix que j'eſpere;

La Renommée a droit de charmer tous les cœurs,
Mais nul n'eſt plus épris de ſes rares faveurs,
Qu'un nouvel habitant de la double colline:
Hélas! qui peut ſavoir le rang qu'on lui deſtine.
Les lauriers immortels s'obtiennent rarement,
On les cueille avec peine, on les perd aiſément.
Que ſurvivre à ſoi-même eſt un foible avantage!
Des plus illuſtres morts c'eſt pourtant l'héritage:
Nous y ſacrifions la vie & la ſanté,
Nos plaiſirs, la fortune & la tranquillité;
Le prix eſt incertain, & le deſſein eſt vaſte.
D'abord pour parvenir, il faut louer le faſte,
Souffrir ſans murmurer les caprices des Grands,
Les flatter ſur l'eſprit, le mérite, les rangs.
Si vous réuſſiſſez, l'impitoyable envie,
Par ſes poiſons ſecrets, troublera votre vie;
Les Auteurs mépriſés s'armeront contre vous,
Et vos plus chers amis en deviendront jaloux.
Sans dédaigner tes dons, flatteuſe Renommée,
De l'éclat qui les ſuit, mon ame eſt moins charmée:
Si jamais tes lauriers environnent mon front,
Je les aurai ſans ſoins & ſans ſouffrir d'affront.
Quoi, je louerois les ſots! j'encenſerois le vice!
Ah! ſi vous ordonnez d'approuver l'artifice,
De flatter en aveugle, & de ſuivre les loix.
Des heureux que le Sort illuſtre par ſon choix;
Ou s'il faut de mon nom établir ma mémoire,
Sur la chute d'un autre, en détruiſant ſa gloire,
Enſeignez-moi, Déeſſe, à mépriſer des dons,
Qu'on ne peut obtenir que par des trahiſons:

Arrachez de mon cœur la ſoif d'une autre Vie;
Que je vive ſans tache, ou que mon nom s'oublie;
Donnez-moi les honneurs qu'on doit aux gens de bien,
Ou laiſſez-moi tranquille, & ne m'accordez rien.

JANVIER ET MAI
OU
LE CONTE
DU MARCHAND. (*)

IL y avoit autrefois en Lombardie, à ce que rapportent les Auteurs, un ſage & honnête Chevalier qui étoit de mœurs fort douces & d'une bonne Famille : il avoit beaucoup d'intelligence, encore plus de richeſſes & quelques agrémens. Séduit par les délices de l'amour, il avoit beaucoup de peine à réprimer certains deſirs libertins; car malgré tous les ſermons des Prêtres, les pauvres pécheurs ſont toujours de chair & de ſang.

Mais dans l'âge convenable, c'eſt-à-dire, à ſoixante ans, il fit vœu de quitter ces miſeres : étoit-ce dévotion, ou radotoit-il ? c'eſt ce que j'ignore. Quoiqu'il en ſoit, ſon cœur généreux le preſſa de prendre une femme en bonne forme & d'eſſayer les plaiſirs du mariage. Il rouloit jour & nuit ce projet dans la tête; & pour le voir réuſſir il fatiguoit le Ciel de ſes vœux : il vouloit avant de mourir goûter la vie charmante de deux époux qui s'aiment.

(*) Cette Piece traduite ou imitée de Chaucer, eſt une production de la premiere jeuneſſe de notre Poëte; il n'avoit que 16 à 17 ans lorſqu'il la compoſa.

Il avoit d'ailleurs d'excellentes raiſons, car perſonne n'en manque lorſqu'il s'agit de ſe ſatisfaire. De graves Auteurs & des Poëtes honnêtes diſent que le lien conjugal eſt une belle choſe, mais qu'il y a encore plus de gloire & de ſageſſe à ſe marier en cheveux blancs. Que notre Chevalier choiſiſſe donc une Nymphe jeune & belle pour conſoler ſa vieilleſſe, lui donner un digne héritier, & le conduire doucement juſqu'au tombeau. Que ces vieux pécheurs, entêtés d'un coupable célibat, déplorent leur deſtinée; ils méritent bien les amertumes dont ils ſont dévorés, & plus encore. Rebelles à toutes les loix divines & humaines, ſemblables aux brutes, ils ſe livrent à de vagues amours; ils ignorent l'art de fixer les plaiſirs préſens, d'eſtimer les plaiſirs paſſés, ou d'eſpérer les futurs. Ils vantent fauſſement des voluptés qu'ils ne goûterent jamais, & à la fin les honteux ſecrets qu'ils vouloient enſevelir dans les ténebres, paroiſſent au grand jour. Un homme marié, au contraire, peut porter leſtement ſon joug, bien ſûr de plaire tout à la fois à Dieu & à ſon propre cœur: heureux la nuit, ſans remords pendant le jour, tous ſes momens s'écoulent dans l'innocence: ſi la fortune a des caprices, ſa fidele épouſe lui reſte, l'ennivre de joie, ou adoucit ſes chagrins.

Mais eſt-il rien de ſi pur ſur la terre, que

la langue empeſtée de l'envie n'empoiſonne? De mauvais plaiſans ont perſiflé toutes les femmes ſans exception: quelle effronterie! quelles odieuſes épithetes! Une femme, diſent-ils, eſt un fléau que l'on achete chérement, une peſte favoriſée par les loix, un ver rongeur, un mal domeſtique, un ſpectre nocturne, un diable en plein jour. Ah! que les ſages mépriſent la calomnie, & maudiſſent ces prophetes menteurs! La fortune diſtribue tous les autres biens, mais la femme eſt un don précieux du Ciel: les faveurs de la fortune ne ſont jamais ſolides; c'eſt une ombre légere qui paſſe & s'éclipſe dans l'inſtant, au-lieu que la femme, cette conſolation éternelle, garde intrépidement ſon poſte, & ne nous manque jamais. C'eſt un bonheur qui dure, (que ceux qui l'éprouvent, atteſtent la vérité) auſſi longtems que le cœur peut le ſouhaiter, & même davantage.

Avant que notre grand-pere Adam eut une femme, il s'ennuyoit même en Paradis: il regardoit triſtement les ſcenes enchantées de ſon Eden, & ne trouvoit partout que ſon ſimple individu. Le Créateur, qui l'obſervoit, en eut pitié, & lui donna une femme, c'eſt-à-dire le dernier & le meilleur de ſes bienfaits.

Une femme! Ah! douce volupté! celui qui a une femme, peut-il être jamais

malheureux? Si l'homme ſuivoit ſes conſeils, tout iroit bien, & l'homme deviendroit ſage. Ce fut par l'adreſſe de Rebecca que Jacob ſurprit la bénédiction de ſon pere, & dupa ſon frere aîné: le farouche Nabal, touché de la douceur de ſon habile épouſe, pleura ſes fautes: la brave Judith, comme le diſent les vieux Hébreux, ſauva le peuple élu, & fit ſauter la tête d'Holopherne: les larmes d'Eſther ſuſpendirent le glaive menaçant, & Iſraël ſubſiſta pour bénir le Seigneur.

Le ſage Janvier peſa à ſoixante ans ces raiſons victorieuſes; & flatté d'avoir du plaiſir ſans ſe damner, il réſolut de prendre ce qu'on appelle une femme. Cependant l'article étoit délicat; il voulut conſulter ſes amis, & ils accoururent, quoiqu'il fût déja bien décidé, comme il arrive ordinairement à ceux qui demandent des avis.

„ Mes amis, s'écria-t-il en gémiſſant, je „ languis ſous le poids de dix luſtres bien „ complets, & le cœur déchiré d'inquiétu„ des, je marche à grands pas vers la mort. „ Vous ne ſavez que trop, hélas! comment „ j'ai vécu, livré à ces joies mondaines que „ vous rougiriez d'entendre, & moi de ra„ conter. Enfin la main du Ciel propice „ m'a deſſillé les yeux: je contemple en „ ſoupirant toutes mes ſottiſes, & pour „ prouver la ſincérité de mon repentir, il

„ me faut une femme, afin que je puiſſe
„ paſſer le reſte de mes jours dans une ſain-
„ te indolence, conformément aux loix de
„ l'Egliſe. Mais comme il faut prendre
„ conſeil en tout, comme pluſieurs têtes
„ ſont plus ſages qu'une, choiſiſſez-moi
„ vous-mêmes une compagne; je ſerai en-
„ core plus heureux ſi j'obtiens l'honneur
„ de vos ſuffrages.

„ Prenez cependant garde à une choſe;
„ je ne veux point de vieille. Le proverbe
„ dit: *Vieux poiſſon à table, mais viande*
„ *fraiche au lit*, & cela eſt très-bien remar-
„ qué. Mon cœur déteſte les embraſſe-
„ mens inſipides, les flaſques beautés d'une
„ vierge douairiere qui reſſemble à l'hiver.
„ Dans cette ſaiſon des frimats, l'Amour
„ ne donne à ſes hôtes que de la paille d'a-
„ voine, ou tout au plus du fourage bien
„ ſec. J'efface auſſi de la liſte toutes ces
„ veuves expérimentées, qui en ſavent trop
„ pour un garçon: il n'en entrera jamais
„ une dans mon lit. Telles que ces Clercs
„ de Procureurs, qui après avoir travaillé
„ dans pluſieurs études, deviennent enſui-
„ te maîtres fripons, les femmes qui pren-
„ nent un ſecond mari s'emparent de tout
„ & donnent des loix. Mais pour les jeu-
„ nes & tendres filles, elles ſe laiſſent me-
„ ner par le nez; c'eſt une cire que l'on
„ forme à ſon gré.

„ Saiſiſſez bien ma penſée, Meſſieurs, &
„ ne l'interprêtez pas de travers. Si ma
„ femme ne me plaiſoit point, la chair eſt
„ foible, & qui ſait, Dieu me pardonne!
„ ce qui arriveroit? Il pourroit ſe faire que
„ je devinſſe un infame adultere, & par con-
„ comitance, j'irois tout droit au Diable à
„ ma mort. D'un autre côté, ſi mon épou-
„ ſe eſt ſtérile, je manque le but légitime
„ de mon mariage, car je me propoſe de
„ laiſſer une race qui honore le Ciel: ce
„ n'eſt pas préciſément le plaiſir qui m'oc-
„ cupe, & encore moins la métaphyſique
„ de l'amour. N'allez pas vous imaginer
„ que je radotte; je ſuis en âge de me ma-
„ rier, puiſque la vivacité, je dirois preſ-
„ que l'ardeur de mon tempérament, ne me
„ permet pas de goûter la continence. Que
„ ceux qui en ont la grace, vivent comme
„ des Anges; Dieu le veut bien & moi auſſi.

„ Grace à mon étoile, je puis avouer
„ ſans préſomption que j'ai de la vigueur;
„ une nouvelle ſeve circule dans mes vei-
„ nes; mon cœur, tout eſt bon. Oui, ma
„ vertu ſe ſoutient encore, quoique le tems
„ ait blanchi mes cheveux: c'eſt ainſi que
„ les arbres ſe couronnent de fleurs auſſi é-
„ clatantes que la neige, lorſque les ſucs
„ s'élevent des racines. Tout vieux que je
„ ſuis, mes membres robuſtes ſont pareils à
„ cette verdure qui fleurit juſqu'au milieu

„ des glaces de l'hiver. Enfin, Meſſieurs, „ vous m'entendez : que chacun parle li- „ brement. J'ai dit."

A cette gracieuſe invitation, tout le groupe ſe met à conſulter : c'étoit un point épineux; les uns louoient le mariage avec eſprit, les autres le condamnoient avec raiſon. Enfin après bien des preuves, des objections & des repliques, où chaque conſeiller parut merveilleuſement ſage, & merveilleuſement déciſif, *Placebo* & *Juſtin*, freres du Chevalier, perorerent de la maniere ſuivante.

„ Monſieur, dit d'abord le doucereux „ Placebo, vous avez parlé avec tant de „ goût & de diſcernement, qu'on voit avec „ évidence que la ſageſſe eſt le fruit des „ années. Cependant, pour ſuivre l'avis „ de Salomon, vous demandez modeſ- „ tement conſeil dans une affaire impor- „ tante : mais, avec la permiſſion de cet „ homme ſage, je vous jure ſur mon ame „ que votre avis eſt le meilleur. J'ai été „ toute ma vie Courtiſan ; j'ai étudié les „ hommes, leurs mœurs & leurs principes, „ & je regarde comme une maxime utile „ de laiſſer toujours faire à ceux qui valent „ mieux que moi, ce qu'ils jugent à pro- „ pos. Je dis plus, ſi Monſieur m'aſſuroit „ que le noir eſt blanc, je dirois ſimple- „ ment qu'il a raiſon. Ces hommes ſuffi-

„ ſans, qui ſe croyent aſſez ſages pour aver-
„ tir un protecteur de ſes bévues, ah! qu'ils
„ ſe gardent bien de donner un conſeil tou-
„ jours dangereux; car un ſot illuſtre n'a
„ jamais tort. Je ne parle pas pour vous,
„ Monſieur; vous êtes l'organe du bon ſens;
„ & vous parlez comme il convient à un
„ grand Seigneur. Je n'ai d'autre volonté
„ que la vôtre, Dieu en eſt content, & les
„ hommes doivent l'imiter. Tout le monde
„ doit au moins louer votre courage, puiſ-
„ que vous oſez prendre une femme à vo-
„ tre ſoleil couchant. Oui, ſatisfaites vos
„ deſirs: que ces foux à cheveux gris, qui
„ condamnent la joie des ſens, lorſqu'ils ne
„ ſont plus en état d'en jouir; que tous ces
„ graves invalides vieilliſſent dans l'inac-
„ tion; à la bonne heure, laiſſez-les dire."

Juſtin, qui écoutoit en ſilence ce beau diſcours, fronça le ſourcil, & prit ainſi la parole avec une morgue très-philoſophique.

„ Un certain Auteur payen du premier
„ ordre, & qui avoit autant de bon ſens
„ que nous, quoiqu'il ne fût pas Chrétien,
„ nous recommande de ne confier nos af-
„ faires qu'à des hommes juſtes dans leurs
„ principes, & nobles dans leurs ſentimens.
„ J'oſe dire que vous riſquez davantage en
„ donnant votre perſonne que ſi vous don-
„ niez votre argent. C'eſt pourquoi, Mon-
„ ſieur, ſi vous aimez votre repos, conſidé-

„ rez au moins d'abord les qualités de la
„ future ; examinez ſi elle eſt chaſte ou li-
„ bertine, fiere ou polie, douce comme
„ une Sainte, ou inſolente comme le Dia-
„ ble ; voyez ſi elle eſt trop facile, trop
„ tendre, trop familiere, trop folle, ou ſi
„ c'eſt un eſprit intraitable. Il eſt vrai que
„ la perfection ne ſe trouve guere ſur ce
„ globe, & encore moins parmi les fem-
„ mes. Mais ſi les vertus de la vôtre l'em-
„ portent de beaucoup ſur les défauts de
„ l'eſpece générale, béniſſez le deſtin pro-
„ pice, & croyez que vous avez une fem-
„ me rare. Ah! mon cher Monſieur, écou-
„ tez un ami qui ne connoît que trop bien
„ l'état que vous eſtimez tant: en dépit de
„ tous vos éloges, je vous annonce que ce
„ n'eſt qu'eſclavage, ruine & inquiétudes
„ interminables. Dieu ſait combien de lar-
„ mes je verſe en ſilence, combien j'étouffe
„ de ſoupirs de peur qu'on ne m'entende,
„ tandis que mes amis ſe récrient ſur mon
„ bonheur, jurent que jamais mortel ne fut
„ plus heureux en femme, & me repetent
„ ſans ceſſe qu'elle eſt auſſi chaſte & mo-
„ deſte qu'une Veſtale, la plus douce créa-
„ ture qui parut jamais ſur cet hémiſphere.
„ Mais, morbleu! je ſais ce qui en eſt, &
„ celui qui ſouffre a droit de ſe plaindre.
„ Au reſte, faites ce qu'il vous plaira; c'eſt
„ à vous d'être ſage, vous avez aſſez vécu

„ pour cela. Mais à ſoixante ans courir les „ avantures avec une femme, lui plaire „ quand ſon tempéramment la preſſe .... „ le plus vigoureux de nous tous ſeroit „ fort embaraſſé. Croyez-moi, Monſieur, „ la plus modeſte vous tracaſſera, exigera „ ſon tribut. Si cependant j'ennuie Mon- „ ſieur, ma harangue eſt finie."

„ Fort bien, admirablement bien, mon très- „ digne frere, s'écria Janvier: ma foi, vous „ raiſonnez comme un des ſept Sages. En- „ tendez-vous bien, Meſſieurs? nous ſommes „ des ſots, & il faut en croire des Auteurs „ payens, des proverbes & de vieux rebus." Il prononça ces mots ſur le ton du mépris, & tourna le dos au triſte Juſtin.... „ Mais „ que dit mon ami, mon cher Placebo?"

„ Je dis, par tous les Dieux, que l'on „ a tort de déchirer les femmes & le ſaint „ nom du mariage." Cette ſentence rendue, le Conſeil ſe leve, & chacun ſe retire ſans changer d'opinion. Tout le monde conſentit cependant au mariage du vieillard, quand il lui plairoit.

Qu'on peigne les tranſports du Chevalier! ſon cœur n'étoit occupé que des délices qu'il ſe promettoit. Son ame flottante ne put d'abord ſe fixer: toutes les belles l'intéreſſoient ſucceſſivement, chacune triomphoit, mais c'étoit un regne fort court: tous les appas voltigeoient, pour ainſi dire, ſur ſon imagina-

gination, & l'enchantement duroit juſqu'à ce qu'elle en eut épuiſé tous les détails. C'eſt ainſi qu'une glace élevée fait voir la foule des paſſans dans une place publique; une figure ſuccede à l'autre, tandis que la brillante image ſe réflechit ſur l'optique, & s'efface rapidement. Aux yeux de notre obſervateur, cette Nymphe étoit d'une rare beauté. mais la baſſe envie lui avoit donné une réputation équivoque; celle-ci étoit ſpirituelle, mais par malheur ſa vertu ne valoit pas ſon eſprit; celle-là avoit des graces & rien de plus. Enfin après avoir été long-tems indécis, il ſe détermina pour la jeune *Mai*. Il ignoroit ſes défauts, car l'amour eſt toujours aveugle: mais le ſpectacle de tous les charmes poſſibles lui bouleverſoit l'ame; figurez-vous le premier âge, des traits céleſtes, une démarche aiſée, un air ſéduiſant, des manieres tendres, une figure divine, une douceur touchante & le maintien d'une Déeſſe.

Janvier comptoit beaucoup ſur ſon rare diſcernement: enchanté de ſa trouvaille, il ne croyoit pas qu'aucun mortel pût fronder ſon choix. Il ſe hâta donc de raſſembler tous ſes amis, & leur fit part de ſon heureuſe découverte: „ Le Ciel, dit-il, qui m'a „ d'abord inſpiré de me marier, met le „ comble à ſes graces en me donnant une „ femme digne moi: plus de réflexions,

„ je vous en dispense, mon parti est pris,
„ & de-là dépend tout mon bonheur.

„ Il y a dans cette ville une belle, l'ido-
„ le de mon cœur; elle est jeune & ravissan-
„ te, aisée & naturelle, vertueuse & sage,
„ quoiqu'elle ne soit pas riche; sa famille
„ est honnête, & elle me convient. Je l'é-
„ pouserai donc, s'il plaît à la bonté du
„ Ciel, afin de passer ma vieillesse douce-
„ ment & saintement. Dieu soit loué! je
„ suis en état de jouïr seul de cet aimable
„ prix & de ne partager avec personne. Si
„ vous pouvez, Messieurs, me le prouver,
„ mon cœur est content, & mon bonheur
„ est infaillible.

„ Il me reste un seul scrupule. De gra-
„ ves Casuistes & de profonds Théologiens
„ m'ont souvent dit que c'en est trop pour
„ la race humaine de vouloir goûter les
„ joies du Paradis & celles de la terre;
„ qu'il faut, en un mot, opter entre heu-
„ reux ici ou là exclusivement: or si les
„ plaisirs du mariage alloient me faire per-
„ dre le bonheur éternel, ce seroit un fort
„ mauvais marché. Eclaircissez-moi donc
„ ce doute, & tirez-moi de ces perplexités."

Justin, que cette petite fanfaronade faisoit enrager, s'écria avec humeur: „ Oh,
„ de grace, Monsieur le Chevalier, calmez-
„ vous; si c'est-là tout ce que vous crai-
„ gnez, ce scrupule vous passera le jour de

„ vos noces, & le Ciel, à ma priere, vous
„ fera repentir de l'avanture avant même
„ la fin de la cérémonie. — Bon Dieu! ſans
„ doute que vous ratifiez le contrat nuptial,
„ puiſque vous châtiez par-là ceux que
„ vous aimez le plus. — Ne vous deſeſpérez
„ donc pas, Monſieur; cherchez & peut-
„ être trouverez-vous quelque Belle qui ſe
„ chargera de vous donner un héritier, ſans
„ avoir beſoin de votre entremiſe: hâtez-
„ votre bonheur, & éprouvez la verge qui
„ vous châtiera pour le ſalut de votre ame,
„ après quoi elle s'élancera au Ciel d'un
„ vol auſſi rapide que la fleche décochée de
„ l'arc, pourvu toutefois que vous ne ſoyez
„ pas trop charnel, & que vous n'alliez pas
„ aimer le plaiſir de toutes vos forces. Que
„ les loix de la raiſon temperent votre feu,
„ & ne faites pas trop d'efforts pour plaire
„ à votre tendre amie. Au reſte conſultez
„ quelques vieilles adeptes dans ce genre;
„ elles leveront toutes vos difficultés ſans
„ réplique. En un mot, mariez-vous, faites
„ pénitence, & ne craignez rien."

Après ce Sermon conſolant, les amis ſe retirerent pour ſervir ſans délai l'amoureux vieillard. On voit la Nymphe, on en fait la demande à ſes parens, qui, vous l'entendez bien, conſentirent bientôt; car les vieilles gens n'ont d'autre paſſion que l'intérêt: d'ailleurs il n'étoit pas difficile de fléchir la

jeune Mai ; les belles ſourient toujours à la fortune.

Je paſſe ſous ſilence le contrat, le douaire & tous les actes préalables ; je m'ennuierois d'écrire, & vous de m'entendre. Bref, tout eſt arrangé, & les parties contractantes ſe préſentent à l'autel, dans des vues à la fois ſenſuelles & dévotes. Le Prêtre paroît, & ordonne à la femme d'être obéiſſante, & de ſe conduire comme Sara ou Rebecca, puis il ſupplie le Ciel de rendre la belle Mai féconde, & de bénir le lit nuptial : on peut dire enfin que la cérémonie fût faite avec toute la Religion poſſible.

On retourne au palais de Monſieur le Chevalier ; les conviés ſe placent par ordre, & les nouveaux époux ſur une eſtrade : toute la ſalle retentit aux doux accens de la flute, & les bruyantes trompettes y mêlent leurs ſons argentins ; des voix divines accompagnent le tendre claveſſin. Jamais Amphion ne toucha ſa lyre avec tant d'harmonie : jamais le fier Théodamas, dont les accords impétueux portoient la fureur dans l'ame, & allumoient la rage des combats dans les cœurs des enfans de Mars, ne tonna avec tant de grace.

Bacchus honora la fête de ſa préſence, à ce que diſent les Poëtes, & la Déeſſe des amours, ſecouant ſon flambeau à la vue des ſpectateurs étonnés, ſourit gracieuſement au

Chevalier, & danſa pour lui témoigner ſa ſatisfaction ; tant elle étoit ravie que ſon plus zélé adorateur s'engageât encore à s'illuſtrer par des exploits d'un nouvel ordre. Le vieil Himen n'avoit vu depuis bien des ſiecles de mari ſi tendre ni d'épouſe ſi brillante. O vous, Poëtes célebres par vos épithalames, ne préſumez pas que vos accens les plus doux puiſſent peindre les delices & l'éclat de ce jour fortuné.

La belle Dame, aſſiſe d'un air riant à la table du feſtin, regardoit amoureuſement le bon Janvier. Eſther même, dont les Juifs chantent les attraits, ne parut jamais ſi jolie à ſon Aſſuerus. Auſſi éclatante que l'Aurore d'un jour d'Eté, auſſi fraiche que le mois de Mai, elle enchantoit ſon époux, qui n'auroit pas alors envié à Paris ſa trop fameuſe Spartiate. Repaſſant dans ſon eſprit ces torrens de volupté qui l'attendoient, il reſtoit immobile, & conjuroit tous les Génies de l'amour d'accélérer ſon bonheur. Cependant on danſoit ſans pitié, les raſades circuloient rapidement ; & les joyeux convives couronnoient leurs libations par des couplets badins : la ſalle exhaloit tous les parfums d'Arabie, la gaieté & le plaiſir brilloient dans tous les yeux.

Damien ſeul, dévoré de mélancolie au milieu de l'allégreſſe générale, ſoupiroit *in petto* ; Damien, écuyer du Chevalier, nour-

riſſoit une flamme ſecrette qui le conſumoit. Sa charmante maîtreſſe occupoit toutes ſes facultés; il lorgnoit, languiſſoit, perdoit le repos : ſon office rempli, il ſe retira triſtement; tomba ſur ſon lit, déteſtant la lumiere du jour. Laiſſons-le ſe deſeſpérer en attendant que la Dame pleure à ſon tour par ſimpatie, & ſoit de même en proie à tous les feux de l'amour.

Cependant le ſoleil fatigué, diſent les ſavans Poëtes du tems, déſertoit l'horiſon, & replioit ſa lumiere, tandis que les étoiles parſemées ſur le ſombre manteau de la nuit, s'approchoient pour ſuppléer à ſon abſence. Enfin les gens de la noce ſe leverent, chacun fit ſon compliment comme la circonſtance l'exigeoit, & l'on ſe retira décemment.

L'ennemi parti, l'amoureux Chevalier voulut d'abord ſe deshabiller, tant il étoit ardent & preſſé: mais pour préalable eſſentiel, il prit du ſatyrion, de l'éringo, des cantharides, ou autres ſtimulans quelconques, que de graves Médecins donnent ſans ſcrupule pour irriter le ſang pareſſeux: les anciens Poëtes en ont parlé dans leurs rimes laſcives, & les honnêtes Commentateurs les expliquent aux ſiecles modernes.

Cependant, la jeune épouſe étoit en habit de combat; le lit nuptial, la chambre, tout avoit été parfumé & béni. Qu'arriva-

t-il enſuite? C'eſt ce qu'il ne me convient point de dire. Bref, on rapporte qu'il ſua juſqu'au lever du ſoleil, & que ſautant alors du lit auſſi leſtement que s'il n'eut rien fait; il prit debout ſon cordial, donna un baiſer folâtre à la touchante Mai, & chanta à voix baſſe une ballade galante; après quoi il ſe diſpoſa à prendre du repos, car tout travail en a beſoin.

Que faiſoit alors le lamentable Ecuyer? Hélas! il ne pouvoit dormir; ſes inquiétudes le déchiroient; la paix avoit abandonné ſon cœur; il étoit dévoré de tous les feux de Cithere, & il n'avoit ni l'art de les éteindre, ni les moyens de s'expliquer. Eſpérant néanmoins qu'il ſe préſenteroit quelque occaſion favorable, il imagina de faire un Sonnet pour la belle Mai : il l'écrivit, le plia avec tout le goût poſſible, & le plaça ſur ſon cœur en attendant mieux.

Cependant le quatrieme jour de ces brillantes fêtes, dont Janvier honoroit ſon mariage (c'étoit au mois de Juin, & le ſoleil montoit au ſigne du Cancer) la jeune épouſe ſort de ſon appartement, accompagnée du Chevalier qui ſe traînoit lentement ſur ſes pas : on aſſiſte à une grande Meſſe en faux-bourdon, & l'on vient feſtiner dans la ſalle. Les valets attentifs voloient au moindre ſignal; le ſeul Ecuyer étoit abſent, & ſa maladie affligeoit conſidérablement ſon

bon Seigneur ; il pria donc ſa femme, & toutes les autres femmes préſentes, d'aller voir Damien, & de diſtraire ſa douleur. Elles y conſentirent unanimement de la meilleure grace du monde, & grimperent à la chambre du triſte Celadon : il ſe vit auſſitôt aſſiégé de ce beau groupe, qui environnoit ſon lit, & la délicieuſe Mai à ſon chevet. Elle tâta ſon poulx, & dans ce moment il lui jette un coup d'œil mourant, accompagné d'un ſoupir à demi étouffé : ce n'eſt pas tout, il lui gliſſe encore ſon billet, en invoquant tout bas les puiſſances céleſtes de le faire réuſſir.

Quelle avanture pour la trop ſenſible Mai ! dès-lors plus d'agrément, plus de plaiſir ; elle paſſa triſtement la nuit, mais ſon ſtupide époux ronfla d'importance juſqu'à la pointe du jour, où ſa toux l'éveilla. Que fit-il enſuite ? Oh ! je n'en ſais rien. Je ne ſais pas mieux ſi Mai ſe crut en Enfer ou en Paradis. Quoiqu'il en ſoit, les Mémoires rapportent qu'ils étoient au lit avec toute l'honnêteté poſſible, lorſque la cloche ſonna pour les appeller à la priere.

Soit que le deſtin l'eut réſolu, ou que le pur hazard s'en mêlât ; ſoit la nature, l'étoile, ou tout ce que vous voudrez, il eſt au moins ſûr que la belle Dame ſentit les premieres étincelles d'une flamme naiſſante, fut touchée du ſort du langoureux Damien, &

paſſa

paſſa enfin de la pitié à l'amour. Vous, Belles! que l'exemple de Mai vous excite à avoir également pitié de ceux qui vous aiment. Si ce pauvre adorateur eut trouvé à ſa place une Lucrece altiere & barbare, certainement il ſe ſeroit pendu ou noyé: voyez plutôt ce vrai modele de votre ſexe; ſans arrogance, ſans ſotte fierté, elle étoit trop douce pour occaſionner un homicide.

Mais pour revenir à mon Conte, quelques Sages ont défini le plaiſir le ſouverain bonheur du genre humain. Notre Chevalier, qui étudioit beaucoup, à ce que l'on peut ſuppoſer, étoit de la Secte ſublime de ces Philoſophes; car il vivoit en Prince: un luxe prodigue, une orgueilleuſe magnificence éclatoient par tout. Sa maiſon étoit un palais, ſes gens ſur le bon ton; le faſte & l'oſtentation préſidoient dans ſes meubles, ſes équipages & à ſa table. Il avoit un vaſte jardin qui ne le cédoit à aucun dans le monde; il étoit environné partout d'un mur ſolide de pierre de taille: la Divinité du lieu n'auroit pu décrire la moindre partie des beautés de cette ſcene enchantée: les Beaux-Eſprits de France auroient calqué ſur ce brillant ſujet des Romans éternels & narcotiques; en un mot, le plus doucereux des Poëtes, qui ont jamais chanté les prairies émaillées & les ſources limpides, auroit rougi de toucher cette matiere.

Immédiatement au centre du parterre étoit une ſource limpide, dont les ondes arroſoient en murmurant les petits environs : les bords fortunés de ce ruiſſeau étoient ornés de lauriers. S'il faut en croire l'ancienne tradition, c'eſt-là que les eſpiegles Lutins ſe jouoient au clair de la lune : leur Roi Pigmée, & ſa petite femme danſoient & gambadoient ſur la verdure : les Eſprits-follets leur jouoient gaiement une ſarabande, & la muſique aërienne reſonnoit dans les ombrages.

Janvier ſe retiroit ſouvent dans ces beaux lieux ; ils étoient la ſcene de ſes plus touchans plaiſirs ; il les chériſſoit, & portoit toujours ſur lui la clef d'argent de la porte. Il étoit dans l'uſage de s'y retirer, loin du bruit & des affaires, au milieu des ardeurs brûlantes de l'été, & là ſeul avec ſa vive Mai, il paſſoit tout le jour à lui prouver comme il pouvoit ſon amour ; car il étoit débiteur exact, & il payoit ſes arrérages dans ce beau jardin.

Mais hélas ! qui peut compter ſur le bonheur ? que nos voluptés mondaines ſont fragiles & frivoles ! O Fortune ! tu es femme & ſans foi, comme ton Sexe perfide, tu es légere comme le vent. O Monſtre déguiſé ! tu dupes le genre humain par de douces illuſions, & tu donnes en riant la coupe empoiſonnée. Voyez ce riche, cet

amoureux, ce vénérable Chevalier: au milieu du plaiſir, de l'aiſance & de toutes les conſolations de la vie, ta main, cruelle Fortune! le frappe & le rend aveugle. Dès cet inſtant funeſte, il appelle à grands cris la mort, derniere conſolation des malheureux.

Ce n'eſt pas tout, la rage de la jalouſie déchire alors ſon cœur; car il ne croyoit guere à la vertu des femmes: il ne permet plus à la ſienne de s'éloigner d'un pas; il la cloue à ſes côtés, la tient enchaînée nuit & jour, abrege ſes plaiſirs, & diminue ſon autorité. Souvent la triſte Mai, les yeux baignés de larmes, ſe plaignoit & ſoupiroit beaucoup; mais en vain; elle regardoit l'Ecuyer comme un amant, & comme un amant qui méritoit d'être heureux; car il étoit décidé qu'elle l'auroit, ou mourroit de chagrin. Damien, de ſon côté, n'avoit pas moins d'impatience: brûlant de deſirs, le moindre retard le deſeſpéroit: & quoique la belle fut preſque inacceſſible, il ne put s'empêcher de lui faire part de ſon douloureux martyre, par un billet ſecret qu'il trouva moyen de lui rendre. Mai témoigna par des geſtes que ſon zele ne lui déplaiſoit pas, & qu'en tems & lieu on pourroit s'expliquer.

Ah! cher Chevalier, de quoi te ſerviroient tes yeux, quand ils pourroient diſcerner un vaiſſeau à ſa plus grande diſtance? Il vaut

certainement mieux être dupe quand on eſt aveugle, que de l'être avec de bons yeux. Argus même, ſi ſage & ſi diſcret, ne fut qu'un ſot malgré toutes ſes lumieres. Il en arrive autant, on le ſait, à plus d'un honnête mari, qui croit prudemment n'être jamais dans le cas.

En un mot, la Dame vint à bout par ſes ſoins & ſa diligence de ſe procurer la clef du jardin, que Janvier portoit toujours; elle en tira l'empreinte ſur de la cire, & la donna à l'Ecuyer. Cet incident produira quelques merveilles, que vous apprendrez en tems & lieu.

Le tendre Ovide diſoit jadis qu'il n'y avoit point de ſtratagême que l'amour ne pût découvrir. Pyrame & Tisbé font voir clairement de quels prodiges ſont capables de vrais amans, lorſqu'ils s'entendent bien: quoiqu'obſervés & captifs, néanmoins en dépit de tous les obſtacles, ils trouvent l'art de s'embraſſer à travers une muraille.

Mais point d'écarts davantage. Il arriva, un certain jour d'été, que notre vénérable Chevalier ſe ſentant preſſé par l'éguillon de la chair, éveilla ſa belle femme avant même que la cloche du matin eût ſonné la priere, & lui chanta cet hymne amoureux.

„ Ouvre tes yeux brillans, mon cœur!
„ leve-toi, ma femme, ma belle femme! E-
„ coute les colombes qui content leurs

„ plaintes amoureuſes aux arbres, & ſoupi-
„ rent tendrement; les frimats, les glaces
„ de l'hiver ont diſparu; le ſoleil embellit
„ les campagnes, & peint le Ciel du plus
„ vif éclat. Ah! belle ſans tâche! dont tous
„ les charmes bleſſent & captivent mon
„ cœur, viens, & noyons-nous dans des
„ plaiſirs réciproques, qui ſont le raviſſe-
„ ment de ma vie, & la ſeule conſolation
„ de mon âge. "

A cette invitation, la prudente Mai ne manque pas d'avertir Damien par un ſignal convenu de prendre les devants. Il obéit auſſitôt, ſe gliſſa furtivement hors de la maiſon, & s'alla tapir derriere un berceau.

Il n'y fut pas longtems que Janvier parut avec la Déeſſe: ne doutant pas que tout ne fut en bon ordre, car il étoit aveugle, il tourna la clef & barricada la porte.

„ Enfin promenons-nous, dit-il, & goû-
„ tons des voluptés inconnues au monde:
„ tu fais ma chere femme, le ſeul ſoulage-
„ ment de ma vie, & j'aimerois mieux,
„ morbleu! mourir à l'inſtant que de perdre
„ ton cœur. Rappelle-toi la candeur & la
„ vérité de ma paſſion, puiſque je t'ai pri-
„ ſe ſans dot, mais pour moi ſeul; je n'ai
„ cherché d'autre tréſor que ta tendreſſe.
„ Malgré mes cheveux blancs & la perte
„ de ma vue, ſi tu es fidele à ton Cheva-
„ lier, cette double disgrace ne me brouil-

„ lera pas avec les plaiſirs. Je puis ſouffrir
„ avec courage toutes les injures de la for-
„ tune : je ne crains rien que de te perdre.
„ Conſidérez donc, Madame, mon épou-
„ ſe, les ſolides biens d'une vie vertueuſe :
„ d'abord c'eſt le vrai moyen de vous faire
„ aimer de Dieu, & enſuite votre réputation
„ eſt intacte : mais ce qui doit faire encore
„ plus d'impreſſion ſur vous, c'eſt que je
„ récompenſerai votre amitié par l'héritage
„ de tous mes biens. Preſcrivez les condi-
„ tions, & avant que le ſoleil remonte demain
„ ſur cet hémiſphere, comptez qu'elles ſe-
„ ront remplies. Je ſcelle le contrat par un
„ ſaint baiſer, & j'exécuterai .... par ici,
„ ma chere .... parlà .... Conſole-toi, & ne
„ penſe pas que ton Signor eſt un brutal : c'eſt
„ l'amour, & non la jalouſie, qui brûle mon
„ ſang, & m'embraſe le cœur ; car tes appas
„ occupent tout mon eſprit, je ne penſe &
„ ne rêve qu'à toi, enfin je ne puis me ſéparer
„ un inſtant de toi. Ah ! celui qui poſſede tant
„ de charmes, peut-il vivre un moment ſans
„ vouloir languir & mourir dans tes bras."

Le vieillard amoureux ſe tut enfin, & Mai répliqua avec modeſtie : (elle parloit d'une voix foible & pleuroit) „ Dieu ſait (il lui
„ échape ici un tendre ſoupir) Dieu ſait
„ que j'ai une ame à ſauver auſſi bien que
„ vous, & ce que vous ne me recomman-
„ dez pas moins, mon cher honneur, ah !

„ je le défendrai juſqu'à la mort. Je vous
„ ai donné ma main en face de la Ste. Egli-
„ ſe, & qui plus eſt mon cœur. Cependant,
„ ſi après cela, vous vous défiez de moi,
„ écoutez, & recevez mes ſermens. Que la
„ terre s'entrouvre ſous mes pas, & m'en-
„ gloutiſſe toute vivante dans les enfers; ou
„ que je ſoufre cette mort, que je ne crains
„ pas moins que les Démons, ſavoir d'être
„ couſue dans un ſac, puis jettée dans un
„ puits, avant que je ſouille ma réputation
„ ou que j'inſulte à l'honneur de ma famil-
„ le. Car ſachez, Mr. le Chevalier, que je
„ ſors d'un ſang honnête, qu'une courti-
„ ſanne me fait vomir, & que ce nom ſeul
„ me fait treſſaillir. Mais les jaloux ſe rap-
„ pellent leurs crimes, & toutes ces hon-
„ teuſes avantures leur font ſuſpecter leurs
„ femmes. Sans cela, Monſieur, à quoi bon
„ toutes ces précautions, dont vous me fa-
„ tiguez, à quoi bon ces doutes, ces crain-
„ tes, ce refrain éternel dont vous nous
„ aſſommez les oreilles."

Tout en diſant cela, elle jettoit un regard expreſſif ſur Damien, qui, proſterné à ſes genoux, ſemoit ſon paſſage de ſoupirs, & attendoit qu'elle lui marquât ſo· poſte, ce qu'elle fit en lui indiquant d'un coup d'œil un poirier voiſin. Cet arbre étoit couvert d'un fruit exquis, & chaque branche étoit ſurchargée de poires. Le docile Ecuyer y

porta ſes pas, & grimpant de branche en branche, il s'aſſit à la cime. Le Chevalier & la Dame ſe promenoient deſſous : mais laiſſons-les pour filer notre hiſtoire.

Le ſoleil étoit parvenu juſqu'au ſigne des Gémaux, & Jupiter aſcendant répandoit ſes douces influences qui réjouiſſent les dons de Cérès, & nuancent les prairies de l'éclat des fleurs. Le jour étoit beau, & l'Aurore naiſſante jettoit ſur l'azur du firmament ſa brillante lumiere.

Il arriva par hazard que, cette même matinée, les Eſprits follets ſe divertiſſoient dans cette partie du jardin : leur Monarque & ſon épouſe étoient de la partie. Les Dames voloient ſur le gazon avec tant d'adreſſe & de légéreté ; les hommes ſautoient ſi dextrement ſur la pelouſe, qu'à peine inclinoient-ils les fleurs. Les danſes finies, toute la cour s'amuſa à chercher des œillets & des marguerites, tandis que le Roi, étendu mollement ſur un gazon, apoſtropha ainſi la Reine d'un air chagrin.

„ Il n'eſt que trop clair, dites ce que vous
„ voudrez, que vous autres femmes, vous
„ trompez indignement les hommes. Cent
„ Auteurs ont démontré cette vérité, &
„ une triſte expérience ne permet abſolu-
„ ment pas d'en douter. Que tes manes re-
„ poſent en paix, grand Salomon ! jamais
„ Roi plus ſage ne vit le ſoleil. Biens, hon-

„ neurs,

„ neurs, le ſuprême dégré de la félicité mor-
„ telle, tu avois tous ces avantages, & tu as
„ bien dit : Eſpérez de trouver parmi tous
„ les hommes, un ſeul qui ſoit juſte & équi-
„ table ; mais c'eſt en vain que vous par-
„ coureriez le monde entier ; une bonne
„ femme eſt la choſe introuvable. Ainſi
„ parle ce Prince qui connoiſſoit votre per-
„ verſité : le fils de Sirach ne vous eſt pas
„ plus favorable. Ainſi, puiſſe la foudre vous
„ écraſer, ou quelque peſte vous dévorer
„ auſſi réellement que vous voyez un liber-
„ tin ſur cet arbre & ce reſpectable Cheva-
„ lier qui eſt deſſous. Mais comme il eſt
„ aveugle & caſſé (malheur déplorable !) ſon
„ Ecuyer le fera c... à vos yeux.

„ Or je jure par ma terrible Majeſté, &
„ par le ſceptre reſpectable que je porte, que
„ nul ſacrilege ne fera impunément un tel
„ outrage en ma préſence. Je veux détrom-
„ per le Chevalier, lui rendre la vue au fort
„ de l'action, & expoſer publiquement la
„ honte de cette miſérable, afin de donner
„ une bonne leçon à tout le ſexe perfide."

„ Eh, que ferez-vous, de bonne foi, ré-
„ pliqua la Reine? Il eſt décidé que la fem-
„ me ne manquera pas de réponſe au beſoin.
„ Je vous jure que celle-ci, & toutes les
„ races futures de ſon eſpece auront tou-
„ jours l'art de jetter un vernis impoſant
„ ſur leurs galanteries; quand même on les

„ prendroit ſur le fait, quand on les verroit
„ de ſes propres yeux : tout ce qu'elles ont
„ à faire c'eſt de proteſter avec ſerment qu'il
„ n'en eſt rien, de pleurer & ſoupirer abon-
„ damment, juſqu'à ce que le ſage mari,
„ dupe de ce manege, devienne doux, trai-
„ table, & auſſi docile qu'une grue.

„ Qu'importe ſi ce Juif médiſant, ce Sa-
„ lomon, traitoit les femmes de folles! Des
„ génies plus modernes, & plus ſages, dé-
„ clarent qu'elles ſont extrêmement chaſtes,
„ fideles & vertueuſes; témoin celles qui ont
„ ſouffert le martyre avec tant de courage
„ & de ſageſſe; témoin encore les Arie, les
„ Porcie, les Lucreces & toutes les héroï-
„ nes de l'Hiſtoire Romaine.

„ Mais puiſque les Livres Saints ſont ou-
„ verts à tout le monde, & que les hommes
„ les interprêtent à leur maniere, pourquoi
„ ſeroient-ils fermés aux femmes? L'unique
„ objet du mot de Salomon eſt de montrer
„ que la ſouveraine bonté réſide ſeulement
„ dans cet Etre éternel. Mais mettons les
„ choſes au pis : faudra-t-il donc apprécier
„ les femmes ſur ce qu'en a dit Salomon?
„ Quoique ce Roi (ainſi que les vieux Hé-
„ breux s'en vantent) eût élevé un beau
„ Temple au Dieu des armées, il ceſſa enfin
„ de rendre hommage à ſon Créateur pour
„ honorer des Idoles d'un culte auſſi brillant,
„ ou même davantage. Prenez garde de trop

„ louer un idolâtre & un débauché, que Dieu
„ ne ſouffrit qu'à cauſe du bon David ſon pe-
„ re: ce David qui étoit ſelon ſon cœur, ce
„ David qui aimoit & honoroit les femmes.
„ Enfin je ſuis femme, & comme telle, je
„ dois parler: le ſilence m'étoufferoit, & je
„ créverois de dépit. Sachez donc que je
„ mépriſe toutes vos plattes autorités, vos
„ beaux-eſprits & leurs ſavantes impoſtures.
„ Ils ſont nos ennemis, & comme tels, je
„ dois & veux défendre nos droits."
„ Ah! ma chere Dame, reprit le Roi, ne
„ vous fâchez pas; je crains votre vengean-
„ ce; je cede: mais puiſque j'ai juré que ce
„ trop outragé Chevalier verroit encore la
„ lumiere, je ne puis m'en dédire. Je ſuis
„ Roi, & ma parole a toujours été ſacrée."
„ Et la mienne également, s'écria ſon é-
„ pouſe; je ſuis Reine: cette femme aura ſa
„ réponſe prête, je m'en charge; terminons
„ ainſi toute diſpute. Faites, Seigneur, une
„ épreuve quand il vous plaira, & vous ver-
„ rez qu'il n'eſt pas dans la femme de man-
„ quer à ſa parole."

Laiſſons ce couple auguſte ſe plquer auſſi noblement, & revenons au Chevalier qui ſe réjouiſſoit dans le jardin avec l'aimable Mai: voici une chanſon, dont il la régaloit: *O ſois tendre & conſtante; je ſerai également pour toi toujours tendre & conſtant.* Enfin il approche inſenſiblement du poirier: la Dame regarde en haut, & obſerve ſon amant per-

ché ſur des branches au ſommet de l'arbre. Elle s'arrêta, & s'écria en ſoupirant : „ Ah! „ Dieux, quelles douleurs, quelles convul- „ ſions ſubites me déchirent à la vue de ce „ fruit qui eſt ſi frais, ſi beau, ſi tentant: „ ſecourez-moi, mon très-cher époux, par „ l'amour, donnez-m'en, & ſauvez à la fois „ la vie à votre cher enfant, & à votre ten- „ dre épouſe."

Le Chevalier étoit au deſeſpoir d'entendre les cris de ſa femme, mais il ne pouvoit grimper, & il n'avoit d'ailleurs aucun domeſtique. Vieux comme il étoit, & privé de la vue, qu'auroit pu faire, hélas! un malheureux mari en pareil cas? „ Eh faut-il donc, „ diſoit la femme, mourir ſans ſecours, & „ voir ce fruit charmant devant mes yeux? „ Au moins, Seigneur, par compaſſion, fai- „ tes-moi la grace d'embraſſer le tronc de „ l'arbre, & alors en me guindant ſur votre „ dos, je pourrai grimper juſqu'au fruit. Ayez „ ſeulement cette complaiſance, & laiſſez- „ moi faire."

„ De toute mon ame, répliqua le cher „ homme; je verſerois mon ſang pour ſou- „ lager tes peines;" & il ſe colle contre le tronc. Mai atteint une branche, puis monte plus haut.

Patience, Meſdames, point de colere, je vous en conjure: je vous conte une vérité, quoiqu'en ſtile peu élégant. Mon hiſtoire eſt un peu ſcabreuſe, mais mon

cœur eſt honnête: que faiſoit donc cette femme ſur ſon arbre? Des ſauts périlleux que je ſupprime, parce que vous n'avez jamais été au fait de tout cela. Au reſte elle a juré que le tout étoit plus plaiſant que ce qu'elle avoit vu juſqu'alors.

Mais, ô prodige! dans ce moment critique, le Chevalier étonné recouvre ſubitement la vue: comme il ne penſoit qu'à la belle Mai, ſes yeux ſe tournent d'eux-mêmes vers le haut de l'arbre & voilà qu'il voit ſa chere femme dans un état.... On ne peut exprimer quelle fut ſa rage: une mere forcenée ne fait pas plus de tapage à la mort de ſes enfans. Il crie, tonne, hurle, s'arrache les cheveux: „ Mort! Diables! „ Furies! que fais-tu donc là? "

„ Que vous manque-t-il, Seigneur? s'é- „ cria la péchereſſe tremblante: J'aurois „ cru que votre patience s'en tireroit mieux: „ voilà donc votre amour, ingrat, cruel? „ Eſt-ce ainſi que je ſuis récompenſée d'a- „ voir guéri un aveugle? Hélas! pourquoi „ m'a-t-on appris le ſecret de rendre la vue „ à mon mari, en me débattant avec un „ homme ſur un arbre? Eſt-ce donc pour „ cela que j'ai éprouvé l'art puiſſant de la „ magie? Femme infortunée! dont tout le „ crime eſt d'avoir eu trop d'amour! "

„ Si c'eſt là ſe débattre, reprit le Cheva- „ lier furieux, c'eſt ſe débattre avec la ven-

„ geance. Que le Ciel me conſerve la vue „ qu'il me rend, auſſi certainement que mes „ yeux t'ont vu deshonorer, & deshonorer „ par mon eſclave.... Perfide! infame! que „ l'enfer t'engloutiſſe auſſi ſûrement que j'ai „ tout vu, & trop bien pour mon repos."

„ Mon bon Ange, ſecourez-moi! s'écria „ la tendre épouſe: ô Ciel! donne la tour- „ nure convenable à cette opération magi- „ que! Hélas! mon cher cœur! ſi vous a- „ viez bien vu, vous ne me traiteriez pas „ avec tant de barbarie: ce n'eſt qu'un faux „ jour, une foible lueur qui vous a ſurpris."

„ Ce que j'ai dit, répliqua le bon hom- „ me, je le ſoutiens encore, car, par tous „ les Dieux, cela paroiſſoit ſi clair....."

„ Et moi je jure, réprit l'intrépide fem- „ me, que vous aviez quelques vertiges: „ eſt-ce donc ainſi que vous me remerciez? „ Ah! malheureuſe que je ſuis d'avoir été „ ſi bonne! . ." Un ſoupir qui exprimoit toute l'amertume de ſa douleur, l'empêcha d'achever : les larmes, préparées de loin, coulerent en abondance, & elle les eſſuyoit avec art à meſure qu'elles tomboient. On ſait ſans doute que les femmes pleurent quand elles veulent.

Le Chevalier fut touché: le repentir ſe liſoit dans ſes yeux, & voici de quelle maniere il eſſaya de conſoler ſon épouſe: „ Allons, Madame, n'en parlons plus, ce-

„ la eſt paſſé, & je ne ſuis plus en colere;
„ deſcendez, & ne tourmentez plus votre
„ cœur. Excuſez, ma chere, ſi je vous ai
„ dit quelque choſe de déplacé; car, par
„ ma foi, je vous ferai bientôt réparation:
„ que mes remords obtiennent ma grace;
„ mais, morbleu! je ne jurois que de ce
„ que je croyois voir."

„ Ah! mon petit mari, cela étoit bien
„ cruel de traiter ainſi votre femme ſur un
„ ſimple ſoupçon. Mais des objets mal ob-
„ ſervés vous tromperont de même pendant
„ quelque tems juſqu'à ce que l'organe de
„ votre vue ſoit bien rétabli; car écoutez-
„ moi, n'eſt-il pas vrai qu'à l'inſtant que
„ l'on ouvre les yeux en s'éveillant, l'éclat
„ du Soleil nous éblouit, & que les nuages
„ qui s'élevent alors, interceptent la lu-
„ miere? Eh bien, il en eſt de même avec
„ vous: vos yeux ſont noyés bruſquement
„ dans un torrent ſubit de lumiere; des fan-
„ tômes bizarres voltigent ſur les prunelles,
„ & nagent ſous vos yeux. Ainſi, Mon-
„ ſieur, ſoyez diſcret en tout, & ne con-
„ damnez jamais les gens en étourdi: qu'il
„ eſt rare que les choſes ſoient telles qu'el-
„ les paroiſſent! Dieu le ſait. Interrogez le
„ bon ſens, & il vous dira bientôt que vous
„ étiez jaloux & votre femme très-honnête.
„ Cet oracle eſt plus vrai que tous ceux
„ des Sybilles. Il n'y a perſonne qui juge

„ ſi mal que celui qui penſe de travers. "

En diſant ces mots, la Dame ſaute au cou du bon Janvier, & l'embraſſe avec un air de vertu parfaitement imité. Le cher homme ravi, lui rend ſes careſſes avec uſure; les ſoupçons, la jalouſie diſparoiſſent; les ſermens, les proteſtations ſe renouvellent; en un mot tout le monde vit avec ſatisfaction une femme féconde, & un époux crédule.

Ainſi finit mon Conte, & pour le rendre moral, que tout mari ſage profite de cet exemple; je ſouhaite pour le rendre complettement heureux, qu'il ſoit auſſi bien joué par ſa femme.

LA FEMME DE BATH (*)

JEttez les yeux ſur les diſgraces de la vie des époux, & écoutez avec reſpect l'hiſtoire d'une femme qui a de l'expérience. Croyez en une ſageſſe qui coûte bien cher, & mettez-vous dans l'eſprit qu'une femme vous dit enfin une fois la vérité. J'ai joué mon rôle dans toutes ces épreuves, & je ſuis la verge dont le deſtin s'eſt ſervi pour faire tout le mal, car, depuis quinze ans, j'ai conduit en triomphe de l'Egliſe dans mon lit juſqu'à cinq eſclaves, nommés vulgairement maris.

Notre Seigneur vit un jour une noce, dit l'Ecriture, & l'on penſe qu'il ne vit que celle-là pendant toute ſa vie mortelle, d'où quelques ſcrupuleux inferent qu'un bon Chrétien ne doit jamais ſe marier deux fois. Mais qu'ils raiſonnent en paix, & m'expliquent s'ils le peuvent la réponſe adreſſée à la Samaritaine; elle avoit cinq époux légitimes, & néanmoins elle ne fut point accuſée d'incongruité

Croiſſez & multipliez : tel fut l'ordre du Ciel, & c'eſt-là un texte que j'entens clairement, de même que celui-ci: *Que l'on quitte ſon pere & ſa mere pour s'attacher éter-*

(*) Cette Piece eſt auſſi tirée de Chaucer.

nellement à ſa femme. Salomon en eut plus d'une, ou autrement le plus ſage des hommes mentoit. J'ai éprouvé moi-même pluſieurs aſſauts d'amour, & avec la grace du Ciel, j'eſpere en eſſuyer encore d'autres. Quand mon époux éphémere & bourru mourra, quand il abandonnera ſa triſte compagne, je prendrai le premier bon Chrétien qui ſe préſentera.

St. Paul, connoiſſant bien qu'un ſeul homme ne pourroit jamais nous ſuffire, déclaroit qu'il valoit mieux *ſe marier que brûler.* Il y a du péril à rapprocher le feu & l'étoupe: oh, j'en tombe d'accord, & vous ſavez ce que cela ſignifie. Le même Apôtre a encore avoué ailleurs qu'il n'avoit trouvé nulle part le précepte de la virginité: ce n'eſt qu'un *conſeil*, & nous autres femmes, nous ſuivons toujours ce qui nous accommode, le conſeil ou notre volonté.

Si celui-ci ou celle là jugent à propos de vivre dans une parfaite chaſteté, je n'envie pas leur bonheur: qu'ils ſoient bien purs, & qu'ils ſe préſervent de toute ſouillure, à la bonne heure: à quelques petites tâches près, je ſuis encore ſainte, & cela ne m'inquiete guere. Le Ciel nous fait marcher dans des routes différentes: il accorde à ceux-ci un don qui leur convient, & un autre à ceux-là. Tous les hommes ſans exception ne ſont pas obligés de vendre leurs biens

au profit excluſif des pauvres. De pareilles gens peuvent viſer à la perfection, je le leur permets, mais avec votre permiſſion, Meſſieurs les Caſuiſtes, je ne ſuis point dans le cas.

Il y a eu pluſieurs Saintes, depuis le commencement du monde, qui ont conſervé leur intégrité en dépit des hommes: eh bien, qu'elles ſe nourriſſent de pain blanc, tandis que nous autres pauvres femmes, nous mangerons du gros pain de ſeigle. Pour moi, je conſerverai le poſte que la Providence m'a marqué: que mon honnête époux me paie ſon tribut, & me rende compte de ſa tendreſſe toutes les nuits. Son corps n'eſt pas à lui, mais à moi, ainſi le dit St. Paul, & St. Paul eſt un grand Théologien.

Sachez donc que de mes cinq maris, trois furent paſſables, & deux mauvais: les premiers étoient vieux, mais riches & de plus amoureux; ils ſuoient pitoyablement pour plaire à leur femme: mais depuis que leur opulence (ce qu'ils avoient de mieux) m'appartient, j'ai pu renoncer à tout le reſte ſans grand inconvénient. Je ne prenois pas beaucoup de peine à plaire pour me faire aimer, & cependant j'ai goûté beaucoup plus de plaiſir qu'eux. Ils m'accabloient de préſens, & m'expliquoient leur amour avec de l'or, comme Jupiter le fit autrefois. Je n'avois qu'à ſourire, un regain de jeuneſſe leur pre-

noit auſſitôt, & en ridant le front, je les pétrifiois.

O vous, ſouveraines! femmes qui m'écoutez, prêtez l'oreille, voilà le ton qu'il faut afficher, & vous régnerez. Jamais foible mortel n'eut le don de mentir auſſi intrépidement que nous. Surpriſes même en flagrant délit, niez tout avec ſerment, & prenez vos femmes de chambre à témoin pour prouver que l'on ment.

Dites-moi, mon bon vieux Sir Paul, (c'étoit mon ſtyle ordinaire) pourquoi la femme de notre voiſin eſt-elle ſi riche & ſi enjouée? On la fête, on la careſſe partout où elle ſe trouve, & moi je reſte à la maiſon, couverte de guenilles. Pourquoi vous voit-on ſi ſouvent courir chez elle? Etes-vous ſi amoureux? Ou eſt-elle ſi belle? Si je me borne à voir ſeulement un couſin ou un ami, quel tapage, quelle violence! vous furetez dans toute la maiſon, vous rodez partout comme un ours enragé, après quoi vous prêchez juſqu'à minuit dans votre fauteuil: vous criez que toutes les femmes ſont fauſſes, & qu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit une peſte dans la ſocieté; vous les donnez toutes au diable.

Si elle eſt pauvre, dites-vous, elle épuiſe les fonds de ſon mari; ſi elle eſt riche, elle entretient ſon prêtre, ou quelque choſe de pis; ſi elle eſt d'une haute naiſſance, c'eſt

une orgueilleuſe inſupportable. Les vapeurs & la vanité démontent ſucceſſivement ſa cervelle. Tantôt c'eſt une folle, tantôt une Mégere grondeuſe ; elle eſt patrie de caprices quand elle ſe porte bien, & acariâtre dans la maladie. Qu'elle ſoit belle, elle ne ſera pas longtems chaſte ; le feu de la jeuneſſe l'attaque de toute part. Si elle eſt laide, ſes guinées ſont un appas pour les amans: peut-être auſſi qu'elle s'attirera quelque ſoupirant par ſon eſprit, ou bien ſa danſe eſt gracieuſe ; quelquefois ſa taille fera oublier ſon triſte viſage. Il n'y a pas d'oie ſi vieille, qui ne trouve tôt ou tard quelque honnête oiſon qui s'en accommode.

On peut, diſiez-vous, éprouver les chevaux & les ânes avant d'en faire l'emplette: mais on prend les femmes au hazard & ſans précaution: les amans ſont plongés dans un ſommeil léthargique, & ne peuvent rien examiner ; lorsqu'ils ſont maris, ils voient tout, le voile ſe déchire, & toutes les épouſes paroiſſent au grand jour ce qu'elles ſont.

Vous me contez ſans ceſſe que pour ménager mes bonnes graces, il faut toujours me contempler en ſoupirant, me nourrir de flateries, & coudre à chaque mot un *Mon cœur! ma chere!* S'il arrive, par un cas étrange, que je rougiſſe, il faut encore donner des éloges à l'éclat de mon teint. Je demande continuellement des habits neufs

& des colifichets à la mode. On doit plaire à ma nourrice & à ma femme de chambre favorite. Ce ſont des parties fines, des viſites ſans fin chez des parens, des amis & des alliés. Voilà ce que vous me répétiez à la mort, & tout étoit menſonge.

Vous regardez auſſi Jenkin de travers: quoi! pouvez-vous être jaloux de votre apprentif? La fraicheur reſpire ſur ſes joues groſſieres, il a une belle tête & des cheveux admirables. Déridez votre front, & banniſſez votre chagrin, je le mépriſerois ſi vous mourriez demain.

Pourquoi toutes vos armoires ſont-elles fermées? A quel propos? Tout ce que vous poſſédez n'eſt-il pas à moi? Monſieur, je ne ſuis pas folle, & je jure que vous n'aurez pas un corps & de l'argent pour vous ſeul. On vous dupera en dépit de vos yeux d'Argus: je me moque de vos ſerrures & de vos eſpions. Si vous aviez de l'eſprit, vous diriez: *Allez où vous voudrez, ma chere femme, je ne crois pas tous les contes que l'on me fait: prenez toutes les libertés que le mariage permet; je vous connois pour une femme vertueuſe & fidele.*

Bon Dieu! quand vous avez votre néceſſaire, qu'avez-vous beſoin de vous embaraſſer des plaiſirs des autres? Quoique je m'occupe tout le jour à en donner & à en recevoir, croyez qu'il vous en reſte aſſez

pendant la nuit. Le deſir d'allumer ſon flambeau au feu de ſon voiſin n'eſt que juſte & raiſonnable.

Vous vous imaginez qu'il y a du riſque à s'habiller avec magnificence, & qu'une femme brillante ne peut être longtems chaſte & modeſte : une chatte, ſi vous lui échaudez un peu la peau, reſte tranquillement au coin de la cheminée, mais lorſqu'elle a repris ſa délicateſſe, elle quitte ſa retraite, & va ſe pavaner au Soleil; elle ſe leche amoureuſement, gambade pour montrer ſa belle fourrure, & fait miauler ſes amans.

C'eſt ainſi que j'amenois à mon but mes trois vénérables antiques. Je leur mentois impunément, & Jenkin juroit que je diſois vrai. Je pouvois, comme les chiens, mordre & me plaindre triſtement tour à tour, & je commençois par faire tapage quand j'avois tort. Je les accuſois ſouvent d'être libertins, tandis que leurs jambes débiles pouvoient à peine les traîner juſqu'à la porte, & je proteſtois que toutes mes courſes nocturnes n'étoient que pour épier les belles auxquelles ils ſacrifioient. Cet heureux prétexte me fourniſſoit bien de bons momens, car nous apportons au monde l'eſprit de notre état. Le Ciel a donné à la femme le privilege particulier de pleurer au beſoin & de tromper la race humaine. C'eſt par une conduite auſſi prudente, par des mur-

mures, des ſtratagêmes & à force ouverte que j'ai toujours dominé: j'avois conſtamment raiſon, ou autrement on auroit paſſé de très-mauvaiſes nuits. S'il arrivoit à mon mari de me toucher, eh quoi! m'écriois-je, pourquoi tant de familiarité? Je tirois d'abord une contribution de ſes beſoins, & alors.... Voilà ce que l'on appelle de l'adreſſe. Que tous les hommes tiennent pour maxime certaine qu'il faut acheter notre Sexe: ſe marie qui voudra. Ce n'eſt pas les mains vuides qu'on ſéduira la beauté, mais nous pouvons ſoufrir tous les effets de l'amour pourvu qu'on paie. Pour de l'argent, nous ſommes prêtes à aimer les vieillards & les invalides, à ſoupirer, palpiter & embraſſer. Je mêlois néanmoins ſouvent les malédictions à mes careſſes, puis j'embraſſois encore, je perſifflois les bonnes gens & les mépriſois avec tout l'art poſſible. Je puis faire tranquillement mon teſtament & mourir enſuite, car je ne ſuis pas en arrérage d'un ſeul mot avec aucun homme. J'étois incapable de céder dans une diſpute, quand même le Pape eut été préſent, & lorsque j'avois gagné la bataille j'apoſtrophois ainſi mon cher époux.

„ Que vous paroiſſez morne, approchez, „ que je vous embraſſe: vous devriez être „ toujours ainſi complaiſant & docile. Vous „ parlez ſi ſouvent de la grande patience de „ Job;

„ Job; vous feriez bien de mettre en pra-
„ tique vos beaux ſermons. Cela eſt difficile, j'en conviens, mais je veux vous
„ donner une leçon: on eſt fort heureux
„ d'avoir une femme prudente qui met fin
„ aux querelles du ménage. L'un de nous
„ doit commander & l'autre obéir; & puiſ-
„ que dans l'homme la droite raiſon porte
„ le ſceptre, permettez que cette choſe fragile, la femme, faſſe à ſa mode. Toutes
„ celles de ma famille ont gouverné leurs
„ tendres maris, & calmé leur bile. Fi, cela
„ n'eſt pas d'un homme de ſoupirer & de
„ gémir de la ſorte. Quoi! voudriez-vous
„ que je fuſſe pour vous tout ſeul? Eh bien,
„ prenez-moi, prenez tout; conſommez vo-
„ tre vengeance, car vous l'aimez de tout
„ votre cœur. Si je voulois vendre ce que
„ la Nature m'a donné, vous ne vous fi-
„ gurez guere quel nombre de pratiques
„ j'aurois. Mais écoutez, je ſuis toute à
„ vous —— tenez même —— quelle hon-
„ te! —— y a-t il moyen, mon cher —— en
„ effet —— vous avez tort."

Telle eſt la vie que j'ai menée avec mes trois premiers Seigneurs, & j'ai toujours été abſolument femme. Les ſommes que je levois ſur ces bons patriarches m'ont procuré de jeunes époux dans un âge plus mûr. Quoique la premiére fleur de ma jeuneſſe fût paſſé, je n'étois pas encore déchirée;

j'avois de la vivacité, de l'étourderie & beaucoup de babil. Je figurois comme principale dans les contredanſes, & je chantois avec autant de douceur que Philomele. Pour m'éclaircir l'organe & rafraichir mon ame, je vuidois ſouvent de bonnes raſades de ces vins reſtaurans qui portent le feu de la jeuneſſe dans les veines, & préparent aux exploits amoureux. Le vin récompenſe tous les amans, comme les experts peuvent l'atteſter.

Mais grands Dieux! quand je me rappelle ma beauté & mes amuſemens, l'idée de mes anciens plaiſirs m'agite encore juſqu'au fond du cœur. Ce maudit monde fit autrefois mes plus cheres délices, & à préſent toutes mes conquêtes, tous mes charmes ne ſont plus. Ce que je puis faire de mieux, après avoir épuiſé la farine, c'eſt de vendre le ſon.

Mon quatrieme époux n'étoit pas abſolument fidele: il entretenoit, dit-on, une ou deux filles; mais il m'a payé tout cela. Je m'habillois ſi coquettement, je danſois, je buvois, je jettois ſur un ami un coup d'œil ſi tendre, que ſon cœur étoit dévoré de toutes les fureurs de la jalouſie. Son ame, à ce que je compte, jouit de la gloire éternelle, car j'étois ici-bas ſon purgatoire. Maintes fois quand ſon ſoulier le bleſſoit le plus, il prenoit un air aiſé, & chantoit. Dieu ſait combien je le deſolois alors; il ſentoit

le mal, & je l'aigriſſois. Il mourut, après le dernier pélérinage que j'avois fait à Jéruſalem avec d'autres initiés, & il gît à préſent ſous une croix d'un beau bois, que l'on regarde avec plaiſir. Il eſt vrai que ce tombeau n'eſt pas décoré d'autant de ſculptures que celui de Mauſole, ou de Darius: mais c'eſt une dépenſe perdue que celle que l'on fait pour les morts. La foſſe ayant été comblée, nous la couvrîmes de gazon: Dieu faſſe paix au bon homme! je n'en parlerai plus.

Venons à mon cinquieme époux, qui fut le dernier & le meilleur: que le ciel propice lui accorde le repos éternel! Son amour étoit violent, & j'en puis montrer les marques ſur mon dos, & néanmoins il auroit pu me faire faire des folies dans le tems même que la douleur m'arrachoit des cris lamentables. Que la femme eſt ſinguliérement capricieuſe! Elle dédaigne le tribut qu'on lui paie librement & de bon cœur; il faut qu'il coûte des peines pour lui plaire. Que les hommes nous évitent, & nous les aſſaillerons: quand les marchés regorgent, tout eſt pour rien.

Je pris ce badin perſonnage par pure bonté d'ame: il avoit logé chez une certaine Dame Aliſon, veuve & confidente diſcrete. Elle ſavoit mieux tous mes ſecrets que le Curé de la Paroiſſe, & je lui faiſois part des

plus petites avantures. Si mon mari avoit piſſé contre un mur, ou fait quelque choſe qui pût lui coûter la vie, elle, ma niece & une autre digne femme, en euſſent été auſſitôt inſtruites. Je leur révélois ſans ſcrupule ce qu'il vouloit le plus cacher. Combien de fois n'a-t-il pas rougi d'avoir communiqué un ſecret à ſa femme?

Il arriva, dans le ſaint tems de carême, un grand évenement: je courus pluſieurs jours chez la bonne veuve, & grace à mon étoile, mon mari n'étoit pas en ville; nous rodâmes, l'Ecolier, Aliſon & moi, de maiſon en maiſon, pour voir, êtres vus, faire des nouvelles & en ramaſſer; nous viſitâmes toutes les Egliſes, & ſuivîmes toutes les ſaintes maſcarades. Nous ne jeûnions pas beaucoup, mais à peine avions nous le tems de dormir. Je brillois auſſi aux Sermons en habit cramoiſi. Dans cette ſaiſon, où la Nature, qui ſe renouvelle, s'embellit de fleurs, je me promenois tête-à-tête avec l'Ecolier dans la campagne. Nous devinmes ſi intimes, & je ne puis dire comment, que j'engageai ma parole, qu'en cas que j'enterraſſe bientôt mon mari, il ſeroit le ſeul qui le remplaceroit. Nous nous touchâmes dans la main, & le marché fut conclu. J'ai toujours des reſſources au beſoin: une ſouris qui ſe fie à un ſeul trou, eſt une ſouris qui n'a ni ame, ni ſens commun.

Je lui proteſtois que je ne pouvois preſque fermer l'œil la nuit depuis que je l'avois connu, & que je jurerois bien qu'il m'avoit enſorcelé: s'il m'arrivoit de ſommeiller, je ne rêvois qu'à lui: or les ſonges ſont des prédictions comme d'habiles gens l'ont fait voir; voilà ce que je lui diſois; mais, Meſſieurs, deſabuſez-vous, je ne rêvois pas du tout. Je ne faiſois que ſuivre la leçon de mon ſubtil Crony, qui m'engageoit à dire ce menſonge, & vingt fois d'avantage.

Nous paſſâmes ainſi quelques mois: il plut enfin au Seigneur de prendre mon époux. Dans cette circonſtance, je déchire ma robe, je me roule par terre, & je bats ma poitrine, comme les veuves déſolées — doivent faire. J'éclipſois mon — viſage d'un grand mouchoir pour cacher le torrent de larmes que — je ne verſois pas. Le cercueil du bon homme fut — porté à l'Egliſe; les voiſins & mon Ecolier même le ſuivoient en deuil; mais dans cette cérémonie, Grand Dieu! mon jeune amant montroit une jambe, un pied d'une ſi belle proportion! — Il paroiſſoit avoir vingt ans, & moi, pour dire la vérité, j'en avois le double: — au reſte je ne manquois pas de la vigueur & de l'éclat d'une femme qui a encore des prétentions: j'avois d'ailleurs un don merveilleux pour aſſouvir une flamme amoureuſe. Un habile Devin m'aſſura une fois que Mars

dans le Taureau étoit mon ſigne aſtrologique: le tiſſu de ma vie a été formé d'après la combinaiſon des étoiles. Hélas! faut-il que l'amour ſoit un péché. Venus me donna ſon feu & ſes graces légeres; Mars, ſon aſſurance & ſon front audacieux.

Mais pour revenir à mon conte, après un mois de veuvage tout au plus, j'épouſai mon Ecolier, & les noces furent brillantes. Je lui donnai à diſcrétion tout ce que je poſſédois, mes biens, mes métairies, mon argent, ma maiſon &c. Je m'en ſuis ſouvent repentie, & je m'en repens encore. Il ſe révolta contre ma volonté ſuprême; il eut même un jour l'inſolence de me frapper au viſage: voici le cas, vous en pouvez juger.

J'étois auſſi mutine qu'une lionne, & je ſavois fort bien hauſſer le ton. Je voulois courir à mon ordinaire, en dépit de tous ſes *goddem.* Il oppoſa à mes privileges de ſages remontrances, & me cita de vieux exemples fort reſpectables: il m'apprit comment vivoient les matrones Romaines; la mere des Gracques & la femme de Duilius appuyerent auſſi ſa morale; il concluoit enfin ſes Sermons par quelques graves ſentences de l'Ecriture, & c'étoit-là le fort de ſon eſprit. Il avoit coutume de dire que qui bâtit ſa maiſon ſur le ſable, ou qui pouſſe ſon cheval aveugle dans les terres labourées, ou laiſſe ſa femme courir les avantures, mérite

d'être affublé d'un bonnet de fou & d'oreilles d'âne. Toutes ces belles choſes ne prenoient pas, car je haïs mortellement quiconque touche le chapitre de mes défauts: au reſte il en eſt tant d'autres qui ont cette délicateſſe; tant d'hommes, de femmes, de prêtres &c. ſont ſi ſuſceptibles qu'il ne faut jamais les toucher.

Mon mari (qui, comme vous ſavez, appartenoit à la troupe érudite) me liſoit ſouvent le ſoir un certain Traité, où divers Auteurs (que l'enfer confonde pour toutes leurs impoſtures) ſe trouvoient reliés en un ſeul volume; c'étoient par exemple, un Valere-Maxime tout entier, & une partie de St. Jérome, Chryſippe & Tertullien, l'Art d'Ovide, les Proverbes de Salomon, les Amours d'Héloïſe, & grand nombre d'autres que l'Egliſe n'approuve ſurement pas. Dans toute la Bible & les Vies des Saints, il y avoit plus de méchantes femmes que de bonnes. Mais ſi nous pouvions écrire comme les ſavans, nous donnerions aux hommes toute la perverſité qu'ils nous accordent ſi libéralement. Il eſt rare que l'amour échauffe une ame philoſophe: Venus s'y établit avant que Mercure puiſſe paroître; mais ceux qui ne peuvent être hommes ſe font ſavans, & font uſage des ſeules armes qu'ils aient, c'eſt-à-dire de leurs plumes: quand ils ſont vieux, & ſans goût

pour le plaiſir, ils ſe claquemurent dans leur cabinet, & écrivent dans la ſaiſon du radotage, qu'aucune femme ne garde la foi conjugale.

Une certaine nuit d'hiver que mon époux liſoit tout haut dans ſon Livre avec une ſatisfaction indicible, de quelle maniere la premiere femme fit maudire Adam & toute ſa race; comment Samſon fut vaincu; comment Hercule périt par la chemiſe fatale que Déjanire lui donna; comment la méchante Eryphile trahit ſon Seigneur, & par quels exécrables ſtratagêmes Clitemneſtre vint à bout de ſes deſſeins. Mais ce qui lui plaiſoit davantage c'étoit la trop fameuſe Paſiphaé, avec ſon mari-taureau —— O Monſtre! fi, quelle abomination!

Il ſavoit par cœur tous les chagrins & les maux que Xantippe avoit cauſés à ſon ſage bon homme, combien de fois elle querelloit dans un jour, combien de pots de chambre elle jettoit ſur la figure du divin Socrate, qui ſouffroit avec patience & s'eſſuyoit, en diſant que *la pluie ſuit l'orage.*

Il me liſoit encore l'hiſtoire d'Arius, qui ſe plaignoit à ſon ami qu'il croiſſoit dans ſon champ un arbre fatal, auquel trois femmes s'étoient déja pendues. Ah, s'écria l'ami, „ d'où vient ce bel arbre? Jamais verger „ ne donna de meilleur fruit: cédez-m'en „ quel-

„ quelques rejettons, pour éprouver ſa „ vertu dans mon jardin.”·

A toutes ces brillantes hiſtoires il ajoutoit celle d'un pauvre homme qui fut tué par ſes deux femmes: l'une qui le haïſſoit, lui prépara une potion empoiſonnée; l'autre, par un excès d'amour & de fureur voluptueuſe, lui donna un philtre, dont la ſubtilité lui porta à la tête. Il fut comme un forcené toute la nuit, & le lendemain il étoit mort.

Combien d'autres contes n'eſſuyois-je pas encore! On avoit vu des femmes poignarder leurs époux endormis entre leurs bras; celles-ci avoient enfoncé des cloux dans leurs têtes; celles-la avoient eu recours au poiſon.

Il me liſoit tout cela avec un air très-édifié: je n'avois déja que trop écouté; je frémiſſois, & ma rougeur témoignoit aſſez mon dépit. Mais quand je vis que cela ne finiſſoit pas, qu'il rioit, puis revenoit à la lecture de ces infamies, en un mot, que la moitié de la nuit s'étoit paſſée d'une maniere fort inutile; la vengeance m'excita à arracher trois grandes feuilles du livre, & d'un ſoufflet je l'étendis par terre. Sur cela, mon cher époux ſe releve en fureur, & m'accable de coups: étendue ſur le plancher, je gémiſſois & m'écriois: Ah! tu m'as tuée pour mon argent: je te pardonne néanmoins, reçois mes derniers embraſſemens. Il ſe met à pleurer, le

cher homme! & s'arrête pour me donner un baiſer: je lui applique alors un ſecond ſouflet, mais ſi énergique que ſon viſage en devint bleu, après quoi je ſoupire & lui dis: Adieu, mon cher, Adieu.

Bref, le réſultat de toutes nos altercations, c'eſt que je voulus bien qu'il travaillât à me plaire. Auſſitôt qu'il diſoit: Ma Maîtreſſe & ma femme, faites ce que vous voudrez, je me piquois d'honneur, & je ne donnois que des loix utiles; j'étois Souveraine abſolue dans la maiſon & dans nos fermes; je gouvernois ſa langue & ſes mains, Quant au livre qui diſoit des horreurs contre mon Sexe, il fut déchiré en pieces, & livré aux flammes.

Le Ciel accorde ſans doute maintenant à mes maris trépaſſés des plaiſirs là-haut pour les tourmens qu'ils ont eſſuyés ici-bas: qu'il rende heureuſes ces ames que j'ai contribué à ſauver!

(1) Cette Piece & la ſuivante ne ſe trouvent point dans l'Edition de Warburton. Nous les avons tirées du Supplement à cette Edition, qui parut la même année, c'eſt-à-dire en 1757 en un Volume in-12. Cette ſortie contre Mylord Bolingbroke eſt aſſez ſurprenante de la part de Pope qui l'a aimé & admiré conſtamment, comme on le voit dans pluſieurs de ſes Ouvrages. Ce Seigneur étoit pour lors en France.

IMITATION.

(2) *Albi, noſtrorum ſermonum candide judex,*
Quid nunc te dicam facere in regione Pedana?
Scribere, quod Caſſi Parmenſis opuſcula vincat?

IMITATION

MODERNE,

De la IV. Epitre du I. Livre d'Horace. (1)

DIS-MOI, Saint-Jean (2), toi qui ſeul lis en juge ſincere & impartial les amuſemens de ma Muſe, dis-moi quel plan de politique ou de légiſlation mon cher patriote forme en France. Eſt-il occupé de quelque choſe de plus ſérieux que des reliures de Haines (3)? Attaque-t-il la Folie dans ſon vol audacieux? Ou donne-t il tous ſes ſoins à inventer, adopter & perfectionner les modes? Se livre-t-il aux jeux de Greenwich (4), dont la gloire ſurpaſſe celle de Chartres?

Les Dieux indulgens te comblerent de tous les dons; tu reçus une figure ſéduiſante; & pour que ce préſent ne fût pas ſtérile, ils t'accorderent l'art d'en jouir (5).

Qu'eſt-ce qu'une tendre mere (6) auroit

(3) Fameux Relieur de ce temps-là.

IMITATIONS.

(4) *An tacitum Silvas inter reptare Salubres?*

(5) ——— *Dî tibi formam*
Dî tibi divitias, artemque fruendi.

(6) *Quid voveat dulci nutricula majus alumno,*
Quam ſapere, & fari poſſit quæ ſentiat, & cui
Gratia, fama, valetudo contingat abunde,
——— ——— *Non dificiente crumena,*

pu ſouhaiter à un enfant favori, ſinon de l'eſprit, une grande réputation & des jours heureux, une conſtitution vigoureuſe, des tréſors, une éloquence touchante, & l'art d'inſtruire ſon ſiecle?

(1) Agité par tes craintes, tes eſpérances, ton deſeſpoir, écoute cependant un Ami qui veut te déclarer une vérité; c'eſt une triſte vérité (je le dis en gémiſſant.): Apprens donc que pour récompenſe de toutes tes opérations (2), chaque jour où tu reſpires devroit être le dernier, & que chacun de tes inſtans eſt du à ta patrie outragée.

Si en dépit de tes frayeurs & de la clémence de la Nation, ton génie doit toujours fronder le monde & écrire, reviens en diligence dans ton azile de Twickenham, & mêle-toi avec les Grands mécontens; les Rimeurs ſervirent ta haine, & nous tympaniſerons l'Egliſe & l'Etat.

IMITATIONS.

(1) *Inter ſpem, curamque, timores inter & iras.*
(2) *Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum.*
Me pinguem & nitidum bene curata cute viſes,
Cum ridere voles Epicuri de grege porcum.

AVIS
A LA
JEUNE NOBLESSE
DE LA VILLE;

Imité de la II. Satyre du Livre I.
d'HORACE,

A la maniere de Mr. POPE.

Avec les Remarques Philologiques du Révérend
RICHARD BENTLEY *Docteur en Théologie.*

A

ALEXANDRE POPE

ECUYER. (1)

MONSIEUR,

J'ai une ſi grande confiance en votre bonté pour moi, que je me flatte que vous accueillerez cette imitation, qui eſt tellement en votre maniere, que j'oſe vous l'attribuer (2). *La même confiance m'engage à y joindre les notes critiques du Docteur qui nous a promis d'en corriger les fautes dans une nouvelle Edition, comme il l'a fait à l'égard de Milton. Soyez perſuadé que ſi je vous cache mon nom, c'eſt par un effet de modeſtie. Car, quoiqu'il ne me convienne pas de me montrer publiquement votre admirateur, comme quelques autres, j'oſe dire que je ſuis intérieurement avec autant d'eſtime, de reſpect, & de zele que perſonne au monde,*

Mon cher Monſieur,

Votre très affectionné
Serviteur.

(1) C'eſt-à-dire *Alexandre Pope à lui-même.*
(2) C'eſt trop dire dans une lettre de cette nature.

AVIS
A LA
JEUNE NOBLESSE
DE LA VILLE.

Imité à la maniere de Mr. POPE (1).

LEs Gens de Loi, Comédiens, Apothicaires, Mercures, Poëtes, Beaux-Eſprits, Mylord Fanny, & Milady Marie; en un mot toute la Cour & la moitié de la ville pleurent la charmante Oldfield qui n'eſt plus, la divine Oldfield, qui réuniſſoit avec tant de grace & d'aiſance le double art de ruiner & de plaire!

Qu'elle étoit différente de celle qui arracha dix-mille guinées à ſon Chevalier, & qui en exigea encore dix-mille autres pour une ſeconde nuit! Son greluchon, à qui elle remit toutes ces contributions, fut dans la ſuite aſſez cruel pour lui refuſer un demi-écu (2).

Mr. Philips s'écrie: *Je déteſte un chien rampant.* Voilà donc toute la fortune de trois Amans. *Qu'on me traite, qu'on me traite*; c'eſt-là ſa chanſon éternelle. Les terres & les biens s'abſorbent dans ſon goſier. Les uns condamnent la haquenée, & les autres

(1) *Imité.* Pourquoi imité? Pourquoi pas traduit? *Odi Imitatores.* Il n'y a point de poliçon d'Ecolier qui n'en ſache plus que notre Imitateur.

(2) Anecdote ſcandaleuſe qui couroit ſur le compte de la Ducheſſe de C. & du Duc de M.

les Dupes : mais Sir H.... ne cenſure pas; car il fait la même choſe.

Avec toutes les vertus d'une femme, excepté la V... Fufidia accumule continuellement des richeſſes : elle prend dix pour cent d'intérêt. Quant à ſon corps, ſes héritiers peuvent l'avoir *gratis*; elle met au ſupplice ſa triſte ſœur, & dans la criſe amoureuſe, elle vous vole la bourſe. Cependant elle s'affame elle-même, tant il eſt vrai qu'elle n'eſt pas ſon amie. Elle meurt de faim & de ſoif pour un ſeul motif; elle ſe tourmente plus cruellement que le miſérable de Terence (1), qui chaſſa ſon fils par avarice.

Mais à quoi bon cette ſortie? quel eſt votre objet? Le voici : je prétens que les femmes & les fous ſont toujours dans les extrêmes. Rufa eſt une rive où tout le monde peut aborder. La tendre Molly & Jack ſentent, l'un le ſanglier & l'autre l'ambre. Il n'y a rien dans la Nature de ſi lubrique que Peg ; & malgré cela, elle ne voudroit pas pour tout au monde montrer ſa jambe, tandis que la honteuſe Jenny laiſſe ſa gorge à découvert, même à la priere du matin.

Mylord Evêque, obſervant par hazard un fameux Doyen fort occupé dans le Parc : *Continuez*, s'écria-t-il, *continuez*, *vénérable Frere*;

(1) Voyez l'Hautontimorumenos dans mon Terence; il n'y a rien dans celui du Dr. Hare. *Bent.*

(2) Gentilhomme auſſi célebre par ſes galanteries que par ſa politique : il pourroit fournir la matiere

Frere ; ce n'eſt que fornicatio ſimplex, *& rien autre choſe : cela vaut mieux que d'aimer les garçons comme le Pape & le Turc , ou les femmes des autres comme Mylord....*

Loin de moi un pareil éloge , dit J... qui adore les appas délabrés de Hi....

Vous tous , qui penſez que Londres ne proſpérera jamais , à moins que les gens à bonnes fortunes ne ſoient écorchés vifs, patience , tandis que j'expoſe leurs disgraces, plaignez des gens de plaiſir qui ſouffrent toujours. Voyez les amertumes qu'ils dévorent , les riſques qu'ils courent , & ſachez que les plus heureux ſont ceux qui ſe perdent les derniers. Voyez ce triſte petit-maître qui prend la fuite pour ſauver ſa tête , & qui laiſſe ſa Belle, ſon argent, ſa bague & ſon portefeuille. K... dépouillé des habits de ſon valet , dont il s'étoit traveſti, ſert de jouet à des laquais plus honnêtes gens qui le fouettent ſans miſéricorde. Pillé par des voleurs, ou, ce qui eſt encore pis, par des gens de loi, l'un ſouffre en perſonne , & l'autre dans ſa bourſe : l'un eſt berné ſur la couverture , & l'autre eſt accueilli à coups de bâton. Tout le monde reconnoît la juſtice .... tout le monde, excepté Budgell (2).

d'une jolie Hiſtoire ſans le moindre ſcandale pour les Dames. *E. Curl.*

Nota bene. Cela eſt vrai ; mais il eſt faux que cette note ſoit à moi. *E. Curl.*

Ah! mes chers Compatriotes, qu'il eſt bien plus ſûr de voguer ſur des frégates du ſecond rang! Cependant il faut obſerver S...., il n'y a rien de ſi minutieux qui ne puiſſe le rendre frénétique: ſon eſprit ne fait que l'affermir dans l'eſclavage, & métamorphoſe une courtiſanne en Princeſſe. Ce jeune homme pourroit s'épargner bien des inquiétudes & de dépenſes, s'il n'étoit la dupe que du ſens commun; mais telle eſt ſa marote: *Qu'on me donne*, dit-il, *une fille de joie; je ne touche jamais de femme de qualité.*

Il n'eſt point d'Actrice qui entre ſeule dans le lit de B.... Il parcourt toute la liſte des Comédiennes: il peut dire auſſi: *Je ne pêche jamais avec des femmes mariées.* Mais les chanteuſes, les danſeuſes le captivent ſûrement. Cependant il n'importe guere, digne Seigneur, avec qui vous perdiez votre réputation & votre fortune: à quoi ſert d'éviter cette perſonne plutôt qu'une autre? Ce qui eſt mal eſt mal, quelque part qu'on le commette. Vous perdez également le repos & l'agrément de votre vie avec une p....., fille, ou femme.

Qu'eſt-ce qui engagea le pauvre E... à prendre la maîtreſſe d'un Roi? C'eſt qu'il vouloit entrer où Charles avoit été autrefois. Le Chirurgien lui appliqua un fatal inſtrument, qui choqua non pas ſon amour

pour le plaiſir, mais ſon orgueil: cette dure pénitence l'exclut du Paradis, & Jacob Hall (1) le remplaça.

L'indulgente Nature n'a-t-elle pas prodigué ſes biens; il y a aſſez pour l'homme, aſſez pour la bête. Mais l'homme pervers & corrompu s'éloigne de la Nature pour courir après des chimeres. Quoique le nombre des plaiſirs ſurpaſſe ſes facultés, il évite ceux qui ſont permis & s'attache à ceux qui ſont défendus. Conſidere mûrement la ſource de tous ces maux; elle eſt dans ton cœur, & non dans l'eſſence des choſes. De crainte du châtiment, n'embraſſe donc jamais, non jamais, la femme de ton voiſin.

La ſoie & les pierreries ne décelent pas une plus riche taille, ou des appas cachés plus ſéduiſans, que la modeſte étamine. Qu'une Belle eſt innocente lorsqu'elle montre ce qu'elle a à vendre, bien différente en cela de nos femmes du bel air, qui étalent une gorge d'albâtre, & couvrent le reſte des voiles de la malpropreté!

Nos anciens Rois, (& ſurement ces Rois étoient ſages, parce qu'ils jugeoient de tout par eux-mêmes, & voyoient par leurs yeux) nos anciens Rois, dis-je, ne choiſiſſoient jamais un cheval de bataille qu'après l'avoir préalablement bien examiné, & dépouillé de

(1) Fameux Danſeur de corde.

tous ſes harnois; car ils ſavoient à merveille que cette orgueilleuſe parure cache une mauvaiſe bête. Mais les fous, toujours avides d'acheter, ſont aiſément dupes d'une brillante apparence; ils découvrent toutes les beautés avec l'adreſſe du plus habile maquignon, tandis qu'ils ſont abſolument aveugles ſur les défauts. Ma maîtreſſe a une croupe d'oie, un nez de faucon & des pieds de cigne: eh bien, on louera ſon bras, ſon talon, ou le bouton qu'elle a ſur le nez.

Le viſage d'une Dame eſt tout ce que vous voyez à nud; car il n'en eſt point, excepté Milady Marie.... qui montre le reſte. Mais ſi vous prétendez pénétrer juſqu'à des appas plus cachés, par quels retranchemens, & quels ouvrages ne ſont-ils pas défendus! Dangers ſur dangers, obſtacles multipliés, des eſpions, des gardiens, des vieilles, des tantes, des couſines! Quand même vous pourriez vous inſinuer juſqu'à la Déeſſe, le corps de jupe & le panier arrêtent vos entrepriſes. Il n'en eſt pas de même chez Needham (1); là votre œil judicieux peut méſurer la gorge.... Pour vous, eſt-il prudent de s'expoſer à mille riſques de la part des Loix & des ferrailleurs pour une choſe que vous n'avez même jamais vue? Le lievre une fois ſurpris, le chaſſeur voit dès lors

(1) Célebre Abeſſe dont on voyoit ſouvent les ſœurs à demi-nues prendre le fraix au clair de la Lune.

ſa proie avec indifférence; l'Amour pourſuit avec ardeur l'objet de ſes deſirs, & c'eſt pour cela que cet enfant volage a des aîles. Telle eſt la morale de Sucklin; laiſſez-le dire; mais quand vous avez tort, penſez-vous guérir votre mal par des chanſons? La Nature n'a-t-elle pas mis de bornes à l'impétuoſité des deſirs? La raiſon n'indique-t-elle pas quel eſt le ſolide bonheur, quelle eſt la vanité de l'orgueil, ce qu'il faut s'accorder, ou ſe refuſer? Si la coupe n'eſt ornée de pierreries, dédaignerez-vous d'en approcher les levres? Quand la faim vous preſſe, rejetterez-vous toute autre nourriture que des poulets à la *Tête de Bedford?* Ou quand il ſe préſente une Belle propre & attrayante, préférerez-vous de brûler en ſilence, plutôt que de faire céder votre orgueil? Je ſuis un homme ſimple, & j'ai pour maxime qu'une choſe que l'on a ſous la main eſt la meilleure de toutes. Quant à celle qui veut & ne veut pas, qui ne répond que par des *ſi*, des *peut-être*, des *nous verrons*, qu'elle prenne un Eunuque ou un Platonicien. Voilà comme penſe B... ce Seigneur raiſonnable ne demande autre choſe que de ne pas attendre trop longtems, & de ne pas payer trop cher. Donnez-moi une Nymphe complaiſante; il ne m'en faut pas davantage; qu'elle ſoit propre & paſſablement belle; quelque taille qu'elle ait, qu'elle ſoit à elle

en un mot, qu'elle ait préciſément cette blancheur & cet incarnat que la Nature lui a donné. Je m'approche alors avec transport, je la contemple avec raviſſement, je l'appelle mon Ange, ma Déeſſe, ma.... Il n'y a pas de mari furieux qui tonne à la porte, point de chien qui abboie inſolemment, & allarme toute la maiſon, point de malheureuſe femme qui s'écrie: Je ſuis perdue; qui priſe ſur le fait, ſe jette aux pieds de ſa dupe, pleure, ſe deſeſpere, &, ce qu'il y a de pis, réſigne ſon douaire, tandis que des valets impertinens me jetteroient tout nud à la porte, ou dans un égout. Amour! je ne demande que des plaiſirs tranquilles; je renonce aux H.... aux Miladys B.... car quel embarras d'être ſurpris! Que L... J.... & O.... atteſtent cette vérité!

A UNE DAME

Qui chantoit & s'accompagnoit du Luth.
Piece imitée de WALLER.

CEſſez, belle Syrene, ceſſez d'attaquer par le charme de votre voix, un cœur dont vos yeux ont déja fait la conquête. Il faut bien, hélas! que le vaiſſeau périſſe lorsque les vents & les éclairs ſont conjurés contre lui. Nous ſommes trop heureux d'entendre des accords ſi raviſſans, des accords divins, car c'eſt une main céleſte qui joue du Luth, c'eſt la voix d'un Ange qui nous ravit. Un amant que vos charmes avoient réduit à languir & mourir, devoit-il eſpérer d'entendre de ſon vivant, une muſique céleſte? Orphée charma les arbres; votre Luth ſous la main qui le touche, peut charmer comme lui. Un Poëte ſe fit ſuivre en ſilence par une forêt entiere. Votre voix auroit attiré le Poëte même dans la forêt.

SUR UN EVENTAIL

Où étoit repréſentée l'Hiſtoire de CEPHALE *& de* PROCRIS *avec la deviſe* AURA VENI.

VIens, aimable Fraîcheur de l'Air, diſoit le jeune *Céphale*, tandis que la tendre & jalouſe *Procris* l'écoutoit avec un cœur palpitant. Viens, aimable Fraîcheur de l'Air, dit la jeune & plus belle *Délie*, pendant que ſon Amant expire à ſes pieds. Voyez comme le Zéphir, doucement agité, aime à ſe répandre ſur tous ſes charmes, reſpire ſur ſes levres, & joue ſur ſon ſein. Cette arme eſt fatale entre les mains de *Délie*, & le javelot de la Fable ne bleſſoit pas plus ſûrement: l'un & l'autre de ces Préſens ont été funeſtes à leurs Auteurs. Toute fois cette innocente & belle homicide vit toujours, bleſſe au hazard, & ne s'apperçoit pas de ſes coups: *Délie* regarde l'hiſtoire avec attention, & plaint *Procris*, tandis que ſon Amant expire.

LE

LE JARDIN.

Imitation de COWLEY.

MA Muſe chanteroit volontiers les préſens de Flore & les beautés modeſtes du printems, lorſque la roſe s'épanouit, exhale ſes parfums & égaie la nature; lorſque le lys nous enchante par l'éclat de ſa blancheur, tendre effet de la lumiere; lorſque les tulipes variées brillent par tout de nuances. Chaque fleur, peinte dans le criſtal des eaux, contemple ſes beautés, & l'image répond à ſon original: le pâle Narciſſe, en vain transformé, ſe regarde encore. Ces arbres antiques forment de pompeuſes avenues, & montent par ordre ſur la colline. Ici une floriſſante pépiniere, l'eſpérance du jardin, s'éleve ſur ſa couche; là les orangers offrent une gloire qui brave les ſaiſons: plus loin c'eſt un jet d'eau qui s'élance avec fierté & ſe perd dans la nue; des lauriers le défendent des ardeurs du ſoleil. Daphné, Nymphe autrefois, les conſacre par ſa préſence depuis ſa métamorphoſe; ſes ombrages s'oppoſent encore à Appollon; elle ſouſtrait ſes beautés aux rayons du raviſſeur, & ce n'eſt pas en vain qu'elle implore le ſecours du ruiſſeau: il protege & conſerve ſes feuilles vierges, & les branches lui fourniſſent un abri par reconnoiſſance.

LES PLEURS.

CÉLIE pleure : le chagrin orgueilleux enfle ſes yeux & les baigne de larmes pour en tempérer l'éclat éblouiſſant. Tel eſt le Soleil, le plus beau des aſtres après les yeux de Célie, lorſqu'il ſort de l'Océan. Les brouillards qui enveloppent alors ſon diſque lumineux, nous permettent de le contempler, au lieu que nos yeux n'en peuvent ſupporter la lumiere lorſqu'il eſt à découvert.

CES larmes d'argent ſont comme la roſée du matin qui annoncent la chaleur d'un beau jour. Nous voyons les nuages ſe fondre en pluie, & la foudre s'élancer de leur ſein. Les feux qui ſortent des yeux de Célie préſagent ainſi notre deſtin.

L'ENFANT paroît ici-bas comme Phaëton, ce jeune inſenſé que le Ciel précipita dans la mer pour épargner la terre qu'il alloit embraſer ; peut-être même que cette Nymphe ambitieuſe oſe aſpirer à mettre comme lui le Ciel en feu.

LE SILENCE, ODE.

I.

SILENCE! auſſi ancien que l'Eternité; tu exiſtois dans un vaſte néant avant la Nature, & tous les Etres dormoient profondément dans ton ſein.

II.

Tu régnois avant que les Cieux & la Terre fuſſent produits, avant que le Verbe éternel fît paroître le plan de la création, & l'opérât par ſa main féconde.

III.

Alors les differens Elémens, ligués contre toi, & combinés dans un étrange animal, formerent la race turbulente du Genre-Humain.

IV.

La Langue commença d'abord à ſe mouvoir doucement, & parla bas, juſqu'à ce que la Science querelleuſe lui apprit à faire du bruit & de l'éclat; dès-lors s'éleva ton plus inſolent perſécuteur, le malheureux bel-eſprit.

V.

Mais c'eſt en vain que ce rebelle t'oſe inſulter: après s'être noyé dans un dédale de paroles, il eſt trop heureux de revenir à toi.

VI.

Tu briſes les fers du ſens commun gémiſſant ſous la tyrannie des ſophiſmes, & la raiſon déconcertée ſe ſauve entre tes bras.

VII.

Tu prêtes à la Stupidité modeſte un air de réflexion, & trompes tous les Sages en cachant la ſottiſe des foux.

VIII.

Cependant les uns & les autres t'ont la même obligation: ſi tu receles la Folie, ce n'eſt auſſi qu'en toi qu'enfin la Sageſſe cherche du repos.

IX.

Silence, qui fais la ſeule réputation des méchans, d'une proſtituée & d'une femme galante; tu ne parles pas, & tes voiles ſont le ſeul honneur qui leur reſte.

X.

Il y a telle langue à-préſent .... ſi tu daignois t'en emparer, quel ſervice ne rendrois-tu pas à l'Etat & à l'Egliſe! Et que tu ſerois bien venu au Sénat & au Barreau!

XI.

Néanmoins, dans ce ſanctuaire, la parole s'éteint lorsqu'il s'agit de la cauſe du pauvre, ou des droits des ſujets: il regne alors un faſtueux Silence, & le cri des loix ne ſe fait plus entendre.

XII.

Les ſervices paſſés d'un Ami; les bonnes actions de ceux qu'on n'aime point; ce que les Favoris obtiennent, & ce que la Nation doit, ont gagné ton paiſible ſéjour, & y reſteront.

XIII.

Le bel-eſprit campagnard, la religion qui regne à la ville, le ſavoir du Courtiſan, & la politeſſe du Clergé, ne brillent jamais mieux que par ta diſcrétion.

XIV.

Le jargon des Prêtres, les chicanes du Barreau, les plattes équivoques des Grands, & les plaiſanteries des Critiques, tout aboutit à toi, & s'y endort pour toujours.

ARTEMISE.

Piece imitée du Comte de DORSET.

QUOIQU'ARTEMISE parle des anciens Auteurs, des Conciles, des Peres & des Beaux-Eſprits ; quoiqu'elle liſe Mallebranche, Boyle & Locke, il me ſemble cependant qu'elle manque en quelque choſe : elle feroit bien de couper ſes ongles & de porter une chemiſe moins ſale.

Auſſi haute & auſſi fiere qu'une mariée Allemande, elle joint la malpropreté à un orgueil inſupportable ; le ſort a formé cet étrange aſſemblage. Vous la voyez étendue ſur ſon vilain canapé comme un énorme cadavre qui repoſe & put ſur un lit de parade.

Elle ne porte point de couleurs (caractere des graces) que ſur ſon viſage : tout le reſte eſt blanc & noir : un regard effronté, un geſte altier, une voix tonnante, & la démarche d'un grénadier, achevent le tableau.

Tel eſt cet être bizarre, qui babille comme une pie ; vil animal de parade, qui remue la langue, s'agite, ſe targue & déraiſonne.

PHRINÉ.

PHriné avoit des talens pour le genre humain; elle étoit ouverte comme un port libre de commerce; les marchands déchargeoient chez elle leur cargaiſon, & les agens des pays étrangers y abordoient avec apparat.

Elle poſſédoit le ton du monde & les beaux uſages : ſoit qu'un Italien ou un Hollandois, un Eſpagnol ou un François, ſe préſentât chez elle, il étoit accueilli de la maniere la plus obligeante, avec des *ſi Signor*, *jaa Mynheer*, ou *s'il vous plaît*, *Monſieur*.

Obſcure par ſa naiſſance, fameuſe par ſes crimes, changeant toujours de nom, de Religion & de climat. elle prend enfin un mari : couverte de diamans, de perles & de riches brocards, elle brille à la tête des vieilles haquenées. & ſe pavane avec orgueil.

J'ai connu de ces brillans inſectes (que les bons Allemands tiennent pour ſi merveilleux) qui varioient continuellement leurs formes & leurs teintes, & obtenoient de nouveaux titres en changeant de décorations; c'étoient d'abord des vers immondes, & enſuite d'élégans papillons.

LA VIE HEUREUSE

D'un Curé de Campagne. Imitation de SWIFT.

BOn Curé, voici des biens qui ſont préférables pour toi au titre d'Evêque : une femme qui fait des conſerves ; un cheval qui porte double charge quand il le faut, d'excellent cidre, du meilleur tabac, les honoraires des enterremens, gazettes affranchies & reçues gratis ; une énorme Concordance de la Bible, mais d'une reliure antique ; des Sermons du tems de Charles I, un St. Chryſoſtome pour applatir tes rabats, une Polyglotte, les Septante & St. Paul pour couronner le tout.

Le Prêtre qui a tout cela, peut paſſer ſa vie heureuſement, s'enivrer avec l'Ecuyer, & careſſer ſa femme ; prêcher le Dimanche, ſe gorger à table, & jeûner les vendredis — s'il le juge à propos ; boire à la ſanté de l'Egliſe & de la Reine ; expliquer les nouvelles du tems, parler avec les marguilliers au ſujet des bancs de la paroiſſe, ſolliciter avec ardeur quelque nouveau bénéfice, & braver le Dr. S***.

EPI-

EPITRE VII,

DU LIVRE I. D'HORACE,

Imitée à la maniere du D. SWIFT.

IL eſt vrai, Mylord, j'avois promis de vous aller voir le trois de Juin, puis au mois d'Août, & enfin j'ai tenu parole — comme on la tient à la cour. Vous me témoignez de l'indulgence quand je ſuis malade, & pourquoi pas auſſi quand j'ai de l'humeur? Quels objets rencontre-t-on à la ville? des boutiques fermées, des portes couvertes de deuil, & des courtiſannes encore plus triſtes. Quelle boue par-tout! une cour clairſemée qui a beſoin de figures, des fievres qui dévorent toutes les conditions, bref W*** & H*** qui ſont en ville; voilà ce que je trouverois.

Vous ne pouvez plus apporter pour prétexte la circonſtance de la canicule. Cela eſt vrai, mais l'hiver accourt à grands pas: ſouffrez donc que votre Poëte ſe retire au midi, & paſſe quelques mois entre le ſoleil & le feu. Dès les premieres chaleurs, vous me verrez reparoître avec les papillons. Je ſens, Mylord, toutes vos faveurs; vous les diſtribuez avec diſcernement, & non à tout le monde ſans diſtinction. *Acceptez-les donc, Monſieur, jouiſſez d'une partie de mes bienfaits, & ſerrez le reſte.* Quoi, fruſtrer les enfans? ces jolis marmouſets! *Nullement, Monſieur, car ce ſeroit pour les pourceaux.* C'eſt ainſi que les fous vous aſſiegent de ſots complimens, ſans ja-

mais vouloir vous obliger. Faites des graces à un faquin, & attendez-vous certainement à trouver un ingrat; cela eſt juſte, & je vous dirai pourquoi, c'eſt que vous ne donnez que ce que vous n'aimez pas. L'homme ſage eſt, ou devroit être toujours prêt à faire du bien; mais il met au fond de ſon cœur, une différence entre une guinée & un farthing.

Or que dire à préſent? Vous trouverez en moi un compagnon ſûr & indépendant; mais ſi vous voulez m'avoir toujours auprès de vous —— Un mot, Mylord, s'il vous plaît: j'eſpere que vous me laiſſerez à moi-même & à mon goût. Ces éclairs d'eſprit, ces beaux yeux, ces ſouris enchanteurs, cette gaieté, tant de graces, en un mot, que j'ai peintes, lorſque Belinde inſpiroit mes accens (1) & dont le tableau a ſi ſouvent entretenu vos loiſirs juſqu'à une heure après minuit, m'occuperont encore.

Une Belette vint un jour à bout de pénétrer dans un grenier par une légere ouverture; mais lorſqu'elle ſe fut bien bourrée, elle ne pouvoit ſortir malgré tous ſes efforts, ce qu'obſervant quelqu'un, qui appartenoit à la maiſon (ce n'étoit pas un homme, mais un rat:) Vous n'échaperez pas de la ſorte, Madame, lui cria-t-il; il faut auparavant

(1) Il s'agit ici de *La Boucle de cheveux enlevée.*

(2) Mr Craggs donna à Pope quelques ſouſcriptions de la Compagnie du Sud; mais il les reçut avec tant d'indifférence qu'il négligea d'en tirer parti. *Il*

que vous ſoyez auſſi maigre que quand vous êtes entrée.

Vous pouvez, Monſieur, épargner l'application ; je ne ſuis pas cette bête, ni ſon parent ; & la Tempérance ne me reprochera pas de m'être gorgé d'ortolans. Je ſuis abſolument prêt à m'éloigner de tout ce qui peut m'arracher à moi-même. Prenne qui voudra les ſouſcriptions de la Mer du Sud, pourvu que je conſerve ma liberté & de tranquilles loiſirs. Voilà ce que je diſois à Craggs (2) qui louoit ma modeſtie en ſouriant : Donnez-moi, m'écriois-je, du pain & de l'indépendance. Ainſi j'ai acheté quelques rentes, & j'ai vécu *comme vous voyez.* A près de cinquante ans me trouvant ſans femme, je jouis du fonds perdu de la vie. Puis-je devenir plus économe ? Oui, ſans doute, je n'ai qu'à retourner dans ma cabane paternelle, chetive habitation auſſi petite que ſon maître. C'eſt-là que mon pere mourut ſans rien devoir à perſonne ; & c'eſt-là que je mourrai ſans être ni pire, ni meilleur.

Pour m'expliquer plus clairement, notre vieil ami Swift va raconter ſon hiſtoire.

Harley, le bouclier de la Nation — Mais vous pouvez lire le tout ; je conclus bruſquement.

avoit coutume de dire qu'il étoit bien aiſe de ne s'être pas enrichi par les calamités publiques, quoiqu'il l'eût pu faire.

IMITATION

*De la Satire VI. du Livre II. d'*HORACE.

J'AI ſouvent ſouhaité d'avoir un revenu net de 600 l. par an, une jolie maiſon pour héberger un ami, une riviere au bout de mon jardin, une terraſſe & un petit bois.

Eh bien, j'ai tout cela & même davantage: je ne deſire pas d'accroître mes poſſeſſions: mais il y a néanmoins un inconvénient; je ne poſſede rien que juſqu'à ma mort. Ne ſeroit-il pas plus à propos d'en jouir, moi & mes héritiers, à perpétuité?

Si je n'ai jamais ni gagné ni perdu un chelin par quelque tour d'adreſſe, ou quelque bevue; ſi la raiſon me dicte les vœux que j'adreſſe au Ciel, & ſi lorſque tant de fous s'écrient, *Dieu propice! accorde-moi cet arpent & puis cet autre, ou ſi c'eſt ton bon plaiſir, fais-moi trouver un tréſor!* je me contente de demander ce qui convient à ma ſituation & l'uſage du bon ſens: *O Providence éternelle! continue tes bienfaits, aſſure-moi l'honnête néceſſaire: fais-moi dire la vérité en vers comme en proſe; que je m'éloigne conſtamment du théâtre de l'ambition, ſans me livrer pour cela à l'orgueil, ni me laiſſer abattre par la miſantropie.*

En un mot, je ſuis parfaitement content: ſoufrez que je vive iſolé; je n'ai pas de

goût pour traverſer le canal deux fois par an, & aller perdre ſix mois avec des Hommes d'Etat.

Il faut abſolument aller en ville ; c'eſt pour le ſervice de la couronne. *Allons, Louis, le Doyen ſera utile, vas le chercher, & ne te laiſſe point payer d'excuſes.* Mais la fatigue, les périls que l'on court ſur mer; les grands Miniſtres ne penſent jamais à cela: que le voyage coute 500 guinées, que leur importe où l'on prenne l'argent; on ne fait que s'endetter davantage, & c'eſt une bagatelle pour eux.

Mon cher Monſieur le Doyen, changez de robe, & chargez-moi de dire à Mylord que vous partez pour Londres. Je m'empreſſe en diligence ſans penſer qu'il doit ſe rendre le jour même au lever du Roi, & en conſéquence je trouve Monſeigneur inveſti par un triple cercle de gens bigarrés de rubans rouges & bleus. Comment me hazarderois-je à percer cette foule? Certain plaiſant obſerve mon embarras, & dit à l'oreille de ſon voiſin: *Je croyois que le Doyen étoit trop fier pour venir ſe meſurer ici avec une cohue.* Un autre déclare avec chagrin que j'ai plus de zele que d'eſprit. *Vous vif, & plein de feu lorsqu'il s'agit d'exprimer votre amitié, ſans conſidérer que vous pouſſez rudement un Duc.* J'avoue que cet affront me fait plaiſir, & je crois modeſtement qu'il me montre ce

que je voudrois que tout le monde fut. Je me retire dans le tems que vingt fous, que je n'ai jamais vus, abordent avec des ſuppliques admirablement bien deſſinées, & me prient de les appuyer.

Celui-ci m'expoſe humblement ſon cas; celui-là ſollicite mon crédit pour obtenir une place; en un mot, mille différentes affaires bourdonnent à mes oreilles comme les mouches. *Demain mon procès ſe décide, & ſans votre ſecours il eſt appointé.* Le Duc vous attend, Mylord & vous, pour quelque grande affaire, — à deux heures. *Rappellez au Lord Bolingbroke de faire inceſſamment ſigner mon brevet: ſongez que c'eſt la premiere grace que je vous demande.* Comptez ſur moi, je ferai de mon mieux — A ces mots, il commence à me tourmenter. *Vous réuſſirez certainement ſi vous le voulez; je ne doute en aucune maniere que ſi Mylord ſavoit — Un mot en ma faveur, s'il vous plaît, Mr. le Doyen.*

Voyons, voilà trois années & plus, que Harley m'a attaché à lui, & m'a choiſi pour ſon humble ami; il me prenoit dans ſon carroſſe pour bavarder, & m'interroger ſur ceci & cela: par exemple, *Quelle heure eſt-il? D'où vient le vent? Quel eſt le char que nous avons laiſſé derriere?* Ou bien il s'agiſſoit de déchifrer l'inſcription d'une enſeigne de cabaret; il m'auroit pareillement demandé s'il n'y avoit rien de nouveau de Pope, de Par-

nel ou de Gay. Tout ce babil amuſe ſouvent Mylord & moi juſqu'à nous faire bâiller. Nous allons une fois la ſemaine à Windſor, puis nous revenons en ville, & tout ce qui ſe paſſe entre nous pourroit ſe publier ſans conſéquence à Charingcrois.

J'ai cependant quelques jaloux qui ſouffrent de me voir ſi bien traité. *Que penſez-vous de notre ami le Doyen? quel eſt donc le but de certaines gens? cela m'étonne. Mylord & lui ſont devenus ſi grands — toujours enſemble tête à tête. Quoi, on l'admire pour ſes plaiſanteries? Voyez la fortune de certaines gens!* Le bruit ſe répand qu'il eſt arrivé un exprès à la cour; & dès-lors je ſuis arrêté par tous les fous que je rencontre. *Vous, Mr. le Doyen, qui voyez les grands, dites-nous ſi l'Empereur entrera en traité, ou ſi les Papiers publics mentiront.* Ma foi, Monſieur, vous en ſavez là-deſſus autant que moi. *Ah! Docteur, vous voulez rire : ce n'eſt plus un ſecret.* — Je proteſte que c'en eſt encore un pour moi. — *Eh bien, dites-nous au moins quand les troupes auront leur paie.* Quoique je déclare ſolemnellement que je n'en ſuis pas mieux informé que le Lord Maire, mes curieux reſtent tout ſtupéfaits; & me regardent comme l'homme le plus caché qu'ils ayent connus.

Ainſi balotté dans cette mer des extravagances humaines, les plus belles heures de

ma vie ſont perdues. Je fais néanmoins toujours des vœux pour la ſolitude: ah ! que ne puis-je voir ma métairie ! Là couché ſur le bord d'un doux ruiſſeau, je dormirois ou parcourerois quelque ancien Livre, & je noyerois dans l'oubli ces ſoins, ces inquiétudes qui dévorent les habitans des cours & des villes. O jours charmans! nuits délicieuſes ! que de plaiſirs quand je ſoupe ou je dîne ! Mes amis, mes gens s'égaient & ſe divertiſſent à la ronde ; les feves & le jambon tentent leur appétit ; & la ſanté du Roi ſe porte avec toute la décence réquiſe. Chacun veut plaire & s'amuſer, & les chiens mêmes ſont contens. Là, on évite les paroles inutiles ; on ne s'informe pas comment cet Italien chante, ni ſi ſon voiſin eſt fou, ou bien ſa femme: ce qui ſe paſſe dans le Parlement ne nous intéreſſe pas ; il faut quelque choſe de plus important, & rien qui approche du ſcandale. Nous voulons ſavoir qui eſt le plus heureux ou le plus ſage, d'un homme de mérite, ou d'un avare; ſi, dans le choix d'un ami, il faut chercher la vertu, ou nos propres avantages; qu'eſt ce que l'on peut appeller bien, ce qu'il y a de mieux, & ce qui excelle par deſſus tout.

Notre ami, Maître Prior, racontoit, comme vous ſavez, un Conte qui rentre merveilleuſement dans notre ſujet. Il étoit une fois, dit la Fable, un Rat payſan qui fêta à ſa table

table un Rat bourgeois, préciſément comme un fermier auroit traité un Lord: c'étoit cependant un Rat ménager; mais il aimoit ſon ami, & il avoit une ame; il connoiſſoit ce qui étoit honnête, & il vouloit s'en acquitter dans l'occaſion, coûte qui coûte. Il lui préſenta du lard, un pouding, qui auroit plu à un Doyen, & du fromage de Suffolk, quoiqu'il eût bien ſouhaité qu'il fût de Stilton. Quant à lui, il ſe contentoit de manger la croute & la pelure. Notre Rat du bon ton ne pouvoit preſque toucher à rien; il montroit de l'eſprit & de l'éducation; il faiſoit de ſon mieux pour paroître manger, & s'écrioit: *Je jure que vous faites parfaitement bien les choſes, mais ô Ciel! mon ami, quelle ſcene ſauvage! De grace, venez & vivez dans le monde. Conſiderez que les Rats doivent mourir auſſi bien que les hommes, les grands comme les petits, vous & moi. Conſacrez donc vos jours aux plaiſirs: (c'eſt la doctrine qui s'apprend à la cour.)*

L'Hermite le plus déterminé peut céder à une forte tentation. Notre Rat ſolitaire part avec ſon ami, & débarque dans une grande Maiſon près de Lincoln's Inn; (c'étoit une nuit, où les Seigneurs de la Chambre Haute, engagés dans une longue diſpute, s'étoient retirés fort tard.)

Figurez-vous un lieu, que le Poëte offriroit à votre imagination s'il brilloit dans l'art

de faire des deſcriptions; il vous diroit comment la lueur de la Lune peint d'une couleur argentée tous les murs, les portes à la Venitienne, des lambris groteſques, & des parquets de ſtuc. Mais pour trancher court, diſons que la Lune étoit levée, & les hommes au lit: les convives avoient quitté la table, & nos Rats s'y placerent tête à tête.

Notre Rat bien né parcourt tous les ſervices, offre à ſon ami la volaille & le poiſſon, nomme tous les plats, & s'écrie ſelon l'uſage: *Que cela eſt bon! Ah! goûtez de ceci! Voilà une gelée parfaite, cette liqueur eſt admirable; plongez-y la queue & la mouſtache.* Vit-on jamais de payſan plus heureux? il ſe gorge, boit & avale ſans meſure. *J'en ſuis honteux — cela eſt bien groſſier de tant manger — mais tout eſt ſi bon. — Je vous rends mille graces; Mylord ſeul ſait vivre.* A peine avoit-il achevé ſa période, que voilà le Chapelain, le Sommelier, les chiens & tout, qui fondent dans la ſale. *Un Rat, un Rat! fermez la porte.* Le chat accourt en ſautant. Nos convives s'évadent dans la minute, & croient devoir leur ſalut à une Providence particuliere, (car votre impertinent lambris n'avoit pas la moindre iſſue.) *Avec la permiſſion de Votre Grandeur*, s'écria le manant, *voilà un deſſert qui n'eſt pas ſi plaiſant. Laiſſez-moi le creux de mon arbre, une croute de pain & la liberté.*

IMITATION

De l'Ode I. du Livre IV.

A VENUS.

QUoi encore? De nouvelles agitations s'élevent dans mon cœur? Ah! Venus, épargnez-moi, ménagez mon repos! Je ne ſuis plus, hélas! ce même homme qui brilloit du tems de la Reine Anne. Ne me parlez plus de vos douces allarmes, & n'obſédez plus de vos attraits un froid mortel qui a cinquante ans. Mere trop impérieuſe des tendres deſirs, portez vos feux dans des cœurs qui les demandent; environnez Murray de tous vos amours; il eſt noble, jeune, & il réunit toutes les graces aimables à tous les talens honnêtes. Il eſt le même lorsqu'il s'agit de défendre l'opprimé, de vaincre une maîtreſſe, ou de fixer un ami. Il eſt fait pour étendre vos conquêtes ſur la moitié du genre humain; tous ſes rivaux reconnoîtront ſa ſupériorité, pourvu que vous lui donniez autant d'opulence qu'il a d'eſprit. Alors vous reſpirerez ſur le marbre par le ciſeau de l'Artiſte, & Chloé fournira le modele. Sa maiſon, renfermée dans le fond du bocage éclatera ſur la verdure ſuſpendue, où la Tamiſe réfléchit cette brillante ſcene; la tendre lyre appellera les amours, les ris

& les desirs; les Graces & les Muses s'assembleront pour animer les danses ou les doux accens de la joie; Les Nymphes & les jeunes Bergers réunis salueront l'aurore naissante, & leurs transports se soutiendront encore à la fin du jour. Pour moi, hélas! tous ces plaisirs ne sont plus; ce n'est plus pour moi que le printems se couronne de fleurs. Adieu, tendre espoir, feux mutuels, desirs toujours renaissans! Adieu, coupe enchantée, qui dilate le cœur, & toutes les douces séductions de l'ame! Mais comment? Ah! trop chere Divinité, pourquoi des larmes involontaires coulent-elles de mes yeux? Pourquoi mes pensées, mes paroles s'arrêtent-elles au moindre de tes regards? Dans le délire de mon imagination, je te vois, je suis ravi. Ah! je saisis tes beautés, mes mains s'égarent, tu t'échappes, cruelle, d'entre mes bras, tu brilles dans ta fuite le long du canal; la compatissante Cinthie me montre ton image, qui s'efface bientôt dans le cours des ondes.

IMITATION

De l'Ode IX. du Livre IV. (1).

DE peur que vous ne penſiez que les accens, dont les flots de la Tamiſe ont retenti, ſont condamnés à périr, ſachez que m'élevant ſur les aîles de la vérité, j'ai ſurpaſſé les foibles efforts des Chantres vulgaires; quoique l'audacieux Milton éclate ſur le ſommet du Pinde, les Muſes ſe jouent avec le naturel Spencer; le tems reſpectera encore Waller, & les chants du morai Cowley.

Il y avoit des Sages & des Princes avant qu'on parlât de Céſar ou de Newton; ceux-ci établirent de nouveaux empires ſur la terre, & ceux-là produiſirent de nouveaux cieux & de nouveaux ſyſtêmes.

Vaine ambition! orgueil ſtérile! Ces Sages & ces Chefs n'avoient point de Poëte, & ils moururent. C'eſt en vain qu'ils formoient des hypotheſes, ou verſoient leur ſang, ils n'avoient point de Poëte, & ils ſont morts.

(1) Pope n'en a imité qu'une partie.

AVERTISSEMENT

Du Traducteur ſur la Comédie ſuivante.

QUoique l'Avertiſſement qui précede cette Comédie ſoit ſigné JEAN GAY, *& qu'il diſe ſeulement que deux de ſes Amis l'ont aidé dans la compoſition de cet Ouvrage, la vérité eſt que la Piece a été compoſée par* POPE *& le Dr.* ARBUTHNOT *en ſociété, comme l'a déclaré* COLLEY CIBBER, *qui le ſavoit à n'en pouvoir douter. Mais Mr.* GAY *leur ami voulut bien leur prêter ſon nom pour les ſouſtraire à la critique & aux railleries de la ville. La piece ne réuſſit point. Elle ne ſe trouve point dans l'Edition de* WARBUTON. *Nous l'avons tirée du Supplément dont il a déja été parlé.*

TROIS HEURES
APRE'S
MARIAGE.
COMÉDIE.

Rumpatur quisquis rumpitur invidia. MART.

AVER.

AVERTISSEMENT.

IL eſt peut-être à propos de prévenir le Lecteur que cette Edition eſt exactement conforme à la Piece telle qu'elle a été repréſentée ; car quoique les Acteurs, par complaiſance pour le goût dominant, l'ayent partagée en cinq Actes, cependant comme l'action n'eſt ſuſpendue que trois fois, ce Drame n'a proprement que trois Actes comme les Comédies Eſpagnoles.

Je dois reconnoître encore que deux Amis m'ont aidé dans la compoſition de cet Ouvrage ; la reconnoiſſance ne me permet pas de l'oublier dans un Avis au Public.

JEAN GAY.

PROLOGUE.

ON juge les Auteurs ſur des regles étranges & dictées par le caprice. On s'imagine que les grands Ecrivains ſont enragés, & les petits des fous. Au reſte, ce ſont les meilleurs, que l'on traite le plus ſévérement; car on ſe contente de perſiffler les ſots; mais on hait les gens d'eſprit. Les imbéciles déteſtent avec raiſon les hommes de ſens; mais c'eſt une barbarie qu'une guerre civile de ſots contre ſots. Pourquoi les Critiques tombent-t-ils donc indiſtinctement ſur tous les Auteurs en général? Puiſqu'il y en a qui écrivent ſans montrer aucune étincelle d'eſprit, frondez leurs Comédies; ils ont toujours quelque évaſion. *Ne nous ſifflez pas*, s'écrient-ils, *mais les François qui les ont faites.* Ces plats Agioteurs font un commerce clandeſtin par la circulation des denrées; ils puiſent leurs regles en France, & leurs ſujets en Eſpagne. Mais l'eſprit, comme le vin, exporté d'un plus heureux climat, ſe gâte entre les mains de ces fripons. Ils ſupprimen les ſaillies de Moliere & de Lopez pour faire grimacer inutilement un ſtupide Arlequin. Comment notre Auteur s'attendroit-il à quelque indulgence, lui qui a l'impudence de — *ne pas traduire*? Il auroit été plus honnête, dans ce ſiecle ombrageux, de pendre chez l'Etranger les fous & les mé-

chins que l'on veut mettre ſur la ſcene. Tombez ſur les Eſpagnols & les François juſqu'à la fin du monde ; mais épargnez la vieille Angleterre; aimez votre ami. Je répons que ſi la Satire mord quelque fou, qu'il ſiffle tout haut, pour faire voir à tous les Spectateurs que le coup portoit avec juſteſſe. Les Poëtes font des caracteres, comme les fripiers des habits : nous ne prenons pas la meſure à nos fats, ni à nos petits-maîtres; mais on trouve chez nous des aſſortimens pour toutes les tailles. Hommes à bonnes fortunes, approchez: ce *bonnet de fou* (1) a un air — *piquant & divin, avec les oreilles d'Iſſachar:* qu'aucun ſot ne s'en empare; c'eſt un bien public ; il eſt à vous, & puis à moi. De tout tems les Poëtes ont gardé ce meuble avec ſoin pour ceux qui veulent le porter. Notre Auteur le poſſede actuellement; & il le réſigne au premier qui écrira. Je le jette donc ſur le théâtre (2), & que celui qui l'amaſſera le regarde comme le ſien.

(1) L'Acteur montre un bonnet à oreilles.
(2) Il le jette à terre, & ſe retire.

PERSONNAGES.

FOSSILE,
POSSUM, } *Docteurs en Médécine.*
NAUTILUS,

TISANNE, *Apothicaire.*

PLOTWELL,

UNDERPLOT,

Mr. TREMENDUS,

Premier ACTEUR,

Second ACTEUR,

UN MATELOT,

Mde. TOWNLEY,

Mde. PHOEBE CLINKET,

SARSINETTE,

PRUE.

TROIS HEURES APRE'S MARIAGE.

COMÉDIE.

ACTE I.

FOSSILE *entre en donnant la main à* TOWNLEY.

FOSSILE.

ENtrez, ma chere, dans l'habitation de votre mari. Les ſcrupules du Curé.....

TOWNLEY.

Et la fatigue de la cérémonie.....

FOSSILE.

Enfin tout eſt fini.

TOWNLEY.

Ces permiſſions en blanc ſont merveilleuſement commodes. Les Prêtres ont là un noble emploi; ils arrangent tout à leur gré dans le parc du mariage; & ils vous donnent une femme.... Mais je ne leur veux pas de mal, puiſqu'ils m'ont miſe en ſi bonnes mains.

FOSSILE.

J'annonce aujourd'hui une ſuſpenſion d'armes entre la medécine & les maladies: qu'elles interrompent leurs malignes influences;

& que les poudres, les pillules, & les apozemes arrêtent leurs opérations. Que ce jour ſoit conſacré à l'amour: j'aime mieux tenir cette main que de tâter le pouls d'une Ducheſſe.

TOWNLEY.

Et moi celle-là qu'une main de *Matadors*.

FOSSILE.

Ceux qui connoiſſent votre famille, pourroient conteſter mon titre à la poſſeſſion de votre céleſte perſonne. Mais venez, ma chere; le ſceau du mariage eſt la conſommation.

TOWNLEY.

Hélas! que vais-je devenir!

FOSSILE.

Pourquoi ce front baiſſé? Pourquoi cette lenteur, ce tremblement?

TOWNLEY.

Ah! malheureuſe que je ſuis d'avoir quitté ma famille, & de m'être remiſe ſeul entre les mains d'un étranger!

FOISSILE.

Courage! la plus belle de mes curioſités: ſachez qu'un mari renferme tous les parens; vous voyez en moi un tendre pere.

TOWNLEY, *à part.*

Oui, en honneur, il eſt aſſez vieux.

FOSSILE.

Vous pouvez, vous devez vous fier à moi.

TOWNLEY.

Faites de moi ce qu'il vous plaira: il eſt

ſûr néanmoins que vous ne pouvez avoir oublié ſitôt la cérémonie de l'Egliſe. On ne doit pas s'embarquer dans le mariage par goût pour un plaiſir brutal comme les bêtes. Si vous en violez la ſainteté, je m'en lave les mains.

FOSSILE.

Ah! quelle vertu, quelle modeſtie! Vous êtes pucelle, & je ſuis Philoſophe; ſachez qu'aucune action animale, *quatenus* animal, n'eſt indigne de nous. Mais quelle diſparate! de grace, ma chere, dites-moi votre âge.

TOWNLEY.

J'ai près de vingt-trois ans.

FOSSILE, *à part.*

Et moi, je touche à ma grande année climactérique; c'eſt bien le tems de promettre une double nuit. Elle peut être une Alcmene; mais hélas! je ne ſuis pas Jupiter.

TOWNLEY.

Qu'avez-vous? Vous paroiſſez un peu inquiet, Mr. Foſſile; j'eſpere que ce n'eſt rien.

FOSSILE, *à part.*

Que faire dans le lit nuptial, lorsque les ſymptomes de la vieilleſſe ſont contre moi? Cependant voici le fameux *Corroboratif* de *Crollius*: cette phiole renferme des fils & des filles. Buvons un coup d'*Aqua magnanimitatis* par forme de véhicule. Ma femme prendra pour ſa part cinquantes goûtes de *Laudanum* liquide; & alors nous ferons de ni-

veau. Le *Laudanum* calmera l'*atoxie* de ſes eſprits animaux, & l'empêchera de veiller un peu trop.

(*Il entre un Valet.*)

Mr. Votre bouillon aux piſtaches eſt prêt.

FOSSILE.

Ha, je me rappelle, ma chere, que Venus, qui eſt au premier degré du Capricorne, n'aura l'aſcendant qu'à dix heures; tems favorable à la génération ſi l'aſtrologie ne ment pas.

TOWNLEY.

Je ſuis toute obéiſſance, Monſieur.

FOSSILE.

Comment vous récompenſer de tant de bonté d'ame? Que notre mariage ſoit encore un ſecret pour la famille. En attendant, je vous ferai faire connoiſſance avec ma niece, *Phœbe-Clinket:* mais hélas! la pauvre fille! ſa glande pinéale eſt dérangée, ce qui a occaſionné une *rupture* dans ſon intelligence. Je l'ai priſe chez moi pour préſider à mon ménage; & au lieu de faire des poudings, elle fait des paſtorales, ou évoque des Eſprits dans une nouvelle Tragédie. En un mot, ma maiſon eſt le rendez-vous des mauvais Acteurs, des Muſiciens ſubalternes, & des pauvres Maîtres à danſer de Londres. Je voulois d'abord la faire mon héritiere; mais j'ai réſolu que mes propres enfans hériteroient.

La

La voilà qui vient, occupée à ſon ordinaire; obſervons-la un peu.

(*Clinket entre, ſuivie d'une Servante qui porte un pupitre ſur ſon dos; Clinket écrit; ſa coëffure eſt tâchée d'encre, & ſes plumes ſont piquées dans ſes cheveux.*)

LA SERVANTE.

J'aimerois autant porter la *Curioſité* dans les rues: ah! que le dos me fait mal!

CLINKET.

Qu'eſt-ce que le travail du dos, comparé à celui de la cervelle? Pécore, ſcandale des Muſes, tu m'as fait perdre une penſée qui vaut un *in-folio*.

LA SERVANTE.

N'ai-je déja pas attrapé un rétréciſſement de nerfs à lever vos grands Livres? & je ne ſuis plus bonne à rien.

CLINKET.

Appelle-les des *in-folio*, & non de *grands Livres*, Monſtre d'impropriété. Mais patience, je me ſouviendrai que je t'ai promis trois billets aux répreſentations de ma nouvelle Tragédie.

LA SERVANTE.

Il n'y a pas là de quoi faire empeſer mes cornettes.

CLINKET.

Deſtructrice du ſavoir, inſecte plus pernicieux que les vers de Bibliotheque, tu me fais perdre patience; ſouviens-toi de mon

Ode, dont tu enveloppas une chandelle, de cette Epigramme dont tu fis un cornet à tabac, & de l'indigne uſage auquel tu proſtituas mon Hymne à Apollon. Créature immonde! Lis-moi les derniers Vers que j'ai faits ſur le Déluge, & prononce les comme je te l'ai appris.

LA SERVANTE, *liſant avec affectation.*

„ Enflée d'une hydropiſie, la Nature eſt „ languiſſante, puis expire par un copieux „ *Diabetès.*"

CLINKET.

Toujours ſans cadence?

LA SERVANTE.

„ Enflée d'une hydropiſie . . . ."

CLINKET.

Un moment: j'enfante . . . „ Les mers, „ en mugiſſant, pénetrent dans les forêts; „ & les baleines ſe perchent ſur les chênes. . . ." *Mugiſſant, murmurant, mugiſſant, ſiflant;* non: Les mers en fureur. Ainſi donc „ Les mers en fureur pénetrent dans „ les forêts; baleines, perchez-vous . . . ."

(*Foſſile & Townley s'avancent.*)

„ Quel feſtin pour les poiſſons! O régal „ trop voluptueux! Les dauphins affamés „ dévorent le rosbiff . . . ."

FOSSILE.

Ma niece, hélas! ma niece! O Melpomene, Déeſſe de la Tragédie, ſuſpens tes influences pour un moment, & ſouffre que ma

niece me parle raiſon. Voici une Dame de mes amies; la circonſtance où elle ſe trouve l'oblige de prendre un azile dans ma maiſon: ayez pour elle tous les égards poſſibles, & faites préparer le thé.

CLINKET.

Madame, excuſez cette abſence; les eſprits animaux ont déſerté les avenues de mes ſens, & ſe ſont rendus dans les ſolitudes du cerveau pour contempler une belle idée. Je ne pouvois forcer ces rodeurs à revenir à leur poſte pour mouvoir ces parties du corps qui expriment la civilité.

TOWNLEY, *à part.*

Voilà une ſinguliere créature; ſi je ne me trompe, je pourrai, en la flattant, la faire ſervir à mes deſſeins.

(*Townley, Clinket & la Servante ſortent.*)

FOSSILE.

Ses bijoux, ſa caſſette, elle a laiſſé tout. Si ſon oncle découvre ſon mariage, il pourra mettre un embargo ſur la pacotille.... Je veux l'envoyer chercher.

(*Il paroit un Garçon avec une Lettre.*)

LE GARÇON.

C'eſt ici la mai-mai-maiſon.

FOSSILE.

Que demandes-tu mon enfant?

LE GARÇON.

La Suivante de Mde. Town-town-townley.

FOSSILE.

Que lui veux-tu?

LE GARÇON.

Une Le-le-lettre.

FOSSILE.

Qui t'a chargé de cette Lettre?

LE GARÇON.

Une per-per-perſonne.

FOSSILE.

Donne-la moi, mon enfant; c'eſt un honnête Garçon! Donne-la moi, & je la rendrai à ſon adreſſe; c'eſt un très-honnête Garçon!

LE GARÇON.

Fort bien. (*Il ſort.*)

FOSSILE.

Il n'y a plus de ſecrets entre nous; l'homme & la femme ne font qu'un. (*Il lit.*)

„ Madame, ou je me flatte en vain, ou
„ ce ſoir, je dois être heureux. J'eſpe-
„ re que la même perſonne conſom-
„ mera ſes bons offices. Je ratifie les
„ articles. L'anneau eſt joli, & j'aurai
„ l'agrément de le mettre la premiere
„ fois."

„ Votre impatient R. P."

Par la barbe de Belzebut, qu'eſt-ce là? *Heureux ce ſoir! La même perſonne!* De *bons offices!* Qu'as-tu fait, pauvre Foſſile? Ne pouvois-tu pas t'amuſer toujours avec les dépouilles des carrieres & des mines de charbon, avec tes ſerpens & tes ſalaman-

dres ; mais il falloit que tu euſſes auſſi un monſtre vivant. Par la mort ! comme je vais être le plaſtron de notre coterie ! N'y a-t-il point de corde parmi mes curioſités ? Dois-je la chaſſer, & publier ma honte ; ou l'enfermer, & ſouffrir ma disgrace. L'enfermer ! c'eſt la choſe impoſſible. On peut fixer des eſprits volatils, comprimer l'air, mettre à la chaîne les ours, les lions & les tigres, garder même ſon or ; mais qui peut arrêter une femme libertine ?

(*Townley entre.*)

TOWNLEY.

Miſſ Clinket lira ſa piece ce matin en prénant le thé : voulez-vous partager le divertiſſement ?

FOSSILE.

Non, j'ai beſoin d'être ſeul.

TOWNLEY.

J'eſpere que ma compagnie ne vous eſt pas encore à charge. (*Elle ſoupire*) Que ſignifie ce changement ſubit. Conſidérez, Mr. Foſſile, que vous avez beſoin de repos ; le lit vous fera du bien ; je prendrai place à côté de vous.

FOSSILE.

J'ai mal à la tête, & le lit ne fait que l'augmenter pour moi.

TOWNLEY, *paſſant la main ſur ſon front.*

Eſt-ce par ici ?

FOSSILE *s'éloignant.*

Cela n'eſt que trop ſûr.

TOWNLEY.

Pourquoi ce ton chagrin, Mr. Foſſile?

FOSSILE, *à part.*

Non; il faut diſſimuler & la ſonder un peu. (*Haut.*) Un excès de joie, ma chere, me tourne la tête: je ſuis un peu ſujet aux vertiges, & j'ai peine à me ſoutenir.

TOWNLEY.

Je me flatte que je ſuis faite pour vous ſecourir.

FOSSILE.

Cela commence à ſe diſſiper: c'étoit une petite flatuoſité produite par une pénible digeſtion. Mais dites-moi, ma chere, votre oncle vous a-t-il tellement éloignée du commerce des hommes...?

TOWNLEY.

Je n'avois d'autre compagnie que Sarſinette & mon chien.

FOSSILE.

C'eſt une jeune perſonne très-prudente que cette Sarſinette; vous aviez là certainement une bonne & fidele amie dans votre ſolitude.

TOWNLEY.

Oui, quand c'étoit ſon intérêt: mais je n'avois pas de familiarité avec ma femme de chambre.

FOSSILE.

Mais ne s'eſt-il pas préſenté quelque Paladin qui offrît ſes ſervices à une belle infortunée.

TOWNLEY, *à part.*

Ma langue, prens garde: ces queſtions me ſont ſuſpectes. (*Haut*) Une perſonne comme moi ne pouvoit guere échapper aux importuns.

FOSSILE.

Comment s'appelloit ce fâcheux inſupportable qui vous fatiguoit de la ſorte?

TOWNLEY.

Comment il s'appelloit? Je crois qu'il a mille noms. Dans ſes billets, tantôt c'étoit Myrtille; tantôt Coridon, Alexis, & que ſais-je encore?

(*Sarſinette accourt, & ſe jette au cou de ſa Maîtreſſe qu'elle embraſſe avec un grand zele.*)

FOSSILE.

Ma chere Sarſinette, que je te ſuis obligé pour tes ſervices; tu m'as rendu heureux à l'excès. (*A part.*) Je trouverai une autre Lettre ſur elle.

(*Il gliſſe ſa main dans la poche de Sarſinette, & à chaque pas qu'elle fait pour dire un mot à l'oreille de ſa Maîtreſſe, Foſſile ſe fourre entre deux.*)

TISANNE, *entrant.*

Mde. Colloquinte ſe plaint toujours d'une déjection d'appétit.

FOSSILE.

Donnez-lui un ſomnifere: mais ne nous interrompez pas. Mon bon Monſieur Tiſanne, nous ſommes en affaires.

(*Foſſile s'avance entre Townley & Sarſinette.*)

TISANNE.

Le crachement du Colonel eſt preſque ſupprimé.

FOSSILE.

Donnez-lui un ſomnifere. Venez demain, Mr. Tiſanne. Aujourd'hui je ne vois perſonne.

TISANNE.

Milady Varnish ne ſe trouve pas mieux depuis qu'elle prend les eaux; car le bouton qu'elle a au bout du nez reſte toujours.

FOSSILE.

Donnez-lui un ſomnifere.

TISANNE.

La tympanite de Miſſ Prudentia ne fait qu'augmenter. Quoi, point de julep de perles! Dois-je faire dormir tout le monde?

FOSSILE.

Oui, faites dormir, vous dis-je, ou ventouſez comme il vous plaira. Votre Serviteur, Mr. Tiſanne.

TISANNE.

Mais les vapeurs de Mde. Giddy? Elle appelle ſes femmes des Nymphes; car elle s'imagine être Diane, & que ſon Mari eſt Actéon.

FOSSILE.

Je ne puis voir de malade avant demain. Donnez-lui un ſomnifere, vous dis-je.

(*A chaque fois que Foſſile veut conduire Tiſanne à la porte, Sarſinette & Townley tâchent de ſe parler tout bas; Foſſile revient alors à ſon poſte, & Tiſanne ſe rapproche.*)

TI-

TISANNE.

Miſſ Chitty, qui eſt en penſion, n'a pris aucune ſubſiſtance raiſonnable toute la ſemaine; elle a mangé ſeulement pour deux liards de charbon, & une de ſes mitaines.

FOSSILE.

Sarſinette, reconduiſez Mr. Tiſanne à la porte. Je ferai demain ma ronde chez tous mes malades.

(*On frappe à la porte.*)

TISANNE.

Ah! Monſieur, voilà un laquais de la Comteſſe d'Hippokekoana. L'Emétique a trop travaillé, & elle eſt dans les convulſions.

FOSSILE.

Cela eſt malheureux. Il faut donc ſortir. Ma chere, j'ai un mot à dire à Mr. Tiſanne. Paſſez dans mon cabinet pour un moment, & amuſez-vous à conſidérer les peintures. (*A Sarſinette.*) Voilà votre chemin, Madame.

(*Townley ſort par une porte, & Sarſinette par l'autre.*)

Mr. Tiſanne, courez devant, s'il vous plaît, & annoncez que j'arrive à l'inſtant. (*Tiſanne ſort.*) Toutes mes diſgraces viennent à la ſuite l'une de l'autre. Si le Galant pénetre auprès de ma femme, avant que j'aie couché avec elle, me voilà dans la grande Confrérie, & je ferois un beau ſpectacle. Quel parti prendre? Je l'enfermerai.

Renfermer ma femme? Oui, mon repos & mon honneur le demandent, & cela ſera. (*Il ferme la porte à la clef.*) Thomas, Thomas! (*Son valet entre.*) J'ai rêvé la nuit derniere qu'on m'avoit volé. La Ville eſt inondée de filoux. (*A part*) Qui ſait ſi le ſcélerat, qui a envoyé la Lettre, n'eſt pas actuellement dans la maiſon? (*Haut.*) Regarde dans la cheminée, examine tous les endroits obſcurs, le trou au charbon, mes grands pots de fleurs; & n'oublie pas le tonneau vuide, qui eſt à la cave. Garde fidélement la porte, & ne laiſſe entrer perſonne juſqu'à mon retour.

(*Le Valet ſort. On entend du bruit à la porte du cabinet.*)

TOWNLEY.

Qui eſt-là? Je ſuis enfermée: au meurtre, au feu!

FOSSILE.

Ma chere, je vous demande pardon.

(*Il ouvre, & Townley paroît.*)

C'eſt nous! Vous appelliez. Je ſuis ſi accoutumé à fermer cette porte; c'eſt une action purement machinale & involontaire.

TOWNLEY.

Votre conduite, Mr. Foſſile, ſent un peu le myſtere depuis un quart d'heure. Je ſuppoſe ce que j'ai preſque honte de nommer, & cette avanture confirme mes ſoupçons.

De grace, parlez avec franchiſe; d'où vient ce changement?

(*Foſſile lui montre la Lettre.*)

TOWNLEY *la lui rendant.*

Eſt-ce là tout?

FOSSILE *lit.*

„ Madame, ou je me flatte en vain." Qui ſe flatte?

TOWNLEY.

Mon oncle, s'il faut que je ſois votre interprête.

FOSSILE.

„ Ou ce ſoir, je dois être heureux."

TOWNLEY.

D'être marié, ſi toute fois c'eſt un bonheur.

FOSSILE.

„ J'eſpere que la même Perſonne."

TOWNLEY.

Oui, le Curé. (1) Ne vous voila-t-il pas jaloux?

FOSSILE.

„ Conſommera ſes bons offices. Je ra-
„ tifie les articles."

TOWNLEY.

Du douaire.

FOSSILY.

„ L'anneau eſt joli, & j'aurai l'agrément
„ de le mettre moi-même."

(1) Il y a là un jeu de mot, qui ne peut ſe rendre en François. Le mot *Perſon* ſignifie *perſonne*, & celui de *Parſon*, un *Miniſtre* ou *Curé*.

TOWNLEY.

Et qui eſt-ce qui mettroit l'anneau nuptial que l'époux?

FOSSILE.

Je t'en conjure, pardonne à ton petit Mari. L'amour & la jalouſie vont ſouvent enſemble, & l'excés de cette double paſſion a obſcurci les yeux de mon entendement.

TOWNLEY.

Barbare! Je te pardonnerois ſi tu avois empoiſonné mon pere, débauché ma ſœur, tué mon petit chien! Mais aſſaſſiner ma réputation!

FOSSILE.

Allons, je t'en ſupplie, pardonne-moi.

TOWNLEY.

J'y conſens, mais à condition que ta fievre jalouſe ne revienne plus. Pour un jaloux, un mot dit à l'oreille eſt une évidence; un ſonge eſt une démonſtration. Une Lettre de compliment le fait rêver; une viſite innocente le met en fureur. Je vous éprouverai, Mr. Foſſile; car n'allez pas vous mettre dans la tête que je ne verrai perſonne.

FOSSILE.

Oui, ma chere, je confeſſe que je t'ai outragée. Mais de crainte que mon mariage, & cette ſimple avanture ne tranſpirent dans le voiſinage, nous partirons tous deux pour la campagne, juſqu'à ce que notre ſecret ne faſſe plus de bruit. On m'appelle chez un

malade ; je ſuis de retour en moins d'une demi-heure. (*Il ſort.*)

TOWNLEY *ſeule.*

Le billet de Plotwell a penſé me perdre. J'ai eu tort de ne pas le prévenir ſur mon mariage. Un Mari jaloux ! Chaque poiſon a ſon antidote : comme la crédulité eſt la cauſe de ſes ſoupçons, il faut encore qu'elle guériſſe ſa jalouſie. Il doit me confiner demain à la campagne : apprenons ſur le champ à Plotwell le malheur qui me menace ; & en mettant à profit cet inſtant qu'il me laiſſe le jour même de ſes noces, j'acheverai d'en faire un Mari à la mode. Déeſſe de l'Intrigue ! prête-moi ton ſecours, & je tirerai une vengeance digne des plus fameuſes Héroïnes de Bocace.

(*Plotwell & Clinket paroiſſent alors.*) Quoi, Plotwell ! Comment ſe trouve-t-il ici ? Il faut l'avertir de ſe tenir ſur ſes gardes.

PLOTWELL.

Madame, je ſuis agréablement ſurpris de vous trouver ici.

TOWNLEY.

Moi, Monſieur ? Vous vous méprenez certainement, car je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais vu.

PLOTWELL.

Madame, je vous demande pardon. (*A. part.*) Qu'une vérité a l'air d'un menſonge dans la bouche d'une jolie femme !

CLINKET.

Madame, c'eſt Mr. Plotwell, gentilhomme qui ſera aſſez obligeant pour faire mettre ma Piece au théâtre ; il veut bien être le pere de cet indigne enfant de ma Muſe, ſur la ſimple lecture que je lui en ai faite ce matin.

PLOTWELL.

Madame, je ſerois fier d'être le pere réel de chacune de vos productions.

CLINKET.

Bien raiſonné! Ha, ha, ha. Vous ſavez, Mr. Plotwell, que le public eſt aſſez mauvais juge de l'eſprit ; on a eu l'audace de rejetter preſque toutes mes pieces. L'intelligence des ſots eſt ſi épaiſſe, qu'ils ne penſent qu'à contreſens.

PLOTWELL.

Il en eſt, Madame, qui ont en horreur le parfum d'une roſe.

(*Clinket interrompt Townley & Plotwell à chaque fois qu'ils eſſayent de ſe parler.*)

CLINKET.

Si cette Piece n'entraîne pas tous les ſuffrages, qu'on m'écraſe comme un reptile dans la pouſſiere de la médiocrité. Je ſuis ſûre, Monſieur, que cet enfant, que vous adoptez, ne vous fera pas deshonneur.

TOWNLEY.

De grace, Madame, quel en eſt le ſujet?

CLINKET.

Il eſt ineffable ; ſi adapté au merveilleux de la Tragédie! ſi propre à exciter les paſſions! ſi ſimple & ſans épiſodes embaraſſans! le vraiſemblable & le merveilleux ſont amalgamés avec tant d'adreſſe!...

TOWNLEY.

Mais le ſujet, Madame?

CLINKET.

C'eſt le Déluge univerſel. J'ai préféré celui de Deucalion & de Pyrrha, parce que nos Acteurs ne doivent pas parler de celui de la Bible.

PLOTWELL *à Townley.*

Mais Madame....

CLINKET.

Quelle matiere pour une noble deſcription! Puis-je avoir l'honneur de vous répéter une ſcene que je viens d'embellir de nouveaux traits?

TOWNLEY.

Je vous proteſte, Madame, que vous nous ferez plaiſir. (*A Plotwell.*) Je profiterai de la circonſtance pour vous inſtruire de ma ſituation.

CLINKET.

Imaginez-vous que Deucalion & Pyrrha ſont dans leur batteau. Ils longent un cap, où le Prince Hémon, premier Amant de Pyrrha, eſt ſur le point d'être enſeveli dans les flots. Elle preſſe Deucalion de le prendre dans ſon

batteau.... Monſieur, vous ſerez le Prince Hémon ; Madame repréſentera Pyrrha, & moi Deucalion. (*Clinket donne le Manuſcrit à Plotwell.*) A vous, Monſieur.

PLOTWELL *lit.*

„ Oh, oh, Batelier!"

TOWNLEY.

„ Quoi, le Prince Hémon!"

PLOTWELL.

„ Oui, c'eſt Hémon."

TOWNLEY.

„ Tu vois que je vogue à préſent dans „ l'arche d'un Mari. Je voudrois cependant „ bien récompenſer ton amour : mais Hé- „ mon, hélas! je crains qu'on ne m'enter- „ re demain au point du jour à la cam- „ pagne. ".

CLINKET.

Il n'y a pas un mot de cela dans votre rôle: faux, abſolument faux!

PLOTWELL.

„ J'ai couru toute la ville pour chercher „ ma Pyrrha."

CLINKET

Mais on n'y tient pas. Vous avez votre rôle, Monſieur. Il ne faut jamais embarraſſer le ſujet par des diſcours hors de ſaiſon.

PLOTWELL.

Madame, c'eſt ce que l'on fait ſouvent.

TOWN-

TOWNLEY.

Quoi que l'amour diſe, ma pitié veut te ſecourir.

(*Plotwell l'embraſſe.*)

CLINKET.

Fi, Monſieur Plotwell; cela eſt contre le *decorum* du théâtre. Je hais autant l'impudence d'un baiſer ſur les levres que l'uſage barbare de tuer quelqu'un ſur la ſcene: vos meilleurs Tragiques, ainſi que les femmes de qualité qui ſont en viſite, ne préſentent jamais que la joue, de cette maniere, Mr. Plotwell. (*Elle l'Embraſſe.*)

PLOTWELL.

Je n'ai lu, dans Ariſtote, aucun précepte contre les baiſers.

CLINKET.

Je ne voudrois cependant point me mettre dans le cas de manquer aux bienſéances.

PLOTWELL.

Cela eſt vrai, Madame; les derniers coups de l'amour & de la vengeance ne doivent jamais révolter les Spectateurs: mais je penſe qu'un baiſer, dans la Comédie, vaut un ſoufflet dans la Tragédie, & vous ſavez que nos meilleurs Ecrivains en donnent & en reçoivent aſſez ſouvent.

CLINKET.

Fort bien! Je vous dis qu'une femme ne doit pas plus ſouffrir un baiſer qu'un gentilhomme un ſoufflet. Prenez ma Muſe ſous votre pro-

tection, Monſieur. J'ai fait venir des Acteurs qui recevront mon enfant ſi vous l'adoptez. Le théâtre retentira d'applaudiſſemens en dépit du préjuge.

(*Sir Tremendus entre avec deux Acteurs.*)

PLOTWELL.

Meſſieurs, cette Dame, qui daigne ſourire à mes productions, m'a permis de vous inviter à la lecture d'une Tragédie.

CLINKET.

Ces Meſſieurs me font honneur.

LE I. ACTEUR.

Permettez-nous, Monſieur, de vous préſenter le fameux Sir Tremendus, le plus grand critique du ſiecle.

PLOTWELL.

Mr. Tremendus, je ſuis charmé de vous voir, quoique certains Auteurs tremblent autant à la vue d'un Critique que certaines femmes à la vue d'un chat. Sir Tremendus, Madame, eſt un homme qui peut apprendre au public à deſapprouver ce qu'il a goûté, & à goûter ce qu'il a deſapprouvé.

SIR TREMENDUS.

Hélas! A quoi ſert un bon palais, lorſque le goût de toute la ville eſt gâté? Il n'y a pas ici dix critiques, qui ne jugent de travers.

CLINKET.

Sir Tremendus a bien raiſon: nos Tragédies modernes ne ſont que de faſtueuſes

rapſodies, qui n'excitent ni terreur ni pitié.

PLOTWELL.

Pardonnez-moi, Madame; la pitié des ſpectateurs à la premiere repréſentation, & la terreur de l'Ecrivain à la troiſieme. Les Pieces de Sir Tremendus ont à la vérité, excité un ſentiment plus ſublime, l'*étonnement*.

CLINKET.

Je m'attens à un aſſaut de bel-eſprit : Prue, diſpoſez-vous à écrire toutes les comparaiſons que j'entendrai.

(*Prue paſſe à un coin du théâtre, & prépare ſes plumes & ſon papier.*)

SIR TREMENDUS.

Les ſujets des Drames modernes ſont auſſi mal choiſis que.....

PLOTWELL.

Les Héros de leurs Dédicaces.

(CLINKET *fait ſigne à Prue.*)

SIR TREMENDUS.

L'intrigue eſt auſſi platte.....

PLOTWELL.

Que celle des mauvais Poëtes contre les nouvelles Pieces.

SIR TREMENDUS.

Les épiſodes ſont auſſi mal avec le fond du ſujet. . . . .

CLINKET.

Qu'une robe noire avec un jupon couleur de roſe. (*A part*) Marquez cela, Prue.

SIR TREMENDUS.

Les ſentimens ſont ſi délicats.....

PLOTWELL.

Que ſemblables à de la crême fouettée, ils ſe diſſipent avant qu'on les goûte.

SIR TREMENDUS.

Le ſtile eſt ſi bas que... que.....

PLOTWELL.

Eh bien, que les ſpectateurs indulgens ſont forcés de le prendre pour ſimplicité.

LE I. ACTEUR.

Monſieur, voyons la Piece, s'il vous plaît.

LE II. ACTEUR.

Nous avons une répétition ce matin.

SIR TREMENDUS.

D'ailleurs les larcins ſont ſi viſibles.....

PLOTWELL.

Que l'ignorance même les reconnoîtroit.

SIR TREMENDUS.

On vole les Anciens & les Modernes. Liſez la fameuſe *Iphigenie* de Racine; il a volé ſon Agamemnon à Seneque, qui l'avoit volé à Euripide, qui l'avoit volé à Homere, qui l'avoit volé à tous les Anciens ſes prédéceſſeurs. En un mot, il n'y a rien de plus exécrable que les Tragédies qui prennent le mieux.

LE I. ACTEUR.

Ah! Monſieur, exceptez l'immortel Shakeſpear.

SIR TREMENDUS.

Il n'avoit pas de jugement.

LE II. ACTEUR.

Le fameux Ben Johnſon.

CLINKET.

Il eſt ſtérile.

LE I. ACTEUR.

Le tendre Otway.

SIR TREMENDUS.

Il eſt incorrect.

LE II. ACTEUR.

Etheridge.

CLINKET.

Il ne débite que des pauvretés.

LE I. ACTEUR.

Dryden.

SIR TREMENDUS.

Ce n'eſt qu'une machine à vers.

CLINKET.

Ah! cher Tremendus, il y a un ſel dans vos expreſſions. . . .

SIR TREMENDUS.

Ah! Madame, vous avez une juſteſſe d'idées. . . . .

CLINKET.

Je ſuis ſi enchantée de cette mâle pénétration. . . .

SIR TREMENDUS.

Moi de votre profonde capacité. . . ?

CLINKET.

Que je ne ſuis pas capable. . . .

SIR TREMENDUS.

Qu'il eſt impoſſible....

CLINKET.

De concevoir....

SIR TREMENDUS.

D'exprimer....

CLINKET.

Avec quelles délices j'embraſſe.....

SIR TREMENDUS.

Avec quel plaiſir j'entre....

CLINKET.

Vos idées, très-ſavant Tremendus.

SIR TREMENDUS.

Dans vos ſentimens, très-divine Clinket.

LE II. ACTEUR.

La Piece, de grace, la Piece.

(*On apporte la table à thé.*)

CLINKET.

Notre miſérable ſiecle eſt indigne de ce chef-d'œuvre.

PLOTWELL *lit.*

„ Le Déluge Univerſel, ou la Tragédie „ de Deucalion & de Pyrrha."

LE I ACTEUR.

Le Déluge! C'eſt un ſujet bizarre.

CLINKET.

Il n'a pas encore été touché ni par les Anciens, ni par les Modernes; la terreur & la pitié y jouent un grand rôle.

LE I. ACTEUR.

Notre théâtre ne s'en accommodera ja-

mais. Pouvez-vous ſuppoſer, Monſieur, que les femmes reſteront là trois heures pour voir de la pluie, & un batelier au milieu d'un orage? car dites ce que vous voudrez; ce ne ſera jamais autre choſe.

LE II. ACTEUR.

Avec votre permiſſion, Madame, voyons le début.

CLINKET *lit.*

„ La Scene s'ouvre, & le Ciel paroît cou-
„ vert de nuages. Pluie extraordinaire. On
„ apperçoit dans l'éloignement le ſommet
„ du Mont Parnaſſe. Toute la campagne
„ eſt inondée; le bétail & les hommes na-
„ gent dans les flots. Les pointes des clo-
„ chers s'élevent ſur les eaux; & l'on voit
„ les hommes & les femmes perchés ſur
„ leurs girouettes ".

SIR TREMENDUS.

Je vous demande pardon, Monſieur; mais je crois qu'on peut prouver que les girouettes ſont une invention moderne. D'ailleurs, ſi les pierres ont été diſſoutes, comme un Philoſophe moderne l'a démontré, comment les clochers ont-ils pu ſe ſoutenir?

PLOTWELL.

Je ne veux point m'obſtiner ſur des bagatelles. Effacez cela.

CLINKET.

L'effacer? Que faites vous? C'eſt ſapper le fondement de tout le Drame: preſque tous

les perſonnages de votre ſecond Acte ne ſortent-ils pas des pierres que Deucalion & Pyrrha jettoient derriere eux? Cette chicane attaque tout le ſyſtême de la réparation du genre humain.

LE I. ACTEUR.

Mais la pluie eſt abſurde.

CLINKET.

Pourquoi Monſieur ne pourroit-il pas donner de la pluie, comme les autres Auteurs répandent la neige, & lancent le tonnerre. (*Elle continue à lire.*) „ Deucalion paroît en „ habit de matelot, & conduit ſa femme „ Pyrrha vers un batteau : ſon premier cha„ grin eſt lorſqu'il faut qu'elle retourne pour „ aller chercher une caſſette de bijoux." Voyez comment Monſieur imite nos grands Ecrivains : le premier récit a tout le feu de Lee. „ Quoique le Ciel preſſe toutes ſes é„ ponges, & verſe les nuées, de ſorte que „ chacune forme un océan, & les marées „ ....."

SIR TREMENDUS.

La Méditerranée n'a pas de flux ni de reflux, & conſéquemment Deucalion ne pouvoit en parler.

CLINKET.

Un homme de la qualité de Deucalion, pouvoit avoir fait des voyages au delà de la Méditerranée; & conſéquemment votre objection tombe. Obſervez, Sir Tremendus, le

le ſtyle tendre & touchant d'Otway dans cette réplique de Pyrrha: „ Pourquoi ce „ corps de jupe me gêne-t-il tellement que „ je ne puis me jetter à mon aiſe entre tes „ bras?"

SIR TREMENDUS.

Anachronisme! le corps de jupe eſt moderne: toute cette ſcene eſt monſtrueuſe, & contre toutes les regles de la Tragédie.

PLOTWELL.

Je me ſoumets, Monſieur; ſupprimez cela.

CLINKET.

Si la Piece étoit à moi, on m'arracheroit les yeux, on me hacheroit en morceaux, plutôt que de ſouffrir qu'on la mutile.

PLOTWELL.

Ajoutez, effacez tout ce qu'il vous plaira. (*Il ſe leve & s'entretient à part avec Townley.*)

SIR TREMENDUS.

Madame, je ſuis brouillé avec la ſottiſe depuis le berceau: elle met en fureur mon jugement.

LE II. ACTEUR.

En effet, Madame, je crois avoir quelque expérience de théâtre: permettez-moi de dire que cette Tragédie prendra difficilement.

CLINKET.

On frapperoit des mains aux plus mauvais endroits, s'ils étoient d'un Auteur connu, ou ſous ſa protection.

SIR TREMENDUS.

Entre nous, Madame, ce gentilhomme n'entend rien en Poéſie.

LE I. ACTEUR.

Il peut être honnête homme; mais c'eſt un déteſtable Ecrivain: cette miſere ne prendra pas, & ne doit pas prendre.

SIR TREMENDUS.

Si vous êtes ſon amie, conſeillez-lui pour ſon honneur de la jetter au feu.

CLINKET.

Quelle peine un Auteur, qui débute, n'a-t-il pas pour triompher du préjugé? Supposons que cette Piece n'ait que huit repréſentations, la ſeconde en aura vingt. Encouragez un jeune Auteur; c'eſt votre intérêt.

LE II. ACTEUR.

J'aimerois mieux perdre cinq-cens guinées que de mettre certaines Pieces au théâtre. Le public ne s'embaraſſe guere ſi c'eſt l'Auteur ou l'Acteur que l'on ſifle: notre réputation en ſouffre.

LE I. ACTEUR.

Et notre bourſe auſſi, ſi nous étions aſſez ſots pour recevoir cette Piece.

CLINKET.

Je conſignérai la ſomme que l'on voudra pour en garantir le ſuccès. Eh bien, puiſqu'on doit la jouer, j'engagerai l'Ecrivain à paſſer condamnation ſur un petit nombre d'endroits. Prenez-la, Sir Tremendus.

(*Sir Tremendus lit en marmottant.*)

SIR TREMENDUS.

Abſurde au dernier point! (*Il efface.*) Impertinence viſible! (*Il efface.*)

CLINKET.

Quoi, tout cela? Epargnez ceci pour l'amour de moi; car je lui ai donné ces détails.

SIR TREMENDUS.

Ces pauvretés! (*Il efface*) Horrible! (*Il efface.*) Abominable! (*Il efface.*)

LE I. ACTEUR.

Faites main baſſe ſur cette penſée.

LE II. ACTEUR.

Et ſur cette métaphore, Madame, avec votre permiſſion.

LE I. ACTEUR.

Toute cette tirade.

SIR TREMENDUS.

La fable.

CLINKET.

Je réplique . . . .

LE I. ACTEUR.

Les caracteres.

CLINKET.

Je réplique . . . .

SIR TREMENDUS.

La diction.

CLINKET.

Ah! arrêtez, arrêtez! . . . . On m'égorge, on m'aſſaſſine . . . . Miſéricorde! au meurtre, au feu, ah! . . . .

(*Elle s'évanouit.*)

(*Foſſile arrive, & regarde par l'ouverture de la porte.*)

FOSSILE *à part.*

Ma maiſon eſt devenue un théâtre, & ma femme joue auſſi ſon rôle : quel augure! mais il faut que je ſache le fond de tout ceci. (*Haut.*) Je ſuis étonné de voir tant de malades de ſi bonne heure : quelle eſt votre indiſpoſition, Monſieur?

LE I. ACTEUR.

J'ai la colique, à la ſuite d'une indigeſtion de thé verd & de rimes abominables.

FOSSILE.

(*A Townley.*) Votre pouls eſt fort haut, Madame. (*A Plotwell.*) Vous ſympatiſez, à ce qu'il me ſemble; car vous avez un peu de fievre. Mais j'eſpere pouvoir diſſiper l'accès pour cette fois. Quant à vous ma niece, vous avez la manie poétique, & vous êtes poſſédée de neuf Démons, c'eſt-à-dire de vos neuf Muſes; c'eſt pourquoi je les condamne au feu avec leurs ouvrages.

(*Il jette au feu une foule de paperaſſes.*)

CLINKET.

Ah! je ſuis perdue.

PLOTWELL.

A-t-il brûlé quelque billet de banque, ou un nouvel aſſortiment de dentelles de Malines?

CLINKET.

Mes Ouvrages, mes Ouvrages!

PLOTWELL.

A-t-il détruit les titres d'une terre, ou vos billets-doux?

CLINKET.

Une Ode Pindarique, cinq comparaiſons & la moitié d'un Epilogue.

LE II. ACTEUR.

A-t-il livré aux flammes un nouvel éventail, ou votre collier de perles?

CLINKET.

Ah! c'eſt bien pis! la concluſion de tous les Actes d'une nouvelle Comédie; un Prologue, par une perſonne de qualité; trois Eloges en vers, & mes Epigraphes Grecques.

FOSSILE.

Meſſieurs, s'il vous plaiſoit de ſortir.

LE II. ACTEUR.

Madame, vous aurez notre réponſe poſitive au ſujet de votre Tragédie dans une heure ou deux.

(*Sir Tremendus, Plotwell & les Acteurs ſortent.*)

FOSSILE.

Quoique cette affaire n'annonce rien de bon, il ne faut cependant pas agir en étourdi. Libanius remarque qu'une fauſſe accuſation retombe ſouvent ſur l'accuſateur, & j'ai déja été puni pour trop de précipitation. (*Il ſort.*)

(*Sarſinette s'avance.*)

TOWNLEY.

Je l'ai échappé belle, Sarſinette: mon Mari a intercepté & lu le billet de Plotwell.

SARSINETTE.

Je tremble de tous mes membres. Comment vous en êtes-vous tirée?

TOWNLEY.

La ruſe eſt venue à mon ſecours; j'ai menti, & il m'a crue.

SARSINETTE.

Je vous ai ſouvent dit ma penſée ſur cette foule de ſoupirans qui vous obſedent: vous deviez au moins liquider toutes les hypotheques que l'on a ſur votre perſonne, avant de l'affermer à vie. Sans compter Plotwell, vous avez encore à craindre Underplot, qui ſe ſuit comme ſon ombre; il eſt aſſez malheureux pour ſe rencontrer avec votre mari, & alors cet écervelé ne manqueroit pas de nous perdre.

TOWNLEY.

Ton eſprit & ton adreſſe me tireront d'embarras, Sarſinette. Mais c'eſt aujourd'hui mon jour; demain, c'eſt celui de mon Mari.

SARSINETTE.

Il faut toutefois rêver à quelque promt expédient pour empêcher que vos Lettres ne tombent entre ſes mains.

TOWNLEY.

Je ne puis nullement me fier à mon hôteſſe, Madame Chambers, depuis la querelle que nous avons eue à mon départ. Ainſi j'ai donné ordre à ſa ſervante de m'adreſſer ici toutes les Lettres & meſſages qui ſe préſenteroient, & j'ai poſté mon fidele Hugh à la porte pour les recevoir .... Mais voici mon Mari; je paſſe dans mon cabinet.

(*Elles ſortent toutes deux.*)

FOSSILE.

O Mariage! la plus amere des potions, & le plus fort des aſtringens. Ce Plotwell qui lui parloit doit être certainement l'homme au billet. Mais ſi j'ai acquis un caillou du Rhin, au-lieu d'un diamant, pourquoi ternirois-je ſon éclat par d'imprudentes expériences? Elle eſt belle, cela eſt vrai. Si je pouvois la garder à l'avenir pour moi ſeul? Le ſort des maris eſt un étrange cas; il n'eſt ſuſceptible d'autres remedes que de palliatifs.... Qu'il en arrive ce qu'il pourra, tandis que mon mariage eſt encore un ſecret.... (*Des voix ſe font entendre derriere le théâtre.*)

Salut à l'illuſtre Docteur Foſſile & à ſon honorable Epouſe. Les Muſiciens de la Ville ſont venus lui ſouhaiter beaucoup de joie dans ſon mariage. (*Un prélude de flutes.*)

FOSSILE.

Joie & Mariage! ces deux mots ne ſont pas toujours ſi bien aſſortis.

(*Les mêmes voix.*)

Plaiſir & contentement au ſavant Docteur Foſſile & à ſa digne & vertueuſe Epouſe. Les tambours & les trompettes des gardes du Roi viennent le féliciter. (*La ſimphonie.*)

FOSSILE.

Ah! Foſſile, miſérable Foſſile! quelle criſe! Ta disgrace ſe publie au ſon du tambour. On traite les nouveaux mariés comme ceux qui ſont mordus par la tarentule; il leur faut de

la muſique ; mais quelle eſt celle qui peut nous débarraſſer d'une femme trop habile? (*Il ſort.*)

ACTE II.

(FOSSILE *entre déguiſé en valet.*)

FOSSILE *ſeul.*

LE plaiſant animal ! c'eſt le valet de ma femme, un miſérable auſſi mercénaire que le portier d'un Premier-Miniſtre. Pourquoi le poſte-t-elle en faction à ma porte? c'eſt ſans doute pour ſervir à ſes intrigues. Pourquoi l'ai-je gagné, & m'a-t-il prêté ſon équipage? c'eſt que je voulois découvrir ces intrigues. Tu t'avilis donc, malheureux Foſſile! juſqu'à jouer le rôle d'un valet! Eh bien, quoi? Les Dieux & les Demi-Dieux ſe ſont traveſtis d'une maniere encore plus abjecte; eux pour faire un cocu, & moi pour prouver que je le ſuis. Pourquoi rougirois-je donc de ma métamorphoſe, puiſque mon but eſt honnête?

(*On frappe à la porte.*)

UN VALET.

Hé, c'eſt ſa livrée. Mon ami donne ceci à ta maîtreſſe. (*Il ſort.*)

FOSSILE *lit.*

„ Madame, vous m'avez dupé : ce que „ je vous ai donné, me coûtoit fort cher; „ ce

„ ce que vous euſſiez pu me donner ne vous
„ auroit rien coûté. Vous aurez, ſans doute,
„ plus d'égard pour le premier préſent que
„ je vous ferai. Je vous offris une belle ta-
„ batiere: vous la donnâtes à ce ſot Under-
„ plot, & Underplot la donna à ma femme.
„ Jugez de ma ſurpriſe."

„ *Freeman*"

Admirable circulation d'une tabatiere! Avec le tems j'aurai le plaiſir de voir mes plus curieux coquillages montés en or, entre les mains de tous les Fats de la ville.

(*Il ſe préſente une Vieille.*)

LA VIEILLE.

Puis-je parler à votre bonne maîtreſſe, mon honnête garçon?

FOSSILE.

Non, elle eſt occupée.

LA VIEILLE.

Madame Wyburn lui fait bien ſes complimens, & lui envoie cette Lettre. (*Elle ſort.*)

FOSSILE *lit.*

„ Comme je ſuis accablée d'affaires ce
„ matin, je vous mande, aimable Townley,
„ que l'Alderman en paſſe partout où l'on
„ veut, à l'exception de l'article qui con-
„ cerne ſa femme, qu'il ne peut ſe réſoudre
„ à chaſſer: il dit que cette action ne ſeroit
„ pas décente dans cette partie de la ville.
„ Il demande un tête-à-tête pour ce ſoir."
„ P. S. La femme de l'épicier ne lui plaît
„ nullement."

Dieux! Que ce ſiecle eſt libertin! Ni ſa propre femme, ni celle de l'épicier! Vous verrez que le public n'aimera que la mienne.

(*Il arrive deux valets l'un après l'autre, qui préſentent chacun un billet, & ſe retirent auſſitôt.*)

FOSSILE *lit.*

„ Sérieuſement, Madame, je ne puis vous „ donner cette ſomme, ſurtout dans la ſai- „ ſon des paiemens. Un honnête Iſraélite, „ homme ſobre & tranquille, conſent d'être „ pour un tiers dans l'accord, à la ſeule condi- „ tion d'une ſimple viſite le jour du Sabbat."

„ *Habakuc Plumb.*"

Fort bien, la modération eſt louable, même dans l'iniquité. Voyons l'autre billet.

„ Madame, je ne puis vous rendre riche; „ mais je puis vous rendre immortelle."

Oh, c'eſt un pauvre Poëte; je ne le crains pas.

(*Un gueux couvert de haillons, apporte une Lettre.*)

FOSSILE *lit.*

„ Vos faveurs m'ont réduit à vous de- „ mander ce que je ne voulois pas autre- „ fois; c'eſt que vous entreteniez comme „ Mari celui qui ne peut plus vous entrete- „ nir comme ſa Maîtreſſe."

„ *Charles Bat.*"

C'eſt en vérité une propoſition fort honnête pour nous rendre tous deux heureux à la

fois. Il aura ſa Belle, & une année de gages par deſſus le marché.... Triſte Foſſile, pourquoi la maîtreſſe de tout le genre humain n'étoit-elle inconnue qu'à toi ſeul? Pourquoi la Nature eſt-elle ſi obſcure? Pourquoi n'y a-t-il point de ſymptômes extérieurs de défloration? Pourquoi la perte de la virginité n'a-t-elle d'autre indice qu'un gros ventre? Pourquoi la débauche n'a-t-elle pas ſes ſignes indicatifs comme la peſte? Un homme prévoit qu'il pleuvra par la douleur d'un cor au pied; & rien ne lui annonce ce qui l'intéreſſe infiniment davantage. S'il eſt quelque marque de chaſteté, pourquoi l'examen accordé aux Juifs, eſt-il interdit aux Chrétiens? O Townley, Townley! tu étois pour moi une roſe délicieuſe, & tu deviens de l'aloès, & de l'abſinthe!

(*Il ſe retire, comme Townley & Sarſinette entrent.*)

TOWNLEY.

Sarſinette, nous ſommes trahies. J'ai apperçu Foſſile poſté à la porte ſous les habits de Hugh; il a intercepté toutes mes Lettres. Je viens d'écrire un mot, & c'eſt le ſeul moyen de conjurer l'orage. Cours chez Plotwell; qu'il le copie, & me l'envoie en diligence par ſon valet.

SARSINETTE.

Je vole, Madame; mais comment nous tirer d'affaire avec Underplot?

TOWNLEY.

Repoſe-toi ſur moi. Quoiqu'il ſoit bête, il eſt beau, & je l'aime. S'il eſt aſſez heureux pour venir dans l'abſence de mon mari.... Mais dépêche-toi, je te prie.

(*Townley & Sarſinette étant ſorties, Foſſile rentre, & Underplot arrive dans ce moment.*)

UNDERPLOT.

Ecoute, mon ami, je ne parle jamais avec les gens de ton eſpece, que je ne paye d'abord.

FOSSILE, *à part.*

Voilà les gains que fait un Mercure; un homme à talens ne manque jamais de rien. (*Haut.*) J'attens vos ordres, Monſieur; qu'y a-t-il pour votre ſervice?

UNDERPLOT.

Ah! mon enfant, tu as une maîtreſſe qui te procurera bien des étrennes; allons, tu as de l'adreſſe; ne peux-tu pas m'introduire auprès d'elle? car je veux lui parler un moment.

FOSSILE.

Il eſt impoſſible.

UNDERPLOT.

Quoi, encore impoſſible? (*Il lui donne de nouvel argent.*)

FOSSILE.

Encore impoſſible.

UNDERPLOT.

Diable! mais, au moins, dis-moi s'il eſt vrai qu'elle ſoit mariée au Docteur?

FOSSILE.

Je crains qu'il n'y ait quelque choſe d'approchant.

UNDERPLOT.

Qu'un jaloux donne de reſſort à une intrigue! En honneur, n'eſt ce pas un animal complet?

FOSSILE.

J'avoue qu'il n'eſt pas abſolument ſage.

UNDERPLOT.

Eſt-il riche?

FOSSILE.

Il a de l'argent.

UNDERPLOT.

Cela épargnera des dépenſes aux Amans de ſa femme. Il eſt vieux ſans doute?

FOSSILE.

Hé, oui, que trop.

UNDERPLOT.

Comment ce magot s'eſt-il aviſé de ſe marier?

FOSSILE.

A l'inſtigation de Satan.

UNDERPLOT.

J'aiderai cette vieille futaille à avoir un héritier.

FOSSILE.

Oh, ſans doute. Si toute la ville s'en mêle, il n'en manquera pas.

UNDERPLOT.

Allons, parle-moi avec franchiſe. Plotwell a-t-il paru ici depuis le mariage?

FOSSILE, *à part.*

Cela n'eſt que trop ſûr. (*Haut.*) C'eſt

un dangereux rival que vous avez-là ; ſi vous voulez réuſſir, obſervez-le de près, de crainte qu'il ne vous contremine.

UNDERPLOT.

Eh bien, puiſque tu es mon ami, je te mettrai dans mon ſecret. Nous n'avons pas plutôt appris ce mariage, Plotwell & moi, que nous avons parié cent guinées pour celui qui duperoit le Docteur le premier. Il y en a vingt pour toi ſi je gagne.

FOSSILE.

Voici quelqu'un ; ſortez, & comptez ſur moi.

(*Underplot ſort.*)

Je l'avois bien déviné. Je poſſede un petit domaine, qui excite l'ambition de deux Potentats rivaux. La bonne politique exige que je les engage à s'obſerver l'un l'autre, pour conſerver ainſi la balance du pouvoir entre mes mains. Il n'y a certainement rien de mieux qu'une femme coquette pour rafiner la politique d'un homme.

(*Il vient encore un valet avec une Lettre, & il ſort à l'inſtant.*)

FOSSILE *lit.*

„ Sachez, cruelle, que j'ai découvert le „ ſecret de votre mariage. Vous aurez le „ malheur d'eſſuyer toutes les bizarreries „ d'un mari jaloux, ſans avoir l'agrément „ de lui en donner ſujet. J'ai contrefait ce „ matin pluſieurs billets galans, & je comp-

„ te que votre vieux ſot en aura intercepté
„ quelque choſe. Si vous me refuſez le
„ plaiſir d'en faire un ſot, je me vengerai
„ en le rendant tel en imagination ; & ſoyez
„ ſûre que mon reſſentiment ne ſe bornera
„ pas-là. "

„ *R. P.* "

TOWNLEY, *regardant par l'ouverture de la porte.*

La Lettre fait ſon effet.

FOSSILE.

Que ce mot d'un Philoſophe eſt beau! *Nous ſavons ſeulement que nous ne ſavons rien.* L'éruption de ce bois qui ſembloit pouſſer ſi vigoureuſement, n'eſt plus qu'une chimere. Le myſtere de toutes ces Lettres n'eſt-il donc autre choſe que le reſſentiment d'un Amant dupé? L'écriture & le cachet ſont conformes à ce que j'ai déja vu. Ma femme peut être vertueuſe; elle peut ne l'être pas. La précaution eſt la meilleure méthode contre les maladies & les intrigues. Les femmes ſont libertines, les maris foibles, les entremetteurs actifs, les occaſions dangereuſes, les galans empreſſés; il faut par conſéquent qu'un honnête homme ſe tienne ſur ſes gardes. Mais voici ma femme; je me retire; car ſi elle me voyoit, elle pourroit ſe plaindre avec raiſon de mon impertinente curioſité. (*Il ſort.*)

(*Townley & Sarſinette entrent par deux différentes portes.*)

SARSINETTE.

Vos ordres, Madame, ſont exécutés à la lettre, &, je compte, avec ſuccès.

TOWNLEY.

Tout va à merveille, & préciſément comme nous aurions pu le deſirer. Mais je ne puis pardonner à ce coquin de Hugh. Le chaſſer? cela ſeroit dangereux. Profitons plutôt de la confiance que Foſſile a en lui. Laiſſe-moi le mari, & pour toi, endoctrine le valet. Il faut étouffer dans ſa naiſſance cette ſotte curioſité. Hugh, Hugh, Hugh, (*Elle ſonne & l'appelle.*) Qu'eſt devenu ce maraud? (*Elle court le chercher, & entraîne Foſſile qui change d'habit avec Hugh.*) Comment donc? Faudra-t-il t'appeller tout un jour? (*Elle lui donne un ſoufflet.*)

SARSINETTE.

Un fripon traveſti s'eſt gliſſé dans la maiſon: au voleur! au voleur!

(*Clinket, Prue, avec ſon éternelle écritoire, & les domeſtiques accourent auſſitôt.*)

FOSSILE.

Chut, Chut, point de bruit. De grace, ma chere, regarde-moi; c'eſt ton petit mari; c'eſt moi.

TOWNLEY.

Que je ſuis malheureuſe! Ne pouvez-vous donc paſſer un ſeul jour ſans voir des femmes perdues? car vous n'avez endoſſé ce brillant uniforme que pour cela. Miſérable!

SAR-

SARSINETTE.

Sa froideur, Madame, n'eſt plus un myſtere. Monſtre impur! Ma Maîtreſſe ne te ſuffiſoit-elle pas pour guérir ta brutale incontinence?

TOWNLEY.

Voilà donc le motif de votre indifférence pour moi! (*Elle pleure.*)

FOSSILE.

Je te conjure, ma chere amie, de ne pas me condamner légérement: ma réputation eſt établie dans le monde. Il n'y eut jamais d'homme plus ſage, plus chaſte & plus vertueux que le Dr. Foſſile.

TOWNLEY.

Pourquoi donc ce déguiſement?

FOSSILE.

Puiſqu'il faut le dire, ha, ha, ha; c'eſt une petite folie qui m'a paſſé dans la tête le jour de mon mariage. Nous voulions faire une petite maſcarade.

CLINKET.

Quel eſt mon raviſſement, lorſque je vois dans mon oncle une figure théâtrale! Puiſque votre goût vous porte à ce genre, pourquoi ne conſultiez-vous pas une Muſe de votre famille? Vous m'avez toujours ſervi de Médecin, pourquoi ne vous ſervirois-je pas d'Auteur conſultant?

FOSSILE.

De grace, ma chere, laiſſe-moi un mo-

ment. Cette décoration eſt un ſcandale pour ma gravité. Je vous rejoins dans la minute.

(*Tout le monde ſort, excepté Foſſile & Hugh : tandis qu'ils changent d'habits, Foſſile dit au valet.*)

Pour preuve de ma confiance en toi, je t'établis le gardien de ma maiſon, lorſque je ferai mes viſites. N'ouvre qu'à des malades, à des valétudinaires, & jamais à des hommes ſains & vigoureux.

HUGH.

Excellent Docteur, comptez ſur moi. (*Foſſile ſort.*) J'ai trahi ma maîtreſſe; ma conſcience fuit ſur mon viſage; je ne puis l'appaiſer qu'en trahiſſant mon maître. (*On frappe à la porte.*) Ce n'eſt pas le Docteur; mais il eſt affublé comme lui, & ce ſera mon excuſe.

(*Plotwell entre; Townley vient à ſa rencontre; ils s'embraſſent.*)

TOWNLEY.

Hugh, prends bien garde à ton poſte.

PLOTWELL.

Ce déguiſement me ſert à merveille. Il eſt ſûr que je ferai le premier homme, qui aura jamais prévenu un mari ſans l'inconvénient du mariage.

TOWNLEY.

J'ai un goût différent, Mr. Plotwell; car vous reſſemblez ſi fort à mon mari, que je ne puis vous rien permettre.

PLOTWELL.

Je te défie, Underplot; j'ai parié, & je tiens à-préſent l'enjeu.

TOWNLEY.

L'occaſion, Mr. Plotwell, a ſouvent perdu la vertu.

(*Comme Plotwell conduit Townley, où il veut, on annonce Foſſile.*)

HUGH.

Ah! Madame, le Docteur, le Docteur! (*Il ſort.*)

PLOTWELL.

Ne craignez rien, je ſais mon rôle.

(*Townley ſe retire, & Foſſile paroît.*)

FOSSILE.

J'ai promis ma pierre d'aigle à Milady Langfort: il y a apparence que la pauvre femme fera une fauſſe couche, & je ſuis bien aiſe d'avoir penſé à cela. Ha, quel eſt cet homme? Je n'aime pas cette figure; mais de la modération.

(*Foſſile & Plotwell font pluſieurs révérences en s'approchant l'un de l'autre.*)

PLOTWELL.

Illuſtriſſime Domine, huc adveni . . . . .

FOSSILE.

Illuſtriſſime Domine . . . . *Non unes ſum loquere Latinum* . . . . Si vous ne pouvez pas parler ma langue, il n'eſt point poſſible d'avoir un entretien verbal.

PLOTWELL.

Je ne la connois guere: quoiqu'il en ſoit,

j'ai beaucoup oui parler de cette grande lumiere des Arts & des Sciences, l'illuſtre Docteur Foſſile. Je voudrois faire avec lui un échange de quelques recettes.

FOSSILE.

De quelle Univerſité êtes-vous, Monſieur?

PLOTWELL.

De la fameuſe Univerſité de Cracovie. J'ai guéri la bleſſure d'un Roi. Je m'appelle le Docteur Cornelius Lubomirski.

FOSSILE.

Vos Lubomirskis ſont une grande famille: mais quels rares Secrets avez-vous, Monſieur?

PLOTWELL (*montrant une grande tabatiere.*)

Voyez, Monſieur, contemplez cette tabatiere: c'eſt de l'or véritable, au moins.

FOSSILE.

Eh bien, à la bonne heure; que s'enſuit-il de-là?

PLOTWELL.

Ce qu'il s'enſuit? Je fais moi-même cet or avec le plomb de la grande Egliſe de Cracovie.

FOSSILE.

Par quelles opérations?

PLOTWELL.

Par calcination, reverberation, purification, ſublimation, précipitation, volatilization, &c.

FOSSILE.

Prenez garde à ce que vous avancez. La

volatilization de l'or n'eſt pas un procédé facile : c'eſt ce que l'on appelle élegamment *fortitudo fortitudinis fortiſſima.*

PLOTWELL.

Je n'ai pas beſoin de vous apprendre, illuſtre Docteur Foſſile, que tous les métaux ne ſont que de l'or, qui n'eſt pas encore dans ſa maturité.

FOSSILE.

Oui, à parler philoſophiquement, & en conſéquence, le Parlement devroit défendre par un Bill la fouille des mines de plomb, de même que la coupe des jeunes arbres de nos forêts. Mais dites-moi, Monſieur, quelle eſt votre *menſtrue*, l'*eau de neige*, ou la *roſée de Mai?*

PLOTWELL.

L'eau de neige.

FOSSILE.

Fort bien. La neige eſt l'ingrédient univerſel, qu'emploie la Nature pour conſerver ſes productions en hiver.

PLOTWELL.

Si vous voulez aller chercher vous-même, ſans vous en rapporter à un valet, du vrai ſable de la Tamiſe, au deſſous du pont; je vous ferai voir l'*Arbre de Diane* dans votre cabinet; avant que je ſorte d'ici.

FOSSILE.

Cela ſe peut: mais je n'ai pas aujourd'hui de goût pour les expériences.

PLOTWELL, *à part.*

Ce ſtratagême ne prend pas ; changeons de ſujet. (*Haut.*) Cherchez-vous les Longitudes, Monſieur ?

FOSSILE.

Je ne cherche pas l'impoſſible. Je ne m'occupe que du grand élixir.

PLOTWELL.

Y a-t-il quelque point en Hydrologie, Zoologie, Minéralogie, Hydraulique, Acouſtique, Pneumatique, & Science des Logarithmes, dont vous ayez beſoin d'être éclairci ?

FOSSILE.

Je ne me mêle pas de tout cela. Savez-vous quelque choſe ſur les Hermaphrodites, les Jumaux monſtrueux, les Coquillages d'avant le Déluge, les Végétaux, &c. ?

PLOTWELL.

Que penſez-vous du couteau, de la cueillere & de la fourchette, marqués du nom de Tubalcaïn, avant le Déluge, & qu'on a trouvés dans la mine de Babylone ?

FOSSILE.

Les dimenſions, s'il vous plaît, Monſieur.

PLOTWELL.

La cueillere eſt plus groſſe que nos cueillères à pot ; la fourchette eſt comme un grand fer à remuer le feu, & le couteau comme un couperet de boucher.

FOSSILE.

Cela montre bien la ſtature & la gran-

deur des hommes d'avant le Déluge.

PLOTWELL.

Pour vous prouver que ce ne ſont pas-là des contes bleus, ces pieces ſe trouvent dans le vaiſſeau Turc qui eſt à Vapping, & le poſſeſſeur va s'en défaire. Je vous y accompagnerai volontiers.

FOSSILE, *à part.*

Voilà un homme extraordinaire! je veux l'examiner encore davantage. (*Haut.*) Comment votre pays a-t-il pu ſupporter la perte d'un auſſi grand homme que vous?

PLOTWELL.

C'eſt un ſecret. Mais comme je dois m'ouvrir avec franchiſe à l'illuſtre Docteur Foſſile, je vous avoue que j'ai éprouvé le même ſort qu'Orphée pour une autre raiſon. J'ai été chaſſé de mon pays par une conſpiration générale des femmes.

FOSSILE.

Et comment cela?

PLOTWELL.

Parce que j'ai découvert une certaine liqueur qui montre ſi une fille a encore ſa virginité.

FOSSILE.

Curieuſe découverte! En avez-vous encore?

PLOTWELL.

En voilà, Monſieur; cela s'appelle communément *Lapis Lydius Virginitatis*, ou la

Pierre de touche de la Virginité. (*Il donne une phiole.*)

FOSSILE.

Cela a l'odeur de notre corne de cerf; mais tous les volatils ſont fort analogues.

PLOTWELL.

Vous parlez juſte. On diſtille cela de l'*Hyppomanés* d'une jeune jument. Quand une fille déflorée en prend dix goûtes, elle éternue, tombe en foibleſſe, & il paroît ſur ſes joues une grande tache rouge, que nous appellons *tache d'infâmie.* Tous les jeunes mariés font cette expérience. Notre Evêque a ordonné, ſous peine d'excommunication, aux Religieuſes, d'en prendre tous les neuf mois: grand tapage en conſéquence, & je me ſuis ſauvé de crainte des ſuites.

HUGH.

Monſieur, voilà une malade en chaiſe à porteurs.

FOSSILE.

Doctor Lûbomirski, permettez que je vous mene dans mon cabinet, où nous parlerons plus amplement des qualités merveilleuſes de cette liqueur. (*A Hugh*) Dis au malade que je ſuis à lui dans l'inſtant.

(*Plotwell & Foſſile ſortent, & Underplot paroît dans ſa chaiſe.*)

HUGH.

Le Docteur va venir ſans tarder. (*Il ſort.*)

UN-

UNDERPLOT.

J'ai ſurpris Plotwell à cette porte en habit de Médecin : s'il eſt admis à ce titre, pourquoi ne le ſerois-je pas comme malade? La circonſtance eſt favorable pour décider notre pari. Si j'échoue, j'aurai du moins le plaiſir de traverſer ſon ſtratagême.

(*Foſſile arrive.*)

Ah, ah! n'avez-vous pas d'endroit où je puiſſe me repoſer un peu? Ah, ah! j'ai été attaqué ſubitement: il eſt heureux que je me ſois trouvé ſi près de la maiſon d'un grand Médecin.

FOSSILE.

Repoſez-vous ſur ce petit lit.

UNDERPLOT.

Je n'ai beſoin que de reſter quelques minutes dans un lit bien chaud pour me rétablir, à ce que j'eſpere. (*Foſſile lui tâte le pouls.*)

PLOTWELL, (*à part, après avoir examiné ce qui ſe paſſe.*)

Underplot déguiſé! Je voudrois être ſon Médecin, & le guérir de ces poliſſonneries.

FOSSILE.

Que ſentez-vous, Monſieur? Vous avez un pouls fort agité; il faut en convenir.

UNDERPLOT.

Un violent mal de tête: ah! ah! ah!

FOSSILE.

Cela vient des fumées de la cuiſine: le digeſteur ſtomachique a beſoin d'être répa-

ré pour la coction louable des alimens. J'ai actuellement chez moi un grand Médecin; nous conſulterons enſemble. (*A Plotwell.*) Docteur Lubomirski, voici un homme attaqué d'une violente céphalalgie, terrible cas! Voyez ſon pouls.

PLOTWELL.

Grande plénitude, Monſieur!

FOSSILE.

Tâtez ſon ventre; grande tenſion & chaleur dans l'abdomen! C'eſt un homme vigoureux; ſes muſcles ſont en très-bon état. Que les plus forts ſont bientôt humiliés par la maladie! Retirons-nous, & conſultons. (*Ils ſortent.*)

SARSINETTE *accourt précipitamment.*

Ma maîtreſſe approuve votre deſſein; peut-être aurai-je bientôt une occaſion favorable pour vous introduire dans ſa chambre; feignez de tomber en foibleſſe, & je me charge de tout. (*Elle ſort.*)

UNDERPLOT.

Je crois que Plotwell ne m'a pas encore reconnu. Ses affaires ne ſont pas auſſi avancées que les miennes, quoiqu'il m'ait ſi bien prévenu.

(*Foſſile & Plotwell reviennent.*)

FOSSILE.

Il lui faut un lavement.

PLOTWELL.

Je tiens pour l'émétique.

FOSSILE.

Saignez-le.

PLOTWELL.

Faites la ſcarrification, donnez-moi une lancette, & j'opérerai moi-même; après quoi je lui appliquerai les véſicatoires ſous la plante de pieds.

FOSSILE.

Votre mal procede de l'intempérie froide du cerveau; accident fâcheux! L'ennemi a pénétré juſques dans la fortéreſſe de votre *Microcoſme*, qui eſt l'arſenal de vos fonctions vitales. Il ſemble cependant qu'il y a une forte garniſon d'eſprits animaux, & nous ſommes ſûrs de défendre la citadelle.

PLOTWELL.

Il faut canonner l'ennemi avec des pilules, le bombarder avec des *bolus*, le faire ſauter avec des volatils, remplir la trenchée par des inondations d'apozemes; allons, que l'Apothicaire faſſe avancer toute l'artillerie d'Eſculape.

FOSSILE.

Avec votre permiſſion, on peut décharger l'eſtomac avec de doux émétiques, & les inteſtins avec des lavemens ſtimulans, carminatifs & émolliens; adoucir le ſpaſme des viſceres par des parégoriques; expulſer le ſang, qui eſt en ſtagnation, par de profondes ſcarrifications, & l'épurer par des volatils; après quoi on aura recours à nom-

bre de véſicatoires & de cauteres potentiels. Je ne cherche que le ſoulagement de mes malades; je ſuis contre l'excès des remedes. Mais il tombe en foibleſſe; apoplexie; ſaignez-le à l'inſtant.

PLOTWELL.

Hola, quelqu'un, qu'on apporte un fer rouge pour l'appliquer aux tempes.

HUGH.

En voici un.

PLOTWELL.

Fort bien. Brûle cet endroit, exactement ici.

UNDERPLOT *s'échappe bruſquement.*

Arrête, arrête! Veut-on m'aſſaſſiner? (*A Plotwell à part.*) Je vous connois, Plotwell, & je vous découvrirois au Docteur, ſi l'honneur & l'amitié ne me le défendoient.

PLOTWELL.

Il eſt fou, enragé: qu'on m'apporte des cordes pour lui lier bras & jambes; qu'on lui tire trente onces de ſang, & qu'on le plonge dans l'eau froide.

FOSSILE.

Votre ordonnance, Docteur Lubomirski, eſt excellente; & je vais appeller mes gens pour nous aider.

UNDERPLOT.

Ecoute, vieux Satire; je ſuis venu demander ton avis, & je n'ai pas beſoin des ſcarrifications de ce faquin: allez tous deux au Diable. (*Il ſort avec Hugh.*)

FOSSILE.

Docteur Lubomirski, je vous rendrai fidélement, après quelques expériences, cette phiole que vous m'avez confiée. Pardonnez s'il faut que je vous quitte; les maladies, comme vous ſavez, ſont impertinentes, & n'ont pas d'heure marquée. La pauvre Milady Hyppekokoana.....

PLOTWELL.

Ah! Monſieur, avec votre permiſſion, ſi vous allez voir votre malade, je peux me divertir dans votre cabinet en vous attendant.

FOSSILE.

Cela eſt impoſſible: une Dame doit venir à l'inſtant me conſulter en ſecret.

PLOTWELL.

N'avez-vous pas de femme? Je cauſerai avec elle juſqu'à votre retour.

FOSSILE.

Elle ne voit pas compagnie ce matin: Savant Docteur Lubomirski, votre très-humble Serviteur.

PLOTWELL.

Très-illuſtre Docteur Foſſile, je ſuis le vôtre, avec la plus profonde vénération.

FOSSILE.

Avec la plus grande admiration.

PLOTWELL.

Votre très-humble.

FOSSILE.

Votre très-obéiſſant Serviteur.

PLOTWELL.

Ah, Monſieur, point de céremonie. (*Il ſort.*)

FOSSILE.

Hugh, Hugh, (*Hugh accourt.*) apporte-moi une pinte de liqueur, & va dire à ta maîtreſſe que je voudrois la voir : exécute ponctuellement ſes ordres ; que ſes coffres & ſes valiſes ſoient bientôt ici ſans plus tarder. Sarſinette te dira le reſte.

(*Hugh ſort, & le Docteur s'étend ſur une bergere.*)

Ah! Foſſile, ſi l'embarras de deux heures de mariage te tracaſſe tellement, combien de tems pourras-tu y tenir? Veiller tout le jour une femme qui te tiendra éveillé toute la nuit! cela eſt impraticable. La fatigue de huit fievres, de ſix petites véroles & de cinq ſiphilis n'eſt rien en comparaiſon de celle d'une femme. Voyons ma pierre de touche; j'en veux faire l'épreuve à l'inſtant. Si Townley la ſoutient aujourd'hui, je crains fort qu'elle ne la ſoutienne encore demain.

(*Hugh arrive avec une bouteille de liqueur, qu'il donne à Foſſile, après quoi il ſort, & Townley entre.*)

Venez auprès de moi, ma chere; j'allois me rafraichir avec un verre de vin de Canarie: vous paroiſſez pâle ; cela vous fera du bien.

TOWNLEY.

Fi, du vin le matin!

(*Foſſile boit, & remplit encore le verre, où il met quelques gouttes de ſa liqueur.*)

TOWNLEY, *à part.*

Qu'eſt-ce-que cela ſignifie? Veut-il m'empoiſonner?

FOSSILE.

Il faut boire. Cette liqueur eſt conſacrée à l'Himen: on en fait le Nectar nuptial.

TOWNLEY.

Ne me preſſez pas, Mr. Foſſile. Cela me fait ſoulever le cœur; il y a quelque choſe.....

FOSSILE, *à part.*

Symptôme critique! elle n'en peut ſoutenir la ſeule odeur. (*Haut.*) De grace, obligez-moi.

TOWNLEY.

Eh bien, je me verſerai moi-même.

FOSSILE.

Je conviens que j'y ai mêlé quelques gouttes reſtaurantes, qui ſont parfaites: je puis boire ſans crainte. (*Il boit.*) Je m'en vais vous préparer un verre. (*Il y verſe quelques gouttes pour ſon expérience.*)

(*Townley boit. Foſſile ſe leve pour la ſoutenir; il lui touche les joues du bout du doigt.*)

TOWNLEY.

Votre inſolence eſt inſupportable. Vous avez donc ſuſpecté juſqu'ici ma vertu, & à-préſent mon teint. Mettez vos lunettes: ces

joues n'ont jamais été barbouillées de rouge. Monſtre! je veux te fuir, & mourir vierge, plutôt que de vivre ſous le même toît avec la jalouſie & le caprice.

FOSSILE.

O Innocence ſans tache! je pleure de joie. Pardon, & je te dirai tout. Notre famille a depuis longtems le ſecret de ces gouttes: on les appelle la *pierre de touche de la Virginité*; leur vertu a aſſuré l'honneur des Foſſiles, de génération en génération. Ce ſont là des uſages de famille, & il y auroit, pour ainſi dire de l'impiété à les négliger.

TOWNLEY.

Si vous aviez pris une femme d'une réputation équivoque.... Mais, moi, Mr. Foſſile....

FOSSILE.

En honneur, je ne t'ai pas ſoupçonnée. Mais ma mere m'a fait promettre en mourant de faire cette épreuve. (*A part.*) Ma femme eſt chaſte; & pour la conſerver telle, je ne dois laiſſer auprès d'elle que des domeſtiques chaſtes. Il s'agit donc d'éprouver encore tous mes domeſtiques de ſon ſexe. (*Haut.*) Allons, ma chere, toute ma maiſon va ſubir le même examen en ta préſence. Qu'on faſſe venir ma niece, les ſervantes, &c.

(*Clinket, Prue & autres ſe préſentent.*)

Ecoutez attentivement, Vierges ici aſſemblées.

blées. Au nom de la chaſte Diane, je déclare avoir réſolu d'éprouver ſolemnellement la vertu, la continence & la virginité de tout ce qui reſpire dans nos murs. J'avertis donc toutes les filles qui ſe connoiſſent coupables, de ne pas s'expoſer à l'expérience ſous aucun prétexte quelconque, parce qu'elle manifeſteroit leur honte à tout l'univers par des ſignes viſibles.

CLINKET.

J'abhorre toute eſpece de gouttes. Elles interrompent la ſuite des idées. Mais les vôtres ont-elles quelque influence ſur les ſonges des vierges, leurs penſées & leurs méditations particulieres?

FOSSILE.

Non, elles n'affectent point ce qu'on appelle *motus primo-primi*, ou intentions; elles marquent ſeulement les actes, ma niece.

CLINKET.

Donnez donc. J'en puis boire auſſi librement que des eaux de l'Hélicon. J'ai toujours aimé à la Platonicienne.

FOSSILE.

J'ai cependant connu une jeune Platonicienne qui étoit en retraite chez une ſage-femme. (*Il préſente ſa liqueur à la ronde.*)

I. FILLE.

Je ne prens jamais médecine.

FOSSILE.

En voilà une. Mettez-vous là. Ma niece

ſe déclare Platonicienne : vous êtes plutôt une Cartéſienne.

CLINKET.

Ah! mon cher oncle, en quoi les Platoniciens & les Cartéſiens different-ils?

FOSSILE.

Les Platoniciens ſont pour les idées ; les Cartéſiens pour la matiere & le mouvement.

TOWNLEY.

Mr. Foſſile, vous êtes trop ſévere.

IIe. FILLE, *faiſant la révérence.*

Je n'ai pas ſoif.

FOSSILE.

En voilà deux. Paſſez ici.

PRUE.

Ma maîtreſſe peut répondre pour moi: elle a bu.

FOSSILE.

Elle a bu? Placez-vous cependant parmi les Cartéſiennes.

IIIe. FILLE.

Mon innocence me ſauveroit, quand même je marcherois ſur un fer ardent. Donnez-moi un verre. (*Elle boit un peu, & rejette enſuite.*)

FOSSILE.

Quelle préſomption! Avec les Cartéſiennes, Madame, s'il vous plaît.

(*Deux autres jeunes filles s'évadent.*)

CLINKET.

Prue, ſuivez-moi. Je viens de trouver une rime pour mon Ode.

(*Elles ſe retirent toutes.*)

FOSSILE.

Comment! Il ne reſte plus perſonne!

(*Arrive Sarſinette, ſuivie de deux crocheteurs qui portent un coffre.*)

Déchargez ici, puiſque nous partons demain pour la campagne. (*Les crocheteurs ſe retirent.*) Qu'ai-je fait? Mon mariage, ces folies, le Docteur Lubomirski, m'ont fait oublier la pauvre Milady Hippokekoana: elle étoit dans les convulſions, & je crains bien qu'elle ne ſoit morte actuellement. (*Il ſe retire.*)

SARSINETTE *à Townley.*

Je vous apporte un préſent, Madame; faites-en bon uſage; je vous laiſſe. (*Elle ſort.*)

(*Townley ouvre le coffre: Plotwell, qui eſt caché ſous une robe & un jupon, s'offre à ſes yeux.*)

TOWNLEY.

Rien de plus heureux. Le Docteur vient juſtement de ſortir pour aller voir un malade.

PLOTWELL.

J'affronte aſſez de dangers pour votre ſervice. Cette maudite machine m'a presque eſtropié.

SARSINETTE.

Ah! Madame, voilà le Docteur qui eſt là-bas dans un profond entretien avec Underplot: je tremble qu'il ne m'ait épiée & trahie. Ils viennent tous deux. (*Elle ſort.*)

PLOTWELL.

Je vais rentrer dans ma coquille.

TOWNLEY.

Oui, afin qu'il vous dépiſte directement: c'eſt ce qu'il examinera d'abord. Quel homme pour les avantures!

PLOTWELL.

Que faire donc?

TOWNLEY.

Ne craignez rien; vous ſerez inviſible à l'endroit même où vous êtes.

PLOTWELL.

Quel eſt votre deſſein? L'ennemi eſt à la porte: vous voulez me découvrir?

TOWNLEY.

Point de défiance. Vous ſortirez à ſes yeux par cette porte; & quand il ameneroit cent Argus; aucun ne vous appercevra.

PLOTWELL.

Sans raillerie; êtes-vous folle? (*On frappe dans ce moment.*) Voyez-vous? il eſt déja trop tard.

TOWNLEY.

Faites-vous un rempart de falbalas & de baleine; & gliſſez-vous ſous la coupole de ce jupon.

PLOTWELL.

C'eſt la meilleure aſſurance du monde; car un vieillard n'a guere à faire ſous cet hemiſphere.

TOWNLEY.

Trêve de réflexions: qu'on ſe place ſans délai. C'eſt ainſi que Venus enveloppa ſon

Enée d'un nuage céleſte, lorſque ſon ennemi le menaçoit. (*Plotwell ſe gliſſe ſous le jupon de Townley. Foſſile entre à l'inſtant.*) O mon cher! vous venez à propos. Que dites-vous de ce jupon? C'eſt une fantaiſie qui a quelque choſe de ſi étrange ....

FOSSILE.

Vous en avez un autre dans votre coffre, encore plus étrange, & je voudrois bien le voir.

TOWNLEY.

Que les falbalas ſont gentils!

FOSSILE, *à part.*

Il eſt clair qu'elle veut m'empêcher de fureter. Il y eſt ſûrement.

TOWNLEY.

La dentelle! la frange!

FOSSILE.

Tout cela n'eſt rien: j'aime mieux votre jupon de ſatin brodé; ouvrons de grace....

TOWNLEY.

Quoi de plus leſte, de plus dégagé! quel air! mais regardez donc.

(*Elle ſe promene juſqu'à la porte, & Foſſile approche du coffre. Plotwell lui donne un baiſer par le haut du jupon, puis ſe tapit de nouveau.*)

(*Foſſile ouvre diſcrettement le coffre, l'épée à la main: alors Townley l'apoſtrophe.*)

Sérieuſement, Mr. Foſſile, quel jour de la Lune avons-nous?

FOSSILE, *à part.*

Cet Underplot eſt un perfide coquin: il vouloit me rendre jaloux d'un honnête Gentilhomme, pour chercher ſeulement l'occaſion de me berner lui-même. (*Haut.*) Viens, ma chere; oublie tout. Je connois, j'ai éprouvé ta vertu.

ACTE III.

FOSSILE, *avec une phiole à la main.*

VOilà tout ce que nous avons pour le *Dragon volant* ſi célebre dans l'Antiquité: quinze guinées, ce n'eſt pas cher.

(*Deux porte-faix apportent une Momie.*)

Oh, voici ma Momie! Je ſuis preſſé. Dites au Capitaine Bantam que je lui parlerai au Caffé.

(*Deux autres crocheteurs apportent un crocodile.*)

Quel animal prodigieux. Mettez-le là. (*Ces quatre hommes ſortent.*) Les convulſions de la pauvre Milady Hippokekoana! Quelle fatalité que je ne puiſſe pas abſolument voler à ſon ſecours! A qui confier ma maiſon dans mon abſence? Quand ma femme ſeroit auſſi ſage que Lucrece, qui ſait ce qui peut arriver dans une minute? En galanterie, l'art de l'attaque eſt infiniment plus

perfectionné que l'art de la défenſe: il eſt du moins viſible juſqu'à préſent que cet Underplot en veut à mon honneur. Pour me tranquilliſer l'eſprit, j'enfermerai ma femme dans mon *Muſaeum* juſqu'à mon retour. (*A Townley qui entre.*) Vous trouverez ici, ma petite, de quoi vous amuſer.

TOWNLEY.

Je déteſte tous ces monſtres: mais puiſque je ſuis femme de Mr. Foſſile, je tâcherai de vaincre mon averſion.

FOSSILE.

Vous pouvez reſter aujourd'hui en toute ſureté dans ce cabinet; mais dès demain, il faudra l'éviter comme une maiſon de peſtiférés: rien de plus dangereux pour les femmes groſſes.

(*Il ſort, & emporte la clef.*)

TOWNLEY.

Puiſqu'il m'a miſe ſous la clef, il me le payera.

(*Plotwell, équipé en Momie, s'approche.*)

PLOTWELL.

C'eſt ainſi qu'Antoine, après avoir quitté l'Egypte & ſon tombeau, ſalue ſa Cléopatre.

TOWNLEY.

C'eſt ainſi que Cléopatre reçoit ſon cher Antoine. Mais de grace, mon cher Hiérogliphe, qui a pu te donner ſitôt cette étrange forme?

PLOTWELL.

On fait à la Comédie des Momies, des

ours, des lions, des crocodiles & tous le; monſtres de la Libie. Mes bras, Madame, s'empreſſent de rompre leurs entraves de carton pour vous embraſſer.

TOWNLEY.

Pas ſi vîte. Attendez que notre jaloux ſoit un peu loin.

PLOTWELL.

Le Diable & notre mauvaiſe étoile l'ont ramené ſi ſouvent....

TOWNLEY.

Il ne ſauroit parer ce coup; car il ne ſera jamais jaloux de ſa Momie. Puiſſiez-vous reſter ici pour être l'ornement de ſon cabinet, & le ſoutien de ſa vieilleſſe! Vous divertirez les perſonnes qui le viendront voir, & ſerez le pere de ſes enfans. Je vous apporterai des cuiſſes de poulets, des reſtes de tartes, & des débris de deſſert. Vous ſerez nourri comme Bell & Dagon.

PLOTWELL.

Mais, Madame, avant de me prendre pour votre *Momie ordinaire*, il faut vous mettre au fait de mes talens pour cet office. Débarraſſez-moi de cet habit de mort, & vous verrez que je donne quelques ſignes de vie.

(*Underplot, ſous la forme de crocodile, rampe vers Townley, s'éleve & l'embraſſe.*)

UNDERPLOT.

C'eſt ainſi que Jupiter, métamorphoſé en ſerpent,

ſerpent, ſe gliſſa près de la Reine de Macedoine.

TOWNLEY *friſſonne.*

Ah, ah, ah!

PLOTWELL.

Ne craignez rien, Madame; c'eſt mon mauvais Génie, Underplot, qui me pourſuit toujours. Comment; Diable, t'es-tu fourré ici?

UNDERPLOT.

Pourquoi les Comédiens ne m'auroient-ils pas loué un crocodile comme à toi une momie?

TOWNLEY, *à part.*

Quel contretems fâcheux! (*Haut.*) Oh, je ne deſeſpere pas d'avoir au moins vingt amans dans cette collection. Vous, ſerpens, goulus, ſinges, tigres, parlez, & voyons vos pretentions avant qu'il ſoit trop tard.

UNDERPLOT.

Mr. Momie, votre Serviteur: Madame eſt engagée.

PLOTWELL.

De grace, Mr. Crocodile, laiſſez-la prononcer.

UNDERPLOT.

Tout crocodile que je ſuis, Madame doit me rendre juſtice. Vous ne pouvez deſavouer le meſſage que j'ai reçu de votre part.

TOWNLEY.

Eh bien, mes chers Amans d'Egypte, ar-

rangez-vous enſemble, & je m'acquitterai en perſonne d'honneur.

PLOTWELL.

Madame, ſi je ne vous préfere à toutes les Belles, que je ſois banni des cabinets de tous les *Virtuoſi*, & fumé comme le bœuf d'Hollande.

UNDERPLOT.

Si je ne vous aime davantage que cette vieille Momie, qu'on ne m'expoſe jamais dans une collection de monſtres, au ſon d'une trompette de verre.

PLOTWELL.

Que je ſois transféré au College des Apothicaires, & là réduit en thériaque de Veniſe pour l'uſage de la flotte & de l'armée, ſi ce cœur . . . .

UNDERPLOT.

Qu'on me bourre de paille, & qu'on me livre à un Bateleur, ſi cette ame . . . .

PLOTWELL.

Madame, je ſuis une créature humaine.

UNDERPLOT.

Un Amant emmailloté! La belle machine!

PLOTWELL.

Un coup d'œil, Madame. Voyez comme je ſuis garni d'hierogliphes.

UNDERPLOT.

Conſidérez cette belle rangée de dents.

PLOTWELL.

Mon haleine parfumée.

UNDERPLOT.

Les vigoureuſes vertebres de mon dos.

PLOTWELL.

Une taille droite.

UNDERPLOT.

Ma longue queue.

TOWNLEY.

Vous faites aſſaut de beauté. Mais pour moi, quel parti prendre?

PLOTWELL.

Tirez-moi de ma coquille, Madame, & vous profiterez de ma reſurrection.

UNDERPLOT.

Vous me devez la même faveur, & me *décrocodiler.*

TOWNLEY.

Gardez tous deux vos métamorphoſes, & nous n'aurons pas à craindre d'être ſurpris par le Docteur. Si vous ſortez de votre étui, nous ſommes perdus. Ah! c'eſt certainement jouer de malheur .... Mais je l'entens: vîte à votre poſte.

(*La Momie & le Crocodile courent à leur place, & Foſſile paroit, accompagné du Dr. Nautilus, & du Dr. Poſſum.*)

NAUTILUS.

Salut & contentement au docte Foſſile. Avoir une Momie, un Crocodile & une Femme, & tout cela dans un jour, c'eſt un trop grand bonheur pour un mortel.

POSSUM.

Cela un crocodile! mon bon Confrere Nau-

tilus, ce n'eſt qu'un ſimple lezard, auprès du mien.

NAUTILUS.

Qu'il ſeroit avantageux pour l'intelligence des femmes, que leurs cabinets fuſſent meublés, ou plutôt ornés & embellis de papillons conſervés & de beaux coquillages, au lieu de porcelaines & de magots des Indes!

TOWNLEY, *à part.*

Employons une ruſe pour tirer d'embarras mes triſtes ſoupirans. (*Elle ſort.*)

FOSSILE.

Ah, que j'ai langui, Docteur Nautilus, de voir votre plume de l'oiſeau Porphyrion!

NAUTILUS.

Et moi, votre dard de Mantichora!

FOSSILE.

Votre manche d'une truelle, qui a certainement ſervi à un maçon de Babilone!

NAUTILUS.

Qu'eſt-ce-que cela en comparaiſon de votre fragment de la Colonne de Seth?

POSSUM.

Meſſieurs, je vous proteſte que j'ai une plus grande curioſité que tout cela; ſavoir une feuille entiere du Journal de Noé à bord de l'Arche, qu'on a tirée d'une colonne dans les ruines de Palmyre.

(*Foſſile ouvre l'étui de la Momie.*)

NAUTILUS.

Par la forme des parties muſculaires du

viſage, je conjecture que cette Momie eſt un mâle.

POSSUM.

Un mâle, mon Confrere! je ſuis fâché d'obſerver votre ignorance de la ſymétrie du corps humain. Regardez ſeulement la projection des hanches, ſans parler de l'éclat du viſage: c'eſt une femelle, je vous en répons.

FOSSILE.

Point de diſpute, mes Confreres; procédons méthodiquement.... Voilà donc la vanité de l'homme! (*Il montre la Momie.*) C'eſt peut-être un Ptolemée! ....

NAUTILUS.

Qui, au moyen de ſa pyramide, & en ſe faiſant embaumer, crut s'aſſurer une *mort immortelle.*

FOSSILE.

Sa pyramide, hélas! n'eſt plus .... Au reſte, les cabinets des curieux ſont des monumens durables; & je penſe qu'un Mort de qualité ne déroge pas, lorſque ſon ſquelette figure dans le monde ſavant. Mais je vous prie, Meſſieurs, de tourner vos ſpéculations ſur mon crocodile.

POSSUM.

La peau eſt impénétrable au fer même.

NAUTILUS.

Docteur Poſſum, je vous montrerai le contraire. (*Il tire ſon épée.*)

POSSUM.

En attendant, je vais examiner la Momie avec ce couteau. (*Il ſaiſit un vieux couteau rouillé.*)

FOSSILE.

Arrêtez, Monſieur, vous allez non ſeulement défigurer ma Momie, mais gâter encore mon couteau ſacré, qui ſervoit aux ſacrifices des Romains.

TOWNLEY, *à part.*

Il faut les détourner d'une pareille expérience, ſans quoi nous ſommes découverts. (*Elle regarde à travers un théleſcope.*) Que vois-je! O prodige! Une étoile auſſi grande que la Lune en plein jour!

(*Les Docteurs s'approchent.*)

POSSUM.

Je ſuppoſe que ce n'eſt qu'un *Halo* autour du ſoleil.

NAUTILUS.

Vos ſuppoſitions, Docteur Poſſum, paroiſſent ſans fondement. Je vais faire mon obſervation.

(*Les deux Docteurs ſe pouſſent pour obſerver chacun le premier.*)

TOWNLEY *à Plotwell & à Underplot.*

Allons, délogez ſans bruit.

(*Ils courent à la porte, mais ils la trouvent fermée.*)

UNDERPLOT.

Que la fortune ſe joue de moi!

TOWNLEY.

Revenez vîte, chacun à votre poſte. Ne bougez pas, & laiſſez-moi faire. J'ai encore un autre artifice en main. (*Elle ſort.*)

NAUTILUS.

Je ne vois d'autre corps céleſte que le ſoleil.

POSSUM.

Docteur Nautilus, vos yeux ſont un peu épais ; ils ne ſont pas faits pour des obſervations aſtronomiques.

FOSSILE.

Le foyer du verre eſt-il bien placé? Un moment, Meſſieurs; j'apperçois le phénomene; il eſt à peu près de la grandeur de Jupiter.

NAUTILUS.

Je ne découvre rien.

POSSUM.

Dirigez l'inſtrument vers cette cheminée; directement au Sud.

NAUTILUS.

Par-là? Je vous demande pardon, Docteur Poſſum, c'eſt le Nord.

FOSSILE.

C'eſt l'Orient.

POSSUM.

C'eſt le Sud.

NAUTILUS.

C'eſt le Nord. Hélas! que la vanité eſt ignorante! Voilà deux fois que mon Con-

frere Poſſum fait des bévues impardonnables.

POSSUM.

Mais d'abord, Confrere Nautilus, commencez par vous convaincre de la nature de la Momie.

NAUTILUS.

Je garantis le crocodile, & je ſoutiens encore une fois que ſa peau eſt impénétrable. (*Il tire ſon épée.*)

POSSUM.

Je ne gâterai aucun Hiérogliphe (*Il s'approche de la Momie, le couteau en main.*)

FOSSILE.

Je ne m'oppoſerai jamais à une expérience *lumineuſe* : c'eſt la grande route de la vérité.

(*Plotwell & Underplot s'échappent de leur place ; les Docteurs ſont effrayés.*)

POSSUM.

Parle, je te conjure: es-tu l'Ombre de quelque Roi d'Egypte aſſaſſiné?

NAUTILUS.

Queſtion ſenſée à l'égard d'une Momie! Mais ce monſtre ne ſauroit être que le Diable en perſonne; car les crocodiles ne marchent point.

(*Townley & Clinket entrent, & ſe parlent bas.*)

FOSSILE.

Meſſieurs, ne vous étonnez de rien; car depuis mon mariage, il n'arrive rien ici ſelon le cours ordinaire des choſes.

CLIN-

CLINKET, *à Townley.*

Madame, ſans compliment, vous avez une brillante imagination. La maſcarade de la Momie & du Crocodile eſt extrêmement juſte: je ne voudrois pas vous ravir le mérite de l'invention; mais puiſque vous m'en offrez l'honneur, je prends volontiers le tout ſur moi. (*Haut à Foſſile.*) Monſieur, faites connoiſſance avec mes maſques.

FOSSILE.

Suppôt d'Apollon, femme plus pernicieuſe que Circé qui réduiſit des Héros dans une étable à pourceaux, que ſignifie cette ſottiſe, cette Momie, ce Crocodile?

CLINKET.

Ce n'eſt qu'une petite maſcarade, mon oncle.

FOSSILE.

Quelle inſolente idée que celle-là! Si vous vous étiez bornée aux Métamorphoſes de Jupiter, la connoiſſance des anciens Auteurs eut prévenu notre terreur panique.

CLINKET.

C'eſt ce qui fait d'autant plus d'honneur à mon génie qui a ſurpaſſé en cela l'imagination d'une Divinité Payenne. D'ailleurs, je ne me ſuis pas écarté de la vraiſemblance; car je ſavois que vous deviez recevoir une Momie & un Crocodile.

FOSSILE.

Le Docteur Nautilus eſt foible & ſenſible; je ſouhaite que l'émotion ſoudaine des ef-

prits animaux ne lui donne pas la fievre. Je confeſſe que je ſuis moi-même dans une violente agitation.

CLINKET.

Mon cher oncle, calmez-vous: nous ſommes tous deux au ſervice de notre grand maître Apollon. Il vous a confié l'art de guérir, & à moi celui de rimer: pourquoi donc nous chicaner ſur nos talens reſpectifs.

FOSSILE.

Apollon peut être un galant-homme; mais je ſuis ſûr que toute la ſcience qu'il a donnée à ſes Médecins, n'eſt pas ſuffiſante pour guérir la folie de ſes Poëtes.

POSSUM.

Ecoutez, Docteur Foſſile: votre crocodile eſt devenu une créature humaine; je ſouhaite que votre femme ne devienne pas un crocodile.

NAUTILUS.

Ecoutez, Docteur Foſſile, votre momie ſembloit avoir, à ce que vous avez dit, une chaleur, qui répondoit au premier dégré du thermomêtre; par conſéquent elle a beaucoup de vertu dans quelques maladies des femmes.

(*Poſſum & Nautilus ſortent.*)

FOSSILE.

Acteurs diaboliques de la Farce de ma niece, vous plairoit-il de ſuivre ces Meſſieurs?

CLINKET.

Non, mon oncle, il faut d'abord les voir danſer.

FOSSILE.

Danſer! Qu'on m'apporte une broche à rôt, & je verrai ſi les monſtres ſont impénétrables ou non.

PLOTWELL.

J'eſpere, Monſieur, que vous ne nous livrerez pas à la fureur de la canaille, puiſque nous ſommes venus ſeulement pour honorer votre noce.

FOSSILE.

Mon bon Monſieur Momie, ſans compliment, voulez-vous bien vous retirer dans votre habitation ſouterraine? Et vous, Monſieur Crocodile, déguerpiſſez ſur le champ, ſans quoi vous pourriez bien, au lieu du Nil, paſſer dans un égoût.

CLINKET.

Epargnez mes maſques.

UNDERPLOT.

Ah! Monſieur, qu'on ne diſe jamais que le fameux Docteur Foſſile, ſi connu pour ſa charité envers les monſtres, ait violé les loix de l'hoſpitalité, au point de jetter un pauvre crocodile tout nud dans la rue.

FOSSILE.

Quittez donc votre métamorphoſe, & reprenez la figure humaine.

UNDERPLOT.

Pardon, s'il vous plaît: un homme d'honneur ne voudroit pas être connu pour un bouffon.

Eh bien, ſors à l'inſtant, crocodile hypocrite. (*On le met à la porte.*) Et pour vous, Monſieur Momie, le reſpect que j'ai pour les catacombes & les pyramides ne vous ſervira de rien.

SARSINETTE, *accourant avec précipitation.*

Monſieur, Monſieur, fermez toutes vos portes; autrement vos monſtres retourneront aux Indes. Votre crocodile s'eſt échapé. (*Elle ſort.*)

UN VALET, *arrivant éſoufflé.*

L'herbiere jure qu'elle l'a reconnu pour le Diable, qui l'avoit derniérement abordée la nuit dans le cimetierre. Le monſtre a demandé un fiacre, &, à ce qu'il me ſemble, avec la voix d'un Chrétien. Mais un matelot a déclaré que, malgré tout cela, ce pouvoit être un crocodile, parce que les crocodiles ſavent crier comme les enfans; ſur quoi il a opiné qu'on le tuât ſur le champ; car en Egypte les crocodiles ſont bons à manger. Cependant un Connêtable vouloit qu'on le prît vivant; quoiqu'Egyptien, diſoit-il, il eſt toujours ſujet du Roi. (*Le Valet ſe retire.*)

PRUE, *entrant enſuite.*

Le Crocodile a été chaſſé par les cris de la populace, & un gros dogue l'a pourſuivi

cruellement. A la fin par un grand bonheur, il eſt tombé dans la loge des taureaux & des ours : le propriétaire l'a réclamé pour ſon monſtre, & actuellement la canaille le conduit en pompe à la loge ; l'ours marche à la tête, le taureau par derriere, & il porte un ſinge ſur chaque épaule.

TOWNLEY.

Mr. Momie, je vous conſeille de tirer les rideaux de votre chaiſe, ou le reſpect de la populace pour les morts ne ſuffira pas pour vous ſouſtraire à un aſſaut.

(*Plotwell ſort en chaiſe à porteurs.*)

CLINKET.

L'intérêt que je prens à lui m'oblige d'aller voir s'il ſe tirera heureuſement de l'avanture ; je ne voudrois pas que nos maſques fuſſent expoſés à de nouvelles disgraces. (*Elle ſort.*)

FOSSILE.

Horace dit admirablement, *Nunquam ſatis*, & ainſi du reſte. L'homme ne ſauroit prendre trop de précautions. Madame, aſſeyez-vous. Faites-moi la grace de me dire depuis combien de tems nous ſommes mariés?

TOWNLEY.

Il y a près de trois heures, Monſieur.

FOSSILE.

Que d'inquiétudes & d'anxiétés dans ce court intervalle! Dangers d'un divorce, Lettres dictées par la calomnie, Debauchés in-

troduits par ma niece, jalouſies réciproques & ſans fondement, ta vertu miſe à l'épreuve de la pierre de touche! Mais je t'ai plongée dans ce dernier péril, en te laiſſant ſeule avec deux compagnons ſi redoutables.

TOWNLEY.

Oh, je ſais, mon cher, que vous n'avez pêché que par ignorance.

FOSSILE.

Voici le premier inſtant de tranquillité que je goûte depuis mon mariage: ſais-tu pourquoi je t'ai choiſie entre toutes les femmes?

TOWNLEY.

Pour ma figure peut-être?

FOSSILE.

Non.

TOWNLEY.

Pour mon eſprit?

FOSSILE.

Non.

TOWNLEY.

Pour ma vertu & mon bon caractere?

FOSSILE.

Non. Pour la conformité naturelle de nos tempérammens: le tien eſt chaud & humide au troiſieme dégré. Pour moi, je ſuis froid & ſec au premier dégré.

TOWNLEY.

De ſorte que la Nature nous a aſſortis comme les élémens.

FOSSILE.

Tu n'as rien à faire qu'à ſoumettre ton tempéramment à mon régime.

TOWNLEY.

Je me ferai un devoir de vous obéir en tout.

FOSSILE.

Il eſt ſingulier, quoique certain, que l'intelligence des enfans dépende des ſoupers des parens. Il faut encore une fois un régime.

TOWNLEY.

Par conſéquent l'eſprit de la poſtérité d'un homme tient au choix d'un cuiſinier.

FOSSILE.

Juſtement. Tu peux obſerver combien les cuiſiniers François ont gâté avec tous leurs ragoûts le bon ſens Anglois. Notre ſouper de ce ſoir ſera tiré des meilleurs Auteurs. Que je ſuis heureux dans ce moment de loiſir! Mon ame eſt tranquille. Tu me donneras le plus bel enfant ..... (*On frappe à la porte.*) Aucun mortel ne pénétrera ici..... (*On redouble.*) Ah! c'eſt certainement la nouvelle de la mort de la pauvre Milady Hippokekoana! Tel eſt le ſort de la vie; les uns meurent, d'autres naiſſent, & je vais réparer la perte de mes malades par la fécondité de ma femme. Ma chere, tu me donneras le plus bel enfant.....

UN VALET.

Monſieur, voilà un matelot de Deptford qui veut vous parler.

FOSSILE.

Qu'il entre. C'eſt peut-être un de mes marchands des Indes. Ils m'apportent toujours quelque étrange choſe. (*Le Matelot paroît avec un enfant.*) Qu'eſt-ce là, mon ami? un petit ſinge?

LE MATELOT.

Regardez, Maître; vous ſavez mieux que moi ſi ſon pere eſt un ſinge.

FOSSILE.

C'eſt un véritable enfant.

TOWNLEY, *à part.*

Ta négligence, Sarſinette, va me perdre, Ciel! Non, Impudence, viens à mon ſecours!

FOSSILE.

Cet enfant eſt-il du genre des monſtres, ou l'apportes-tu pour prendre médecine?

LE MATELOT.

Peu m'importe ce qu'il prenne: mais pour vous, prenez-le.

FOSSILE.

Que veut dire ce maraud?

LE MATELOT.

Je ne ſuis pas un maraud: mon nom eſt Jacques Capſtone de Deptford; & pour vous, n'êtes-vous pas l'homme qui montre la Curioſité, des écailles d'huitres & de petits cailloux?

FOSSILE.

Et bien, ſi je le ſuis?

LE

LE MATELOT.

Dans ce cas, c'eſt mon adreſſe, & je dois laiſſer ma cargaiſon ici.

TOWNLEY.

Infortunée que je ſuis ! ton bâtard entre dans ta famille auſſitôt que ton épouſe !

FOSSILE.

Un moment de patience, s'il vous plaît : ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'ai pas d'enfant.

TOWNLEY.

Vieux débauché !

FOSSILE.

La colere eſt un nuage qui obſcurcit la raiſon. Soyez tranquille, & je vous prouverai ..... Mon ami, par quelle avanture m'apportes-tu cet enfant ?

LE MATELOT.

Ma pauvre femme ne peut plus l'allaiter davantage ; car elle eſt morte hier. C'eſt une longue hiſtoire, mon Maître. J'ai eu bien du mal de parvenir à la ſource. J'ai couru toutes les rues ; j'ai parlé à cent vieilles femmes, & à la fin, on m'a indiqué une marchande de modes dans Covent-Garden, d'où l'on m'a renvoyé ici. Prenez donc la pacotille, & payez-moi. (*Il préſente l'enfant à Foſſile.*)

FOSSILE.

On te mettra à la raiſon, mon ami : qu'on

appelle mon voiſin Poſſum; il eſt Juge de Paix, auſſi bien que Médecin.

TOWNLEY.

Point de ſcene, de grace. Si vous avez fait une folie, ne vous expoſez pas par une ſeconde.

LE MATELOT.

Madame parle d'or. Allons, Maître; tout le monde ſait qu'on ne peut avoir affaire à une jolie fille, ſans quelque embarras de part ou d'autre.

TOWNLEY.

Pour éviter un ſcandale qui vous deshonoreroit, je ſerai volontiers une tendre belle-mere pour ce petit malheureux.

(*Le Juge Poſſum arrive avec ſon Clerc.*)

FOSSILE.

Mr. Le Juge Poſſum; car je dois à préſent vous appeller ainſi, & non mon Confrere Poſſum; voici un Quidam fâcheux qui a un enfant, & il veut le laiſſer dans ma maiſon.

POSSUM.

L'enfant d'un autre homme? cela ne ſe peut par la Loi.

FOSSILE.

Il m'a paru qu'il étoit illégitime.

POSSUM.

Un bâtard! A qui l'attribue-t-il?

FOSSILE.

A notre famille.

POSSUM.

Votre famille, entant que famille, eſt un corps collectif, qui ne peut conſéquemment faire un bâtard. Cet enfant eſt-il bâtard, mon ami?

LE MATELOT.

Je ne ſais s'il appartient à un honnête marchand, ou s'il eſt de contrebande. On m'a adreſſé ici, & je le laiſſerai ici.

POSSUM.

Connois-tu ſa mere?

LE MATELOT.

Je ne ſuis pas ſage femme, & je ne l'ai pas vu naître.

POSSUM.

Vous auriez mieux fait d'étouffer cette affaire, Docteur Foſſile. Un homme de votre âge, qui a été libertin, ne ſauroit être trop diſcret.

FOSSILE.

Tout cela eſt étranger au ſujet. Je me ſuis marié ce matin à ſept heures: que tout homme, qui a la moindre connoiſſance de facultés de la Nature, décide ſi cette créature humaine a pu être conçue, & parvenir à cet état dans une matinée.

POSSUM.

Ce n'eſt là que du babil, Docteur. Vous êtes heureux d'être tombé entre les mains d'un homme qui a étudié, *in utroque Jure*, les Loix concernant les bâtards. L'enfant eſt à vous, ou n'eſt pas à vous.

FOSSILE.

Mon enfant, Mr. le Juge Poſſum?

POSSUM.

Prenez garde, Docteur Foſſile, vous confondez la filiation avec la légitimité. Les Gens de Loi penſent que la filiation eſt néceſſaire à la légitimité, *ſed non à contra.*

(*L'enfant crie.*)

FOSSILE.

Je ne voudrois jamais laiſſer mourir de faim quelqu'un de mon eſpece. Qu'on lui donne un peu de bouillie. Mais Mr. le Juge Poſſum. . . . .

POSSUM.

Docteur, les preuves de la filiation ſont au nombre de cinq; la nomination en termes précis, de fortes préſomptions, circonſtances. . . . .

FOSSILE.

Que m'importe, vous dis-je! Je ne ſais rien au ſujet de cet enfant. . . .

POSSUM.

Signes de tendreſſe paternelle, reſſemblance de traits & commerce avec la mere. Premiérement, quant à la nomination, a-t-on jamais entendu le Docteur traiter l'enfant du nom de fils?

TOWNLEY.

Il l'a appellé mon enfant, depuis qu'il a paru dans cette ſaie: en conſcience, cela eſt vrai, Mr. Foſſile.

POSSUM.

Apportez-moi la grande Bible du Docteur, & voyons à la feuille blanche, ſi celui-ci eſt dans la liſte du reſte de ſes enfans.

FOSSILE.

Je vous repete que je n'ai jamais eu d'enfant. Vous me ferez damner; je. . . . .

POSSUM.

Mais avez-vous défendu, de quelque maniere que ce ſoit, qu'on enrégiſtrat l'enfant ſous le nom de Foſſile?

FOSSILE.

Cela étoit-il poſſible?

POSSUM.

Clerc, écrivez qu'il n'a pas défendu qu'on enrégiſtrat l'enfant ſous ſon nom. Nous avons nous-mêmes obſervé un ſigne de tendreſſe paternelle: écrivez encore la bouillie qu'il a fait apporter. Venons à-préſent à ce que nous autres Gens de Loi, appellons *magnum Natura argumentum*, ſavoir la reſſemblance des traits. Mon ami, approche l'enfant; Docteur Foſſile, regardez-moi. Le cercle inégal du viſage de l'enfant eſt un peu conforme à l'inégalité de la circonférence du vôtre: il a auſſi la concavité *vituline* du profil de votre face.

FOSSILE.

Chanſons!

POSSUM.

Il a encore la mine rechignée du Docteur,

& ſon nez aura avec le tems la même prominence que celui du Docteur.

TOWNLEY.

Il eſt vrai que ſon nez tient un peu du vôtre, Mr. Foſſile.

FOSSILE.

Sottiſes!

TOWNLEY.

L'enfant eſt beau.

POSSUM.

Conſidérez l'ample ouverture de ſa bouche.

LE MATELOT.

Les ſignes ſont aſſez clairs. J'ai ſon camarade à la maiſon; mais ma femme m'a dit, il y a deux jours, que celui qui a l'œil vairon & les jambes en parentheſe vous appartenoit, Monſieur.

(*Prue traverſe le théâtre en courant avec une Lettre à la main, que Foſſile lui arrache.*)

FOSSILE.

Où cours-tu ſi vîte, étourdie? Il faut que j'examine tout dans cette étrange maiſon. (*Il lit.*) „ A Monſieur Richard Plotwell, „ Ecuyer, &c." Ah! cette Lettre découvre tout le myſtere! Comme elle eſt malheureuſement ma parente, je vous prie, Docteur Poſſum, d'agir ſans ſcandale. (*Il lui remet la Lettre.*)

POSSUM *lit.*

„ Monſieur, l'enfant que vous avez a-

„ dopté, eſt revenu entre mes mains. Vos
„ amis de Drury-Lane m'ont traité ſi cruel-
„ lement qu'ils m'ont dit en propres termes
„ que je ſerois *damnée.* Malgré la diſgrace
„ de mon enfant, j'eſpere néanmoins que
„ vous défendrez la réputation de la mal-
„ heureuſe ".

„ PHOEBE CLINKET."

Comme vous dites, Docteur, le cas n'eſt que trop clair; & chaque circonſtance eſt une preuve.

CLINKET *entrant.*

Cela eſt fort impoli, Monſieur, d'ouvrir les Lettres des gens.

FOSSILE.

Que ce que la tienne renferme n'eſt-il pour toujours un ſecret pour moi & pour tout le genre humain! Miſérable, dans quel état la Poéſie t'a-t-elle plongée!

CLINKET.

Je ne ſuis nullement mortifiée de l'accident: grand nombre des plus célebres filles d'Apollon en ont paſſé par là; & le cas m'eſt arrivé plus d'une fois.

FOSSILE.

Je ſuis pétrifié de tant d'impudence. Plus d'une fois?

CLINKET.

Voilà cinq ans conſécutifs qu'on me renvoye un de mes enfans tous les hivers. Les autres peuvent me ſurpaſſer en jugement;

mais pour la fécondité & l'expédition, je ne le cede à perſonne.

FOSSILE.

Miſericorde! D'où lui vient ce terrible tempéramment?

POSSUM.

Patience, Monſieur; peut-être Madame eſt-elle mariée?

TOWNLEY.

Quelle infamie, Mr. Foſſile, de la garder dans votre maiſon! Cependant ſi vous la chaſſez, traitez-la avec humanité. Je prendrai ſoin de l'enfant.

CLINKET.

Je ne vois pas de dénouement à cette converſation. Quel eſt le crime, s'il vous plaît, de faire une Tragédie? Je l'ai envoyée au théâtre de Drury-Lane, & le mauvais goût des Comédiens l'a rejettée.

POSSUM.

Le cas nous embaraſſoit un peu. Mais que vouliez-vous dire, Madame, en l'appellant votre enfant?

CLINKET.

Ma Tragédie eſt l'enfant de mon cerveau. Comment pour un Juge de paix, n'entendre pas l'uſage des métaphores!

POSSUM.

Docteur Foſſile, vous avez eu recours à bien des artifices & à mille ſubterfuges: malgré tout, l'enfant doit vous reſter. Mon

ami, dites-nous avec franchiſe de quoi il s'agit.

FOSSILE.

Voici mon hiſtoire. J'ai épouſé Madame ce matin, & je l'ai tirée de l'appartement qu'elle occupoit chez Mde Chambers dans Covent garden.

LE MATELOT.

Mde Chambers ! C'eſt là qu'on m'avoit adreſſé, & c'eſt chez elle que demeuroit la fille qui a donné à ma femme l'enfant de ſa maîtreſſe pour le nourrir : mais quelle étoit cette maîtreſſe? c'eſt ce qui ne me regarde pas.

POSSUM.

Sais-tu le nom de cette fille?

LE MATELOT.

Attendez .... Luteſtring.

FOSSILE.

Tu veux peut-être dire Sarſinette?

LE MATELOT.

Sarſinette, juſtement.

TOWNLEY.

Je vais la chaſſer à l'inſtant. L'infame!

POSSUM.

La preuve eſt complette. Docteur, vous cohabitez avec la mere: *currat Lex*; & vous devez garder l'enfant.

FOSSILE.

Votre ſentence eſt injuſte, & j'en appelle

à la Loi. Comme je n'ai jamais été marié, je n'ai jamais connu aucune femme; & Miſſ Suſanne Townley eſt encore vierge pour moi.

POSSUM.

Suſanne Townley! Voyez ce décret contre vous. (*Le Clerc lui préſente un papier.*) Madame, un mot en particulier s'il vous plaît. (*Il lui parle bas.*) Docteur, Mylord Chef de Juſtice a quelque affaire à diſcuter avec Madame.

FOSSILE.

Comment, avec ma femme?

POSSUM.

Pour vous le dire clairement, Docteur Foſſile, vous gardez depuis trois heures la femme d'un autre. Son mari, le Lieutenant Bengal, revient dans ce moment des Indes; & ce matin, je lui ai donné un décret pour la pourſuivre: il vaut mieux, pour votre réputation, la renvoyer ſans bruit, que de vous expoſer au ſcandale d'une exécution publique.

FOSSILE.

Tous les événemens de ce jour me confondent: mais celui-ci, le plus étrange de tous, aſſure mon repos. Quelle perte! Je n'ai pas profané le lit du Lieutenant Bengal .... Ecoutez, mon Ami, l'accompagnez-vous avec ce gage de ſon infamie?

POSSUM.

Avec votre permiſſion, Docteur, je ne reforme jamais mon jugement. L'enfant eſt à vous ; car il ne ſauroit être à un homme qui a été pendant trois ans abſent dans les Indes Orientales. Laiſſe ici l'enfant, mon ami.

LE MATELOT.

Je vois, mon Maître, que vous avez de l'humeur : ainſi vous me payerez demain.

(*Le Matelot laiſſe l'enfant, & ſort avec Poſſum, le Clerc & Townley.*)

CLINKET.

Mon oncle, tout le monde a gagné aux aventures de ce jour. Le Lieutenant Bengal a gagné de nouveau ſa femme, vous, un bel enfant, & moi le ſujet d'une Comédie, je vais dans ce moment me mettre à l'ouvrage.

FOSSILE.

Ce qui arrive, doit arriver. (*Il prend l'enfant entre ſes bras.*) Foſſile, tu n'avois pas de poſtérité : en voilà. Tu n'avois pas beſoin de femme, & tu n'en as point. Mais tu careſſes un enfant qui n'eſt pas à toi. Qu'importe ! Mille & mille honnêtes gens ſont à cette heure la même choſe. Qu'un homme ſoit le pere de ſon enfant, ou non, qu'eſt-ce-que cela ſignifie? L'acte de la génération en lui-même n'eſt-il pas ridicule, à ce que

remarque le grand Empereur Antonin. Je me regarde actuellement comme un Citoyen Romain : il vaut mieux que le pere adopte l'enfant, que ſi la femme adoptoit le pere.

EPILOGUE

Prononcé par Mlle. Oldfield.

L'Ancien Epilogue, à ce que diſent les Critiques, conſiſtoit dans cette formule: *Frappez des mains, excuſez-nous & bon ſoir.* Le moderne eſt toujours une tentative pour reconcilier les Spectateurs avec la Piece: mais par un nouveau rafinement, nous parlons depuis peu des Partis, des Traités, des Nations & du Miniſtere. Notre Auteur, plus pacifique, laiſſe ces chicanes aux Caffés, & aux échapes de ſavetiers: ſes monſtres mêmes ſont doux & modérés. Il n'y a que le Crocodile qui ſoit politique; il jouit des avantages de ſa double nature, de ſorte qu'il peut également vivre ſur terre ou dans l'eau. D'ailleurs il devoit être traité avec commiſération; car il aimoit la chair des Dames —— mais non pour la manger.

Quant à mon autre machine, ma Momie favorite, elle peut ſervir de modele aux petit-maîtres. Quoiqu'elle parût morte, elle étoit ſûrement en état de donner de ſignes de vie; ſes hiérogliphes plaiſoient à la femme du Docteur.

Qui eſt-ce qui n'a pas goûté le caractere de l'ingénieuſe Clinket? Elle écrit, comme les gens de qualité, avec une aiſance ſurprénante. Elle n'avoit d'autre défaut que celui de manquer d'eſprit. Eſt-ce là un cri-

me? — Dans ce cas, Dieux! ayez pitié du parterre!

Pour mon Docteur, tandis que toutes les créatures, Hommes, Momies, & Poiſſon ſec, pourſuivoient ſa femme, il s'eſt conduit avec toute l'honneteté poſſible, afin de rendre au Diable ce qui lui appartient. Sa phiole étoit cependant un peu impertinente. Quoi, expoſer de jeunes filles à une épreuve contre la Nature. Le pas eſt dangereux. Ma foi, ſi vous voulez que nous en paſſions par-là, laiſſez-nous marier d'abord, après quoi nous braverons le péril.

Qui ſe fâcheroit d'être tracaſſé comme Foſſile, ſi la torture ne duroit que trois heures? Combien d'entre vous ne ſont-ils pas dupes pour toute la vie, & obligés de garder la mere avec l'enfant? Il n'y avoit qu'un Marin qui pût avoir le cœur aſſez tendre pour réclamer une femme qu'il a perdue de vue depuis trois ans. Le feriez-vous, mes Amis? — Croyez-moi, jamais: quand vous partez, vous partez pour toujours.

Applaudiſſez unanimement, & excuſez la Comédie qui n'attaque aucun Etre vivant. Nous recommandons notre cauſe à ce brillant cercle qui exige nos reſpects, à vous Beautés au deſſus de dix-huit ſols, aux chapeaux bordés & aux cocardes du parterre, à tous ceux enfin qui penſent que le bon ton eſt *parent* de l'eſprit.

MELANGES.

M E-

MELANGES.

EPITRE

A ROBERT, COMTE D'OXFORD (1).

VOILA les vers que votre Poëte bien aimé chanta juſqu'à ce que la mort cruelle interrompit ſes accens harmonieux. O toi, qui attirois ſi juſtement nos regards, & qui es perdu pour nous! toi, que l'on admira, & que nous pleurons! toi, qui eus des mœurs ſi douces & les graces aimables de la ſociété! mortel habile dans toutes les ſciences, & capable de prendre tous les tons! cher aux Muſes, cher à Harley, tu n'es plus!

C'eſt pour lui que vous avez ſouvent étonné le monde, oubliant avec joie le rôle d'Homme d'Etat pour celui d'ami; c'eſt pour lui & pour Swift que vous avez mépriſé les petites farces que donne la grandeur, & les graves folies des Sages & des heureux du ſiecle: vous ſaviez vous dérober à une foule rampante, & quitter la baſſe flaterie pour vous ſauver entre les bras du goût & de la raiſon. Un ami, abſent ou mort, doit être toujours cher; (l'abſent demande un ſoupir,

(1) L'Auteur adreſſa cette Epitre au Comte d'Oxford & de Mortimer en lui envoyant les Poéſies du Docteur Parnelle, qu'il avoit publiées: Ce Comte s'étoit retiré dans ſes terres après ſa priſon à la Tour, en 1721.

& le mort une larme.) Rappellez-vous ces ſoirées délicieuſes qui terminoient vos travaux : écoutez votre Parnelle qui reſpire encore dans ſes chants, & qui ſourd aux conſeils de l'intérêt ou de l'amour de la gloire, & bravant le deſtin, oublie peut-être qu'Oxford fut grand : peut-être auſſi regarde-t-il comme abject ce qui nous frappe le plus, & ne vous voit-il illuſtre que dans votre chute.

En effet, s'il eſt quelque choſe qui puiſſe toucher ici bas les Immortels, c'eſt une ame comme la vôtre; ame ſublime, éprouvée par les revers, & ſupérieure à la douleur, aux paſſions, à l'orgueil, à la rage du pouvoir, au ſouffle de la haine, au vil intérêt & aux terreurs de la mort.

C'eſt en vain que vous cherchez une ſolitude dans les déſerts, les Muſes vous ſuivront dans le ſilence des forêts; c'eſt à elles à marquer les derniers veſtiges de l'homme de bien, à le juger de nouveau, à illuſtrer ſes disgraces; elles l'accompagnent à l'échaffaud ou dans la retraite lorſque ſon languiſſant ami lui a fait ſes adieux, lorſque la voix de l'intérêt & des ſervices rendus ſollicitent inutilement la reconnoiſſance des ingrats. Aujourd'hui même elles vous couvrent de lauriers dans vos promenades ſolitaires, parce qu'elles ne ſont ni mercenaires, ni vendues à l'ambition : aujourd'hui attentives à l'éclat de votre couchant, elles contemplent

la fin tranquille d'une vie ſi variée. A travers le nuage de la fortune, on peut voir un homme véritablement grand, & je ne crains pas de dire que c'eſt Mortimer.

EPITRE
A Mr. J. CRAGGS,
Secretaire d'Etat.

UNE ame auſſi pleine de mérite que vuide d'orgueil, que rien ne ſollicite à ſe faire voir, & n'oblige à ſe cacher, qui ne doit ſa ſureté ni au crime, ni à la crainte; un cœur ardent ſans paſſion, un viſage qui ignore l'art de feindre, un coup d'œil juſte qui anéantit l'impoſture quand elle oſe lever la tête, & fait même rougir l'impudente adulation: voilà quel étoit d'abord votre caractere; ſachez donc que ni les Rois, ni la Fortune ne peuvent rien faire de plus de vous. Dédaignez donc d'acheter un ami par des moyens abjects, & ne deſirez pas de perdre un ennemi qui s'éleve par ces vertus. Mais conſervez toute votre candeur & votre franchiſe: marchez dans la carriere — en Miniſtre, mais toujours en homme. Au faite des honneurs, ne rougiſſez point d'un ami, ni même de moi: ſuivez les routes unies mais peu fréquentées du vrai patriote, ſinon je rougirai de vous.

EPITRE
A Mr. JERVAS,
PEINTRE,

En lui envoyant la Traduction du Poëme de DUFRENOY *par* DRYDEN.

AMI, accepte ces vers, hommage d'une Muſe qui n'eſt ni ingrate, ni intéreſſée. Soit que ta main s'occupe à tracer quelque deſſein hardi, & plein de feu; ſoit qu'elle mêle enſemble dans une maſſe colorée les plus belles teintes, ou qu'elle tire ſur un canevas informe des figures ſemblables aux originaux; quitte un inſtant le pinceau pour lire cet ouvrage de Dryden, qui y a joint au génie qu'il tient de la Nature, l'art précis de Dufrenoy; & en le liſant, ſouhaite que nous ayons le même avantage qu'eux, d'entendre la Rénommée publier conjointement nos louanges; que nos noms ſoient inſéparables comme les leurs; que, comme eux, nous brillions aux yeux de la poſtérité; que l'habileté & la préciſion de l'un caracteriſent tes productions, & que les miennes ſoient frappées au coin du ſage & raviſſent l'enthouſiasme de l'autre.

Senſibles aux charmes de deux Arts jumeaux, nos goûts ſe ſont réunis, comme deux couleurs amies ſe confondent & ne

forment qu'une ſeule & même couleur, plus vive que celles dont le mêlange l'a fait naître. Que d'agréables momens ces Arts ne nous ont-ils point procurés? Les plus longs jours de l'Eté ne duroient que quelques heures. Nous étions charmés de pouvoir nous communiquer le ſuccès de nos travaux, qui s'entre-aidoient toujours, quoiqu'ils avançaſſent lentement, & dans leſquels notre amitié trouvoit toujours quelque défaut à reprendre, ou quelque beauté à louer.

Que d'objets nobles & touchans s'offroient de toutes parts à notre imagination! Rome, la merveile du Monde, ſe préſentoit à nous dans tout ſon éclat. Je m'imaginois quelquefois traverſer avec toi les plaines de l'air: nous voyions les Alpes au-deſſous de nous; & enflammés du deſir d'admirer la belle Italie, nous dirigions notre vol rapide vers ce ſéjour fortuné des beaux Arts. Là je pleurois avec toi ſur le tombeau de Raphaël, & je ſentois je ne ſais quel tranſport divin à la vue de l'urne du Poëte de Mantoue: tantôt je me repoſois avec toi au-deſſus du tombeau de l'Orateur Romain, & tantôt l'imprudente curioſité nous menoit au milieu des débris de quelque ancien Temple, & nous arrêtoit au pied d'un mur qui menaçoit ruine: pendant que je relevois en idée des Edifices réduits en pouſſiere, & que je me bâtiſſois à moi-même une nouvelle Ro-

me, tes yeux étoient fixés ſur des marbres dignes de ton attention, & un morceau de freſque que le tems avoit preſque effacé, te demandoit & obtenoit un ſoupir. Nous nous rejoignions enſuite, pour comparer enſemble les différens Chefs-d'œuvre, les graces de Raphaël avec ces airs de tête du Guide que tu aimes tant, la force du Carache avec la douceur du Correge, la touche hardie du Véroneſe avec le feu divin du Titien.

Que cet ouvrage (1), fruit heureux du travail de tant d'années, eſt fini! le poli de ce diamant (quoique de grandeur médiocre) & la maniere dont il eſt mis en œuvre, cauſent une égale admiration. Cependant les préceptes que ce Peintre illuſtre donne, n'expriment qu'imparfaitement ce qu'il a ſenti. C'eſt dans ſon ame que ſe trouvoient les plus belles idées: c'eſt delà qu'elles partoient pour frapper dans une eſquiſſe ou pour briller dans un tableau, &, ce qui eſt plus difficile encore, pour former la douceur d'un Ange & les regards enchanteurs de la charmante Bridgewater.

Elle n'eſt plus. O Muſe! qu'à ce nom chéri ta douleur éclate & arroſe de larmes ſon tombeau. Appelle & repréſente autour de ce monument tout ce qu'il y a ſur la Terre de plus noble & de plus pur, tout ce qui

(1) Dufrenoy employa vingt ans à la compoſition de ſon Poëme.

rend la vie aimable, ou qui eſt propre à en adoucir les amertumes: ou plutôt, raſſemble en un même objet tout ce qu'une ſœur, une fille, une amie & une épouſe, peuvent avoir de tendre, de reſpectable & de fidele; peins en un mot ce que les hommes ont jamais admiré de plus beau: qu'ils contemplent alors ce marbre inſenſible, & que leur orgueil ſoit humilié!

Cependant ſes attraits, vainqueurs du tems & de la mort, continueront à nous enchanter par le divin ſecours de ton art: ſon air doux & modeſte aura le privilege d'émouvoir le cœur de nos arriere-neveux. La beauté, frêle & charmante fleur qui craint également toutes les ſaiſons, brillera durant dix ſiecles par l'éclat de tes couleurs. Ainſi la fille de Churchill étendra ſes conquêtes au-delà du tombeau, & d'autres Belles ſeront jalouſes des beaux yeux de Worſley, le ſourire de Blount enchantera toujours, & une noble pudeur ne ceſſera de colorer le viſage de Belinde.

Puiſſent ces Beautés conſerver le même éclat que tes couleurs, toujours ſans défaut & libres comme les traits de ton pinceau; que telles que les merveilles que tu produis, elles dévoilent chaque année de nouvelles graces; qu'elles ſoient douces ſans foibleſſe, & plaiſent ſans éblouir; que de ſages regles dirigent leur conduite, & que leurs perfec-

LETTRE
A MADEMOISELLE
BLOUNT,

En lui envoyant les Oeuvres de VOITURE.

LE caractere aimable de l'Auteur paroît à chaque vers de cet Ouvrage, que les Amours & les Graces mêmes lui ont dicté. Son Art ſemble avoir été en lui un heureux préſent de la Nature, & il répand un air d'élégance ſur les objets qui en paroiſſoient le moins ſuſceptibles. Son don particulier étoit de charmer les Grands & les Belles, & de leur plaître ſans les flatter. Eſtimable d'ailleurs pour ſes qualités perſonnelles, l'eſprit n'étoit accompagné en lui d'aucune malignité, & les connoiſſances qu'il poſſédoit, n'avoient pas nui à la facilité de ſon commerce & de ſes mœurs. Sa Maîtreſſe & ſon Ami partageoient ſon cœur, & ſon tems étoit conſacré au Beau-ſexe, aux Muſes, & aux Gens de lettres. Ainſi ſagement exemt de ſoins, & gai avec innocence, il a mené une vie douce, qui, telle que le ſommeil d'un enfant qui joue & ſourit dans l'inſtant qu'il s'endort, s'eſt terminée preſque à ſon inſu. Ses rivaux mêmes déplorent ſa mort, qui fit connoître la triſteſſe à ceux qui l'avoient ignorée juſqu'alors. Les meilleurs cœurs don-

nerent des ſoupirs à la perte de Voiture: Voiture fut pleuré par les plus beaux yeux: les ris & les amours paroiſſoient enſévelis dans ſon tombeau, & ſeroient péris avec lui, s'il ne les avoit pas rendus immortels dans ſes ouvrages.

Que la vie auſtere de quelques graves mortels forme une Comédie longue, réguliere & ſérieuſe: que chaque ſcene renferme quelque beau trait de morale, & ſerve à la fois d'amuſement & de leçon: pour moi, je veux que ma vie ſoit une piece honnête & gaie, qui, ſans être trop aſtreinte aux regles du tems & du lieu, plaiſe & faſſe paroître du génie, de l'eſprit & des graces naturelles. Les cenſeurs des mœurs, & ceux qui s'attachent à critiquer les productions d'autrui, ſont difficiles à contenter, & il eſt auſſi difficile de ſatisfaire ces derniers, que de vivre au gré des autres.

Les bienſéances, toujours ſéveres, le ſont particuliérement pour votre ſexe: l'uſage que le tems a rendu aveugle, doit vous ſervir de guide; & l'on vous dit ſans-ceſſe, que tout plaiſir eſt un vice, & l'orgueil une vertu: la Nature parle, mais l'honneur refractaire ne veut point écouter. Le Mariage pourroit chaſſer ces petits préjugés qui tyranniſent, ſi par malheur il n'étoit lui ſeul un plus grand tiran qu'eux tous enſemble. Il en eſt des époux comme de tous les Monarques deſpo-

tiques : l'empire du dernier eſt toujours le plus terrible. Pauvre Sexe ! né pour être eſclave de l'opinion, ou pour porter des chaînes réelles, adoré pendant quelques mois, & négligé des années entieres, après que l'humble Amant eſt devenu un Maître impérieux. Ah ! ne ſacrifiez pas la douce liberté d'une vie innocente à la trompeuſe gloire de paroître ſouveraine de vos actions. Ne vous laiſſez point abuſer par de vains titres, ni par un étalage impoſant. N'aſpirez point à des joies bruyantes, mais contentez-vous de l'aiſance & du repos.

Les Dieux, pour punir Paméla de ſes vœux téméraires, lui donnent un caroſſe doré, des chevaux de Friſe, de belles robes, de riches diamans, des lits de parade, &, pour mettre le comble à ſon bonheur, un fou pour mari. Vaine, inquiete & brillante, elle éblouiſſoit au Bal, à la Promenade, aux Spectacles, & n'en étoit pas plus heureuſe pour cela. L'orgueil, le faſte, & l'air de grandeur ne procurent qu'une félicité extérieure : Paméla ſoupire, & ſent bien qu'elle n'eſt pas Ducheſſe au fond du cœur.

Que ſi le deſtin s'oppoſe à votre bonheur, & que vous-même vous ne demandiez pas mieux que d'être la victime de l'hymen, ne comptez pas trop ſur vos charmes qui triomphent aujourd'hui, mais qui éprouveront, tôt ou tard, le pouvoir du tems & des

maladies. Une humeur douce eſt l'unique moyen de rendre des attraits durables, de faire de nouvelles conquêtes, & de conſerver les premieres. L'amour, qui n'a d'autre cauſe que la beauté, dépérit avec elle, & ſa chaîne légere ſe détache au bout d'un jour. C'eſt ainſi qu'une guirlande de fleurs, dont on s'eſt paré le matin pour quelque fête, eſt détruite le ſoir par ces mêmes jeux auxquels on vouloit la conſacrer : mais un caractere aimable attache avec des liens moins étroits, & cependant plus forts & plus durables.

Ce fut par ce moyen que les premiers hommages que Voiture rendit à la belle Paulet, furent les mêmes lorſqu'elle porta le nom de Montauſier. C'eſt ce qui fait que le Poëte & le raviſſant objet de ſes vers, vivent encore, & continuent à plaire par les agrémens de leur caractere & de leur eſprit.

Couronnée de myrtes au ſein de l'Eliſée, l'ombre aimable de Voiture ſe trouve avec les Belles qu'il a immortaliſées; & il goûte ce bonheur dans le tems même que vous ſouriez à ſes vers heureux, & que notre ſiecle admire en vous une autre Rambouillet. Les plus beaux yeux de l'Angleterre liſent préſentement ce que les plus beaux yeux de la France avoient inſpiré. La glorieuſe deſtinée de Voiture porte que durant ſa vie, & après ſa mort, il doit charmer celles qui charment le reſte de l'Univers.

A LA MÊME.

Lorſqu'elle partit de Londres après la cérémonie du (1) COURONNEMENT.

TElle qu'une Vierge qui, prête à devenir ſenſible, commence à ſavoir faire uſage de ſes yeux, qui goûte déja avec plaiſir le doux poiſon des louanges, & qui ne connoiſſant pas encore le péril accorde à ſon Amant un baiſer, dans le tems que la prudence d'une mere ſévere l'oblige à quitter bruſquement la ville, pour aller reſpirer à la campagne un air moins dangereux: telle la charmante Zéphalinde s'éloigne du beau monde, & gémit à la vue du bonheur de ſes compagnes. Non que ſon cœur ſoit ſuſceptible à leur égard d'aucun ſentiment d'envie: il ne ſoupire pas de ce qu'elles reſtent, mais de la néceſſité qui eſt impoſée à Zéphalinde de partir.

Elle part pour aller trouver des occupations ſimples, des ruiſſeaux qui murmurent, des corbeaux qui croaſſent, quelque tante ennuyeuſe, & un vieux château. Quels objets, pour ſuccéder à la Promenade du Parc, aux Aſſemblées, à l'Opéra & aux autres Spectacles! Sa félicité conſiſte à faire un tour au Jardin, à partager ſon tems entre la lecture & le thé, à rêver & à laiſſer refroidir

(1) De George I. en 1715.

ſon caffé, parce qu'elle a autre choſe en tête: elle ſoupçonne la pendule d'aller trop lentement, & dîne préciſément à midi; ſes yeux s'amuſent à démêler dans le feu différentes figures; & le ſeul uſage qu'elle faſſe de ſa voix, ſe réduit à préluder un air, ou faire un conte à Mr. l'Ecuyer. A ſept heures du ſoir elle regagne le manoir qui lui ſert d'appartement, en un mot elle prie & s'ennuie, car c'eſt-là le chemin du ciel.

Peut-être prenez-vous plaiſir à tourmenter quelque Gentilhomme campagnard, qui ne ſait jouer qu'au Whisk, & dont le Punch eſt la boiſſon favorite: il vient vous voir avec un fuſil ſur l'épaule, & vous préſente des oiſeaux, ou bien il vous amene ſon chien d'arrêt, & par le bruit qu'il fait s'annonce lui-même dès le chenil. Il vous fait l'amour par ſigne, & rit de grand cœur de ſes groſſes plaiſanteries. En un mot il n'eſt rien qu'il aime tant que vous après ſon cheval.

Quelquefois, à la fin d'un beau jour, vous allez vous aſſeoir à l'ombre d'un berceau. Là, appuyée ſur le coude, vous rappellez le ſouvenir des objets dont vous avez été le plus frappée avant votre départ: vous voyez ſur une ſcene champêtre le Couronnement du Roi; & la ſuperbe Proceſſion des Comtes, des Ducs, & des Chevaliers de la Jarretiere, paſſe en revue devant vous, auſſi long-tems que votre éventail couvre vos

yeux prêts à ſe fermer. Saiſie de joie, l'éventail tombe & la brillante viſion diſparoît. Sceptres, Couronnes, Fêtes ſuperbes, tout s'évanouit, & il ne vous reſte pour toute compagnie que les arbres des vos Forêts. C'eſt ainſi que votre humble eſclave, dans le tems qu'il eſt desœuvré, ſans mal de tête, & diſpenſé de l'obligation de chercher une rime, s'arrête dans la rue, & rêvant auſſi tranquillement que s'il n'étoit pas environné d'une foule, ne ſonge qu'à vous. Le brillant éclat de vos yeux, ou votre air doux & modeſte, s'offrent à mon imagination, quand tout à coup Gay vient me frapper ſur l'épaule, & il n'eſt plus queſtion de vos attraits. Je ne vois plus que des chaiſes à porteur & des fats, & affligé de ce changement de ſcene je ſuis auſſi peu content de mon ſort, que vous pouvez l'être du vôtre à-préſent.

LA BASSETTE: EGLOGUE (1).

CARDELIE.

LA table de jeu eſt prête; celui qui *taille* eſt venu: pourquoi Smilinde reſte-t-elle dans ſon cabinet de toilette? Allons, rêveuſe, on vous attend.

SMILINDE.

Ah! Madame, depuis que mon *Grec* eſt infidele, je joue ſans goût & ſans plaiſir; je l'ai vu derriere la chaiſe d'Ombrelie; il lui parloit avec ce ton ſéduiſant, enchanteur, & ces ſoupirs affectés qui trompent une Belle trop crédule.

CARDELIE.

Et voilà donc la cauſe de vos ennuis romaneſques? Mon cœur eſt plus fort, & ſoutient une diſgrace plus accablante. Comme l'amour vous a croiſée, la fortune m'en fait autant; j'ai perdu trois fois *ſept & le va*.

SMILINDE.

Eſt-ce là le malheur que vous oſez comparer au mien? Je renoncerai ſans peine aux bonnes graces de la fortune. Je voudrois a-

(1) Cette piece eſt du genre de celles que l'on nomme en Angleterre, *Eglogues bourgeoiſes*; c'eſt la ſeule que Pope ait faite. On voit que des deux interlocutrices, l'une eſt amoureuſe du *Jeu*, & l'autre de l'*Eſtroc* que l'on appelle plus poliment *Grec*.

voir perdu tout mon argent, & que mon aimable Grec fut à moi, mais à moi ſeule.

CARDELIE.

Un amant perdu n'eſt qu'une disgrace vulgaire, & les femmes prudentes ſe préparent contre cet inconvénient: mais perdre trois fois le valet de trefle! Ah! qui pourroit prévoir ce coup funeſte, ces horreurs imprévues?

SMILINDE.

Voyez Betty Lovet; là voici fort à propos; elle connoît toutes les inquiétudes du jeu & de l'amour: ma chere Betty décidera ſur ce point important; Betty a paſſé par l'une & l'autre épreuve, elle déclarera ſans partialité qui ſouffre le plus, d'une femme maltraitée par l'amour, ou par les cartes.

LOVET.

Expoſez-moi vos griefs, je vous écouterai attentivement, quoique le tems ſoit précieux, & que j'aie beſoin de prendre le thé.

CARDELIE.

Voyez cet aſſortiment de colifichets de la main du fameux Mathers, qui, valant un ſol, coûte néanmoins cinquante guinées; voilà Mars & Cupidon qui luttent enſemble ſur ce curedent, & leurs figures ſemblent reſpirer: ſur le fond brille la belle tête de Venus; un feuillage de myrthe environne l'étui à dé, & Jupiter même paroît avec éclat ſur les ciſeaux; le travail & la matiere, tout

eſt délicieux, & je gage ce chef-d'œuvre contre Smilinde.

SMILINDE.

Voici une tabatiere qui fut jadis le tendre gage de l'amour de mon cher Grec, quand des Beautés rivales ſe diſputoient la préférence, & quand il fit raſle de tout à Corticelli: ſa paſſion éclata alors pour la premiere fois. Hazardie rougiſſoit, & détournoit inutilement la tête pour cacher l'envie qui la dévoroit. Cette tabatiere donc —— mais voyez les brillans qui relevent la charniere. Voilà ce que je gage, & j'ai ſûrement gagné.

CARDELIE.

Hélas! de moindres pertes que les miennes ont fait ſoupirer des héros & jurer des amans. Mais ce qui rend le trait encore plus cruel, c'eſt que mon mari même a tiré la fatale carte: je pris par complaiſance la Reine qu'il me donnoit, quoique je deſiraſſe ſecretement le valet. Le valet, que j'avois choiſi dans le fond du cœur, gagne ſur le champ, & dans la criſe ſuivante je perds *ſept & le va.*

SMILINDE.

Ah! ce qui agrave un coup auſſi deſeſpérant, c'eſt que cette déteſtable Ombrelie, cette Belle qui m'aſſaſſine, qui m'a perdue par ſes vils artifices, & au nom de laquelle je verſe des larmes, cette cruelle Ombrelie, dis-je, me doit même juſqu'à ſes charmes.

C'étoit une figure impertinente, quand elle parut pour la premiere fois à la ville ; ſa taille n'étoit point à la mode, & perſonne ne connoiſſoit ſon viſage. J'en fis mon amie, & je lui enſeignai d'abord à étendre un rouge vif ſur des joues pâles. Je l'introduiſis au Parc & dans les belles aſſemblées. Cozens, à ma priere, fit ſes corps de jupe. Miſérable, ingrate! avec tes airs bouffons que tu donnes pour de la vivacité, tu oſes m'enlever le cœur de mon amant favori!

CARDELIE.

Malheureuſe que je ſuis, combien de fois n'ai-je pas juré, quand Winnall *tailloit*, que je ne *ponterois* plus. Je ſens le précipice, & cependant j'y cours ; je vois ma manie, & je ne puis l'éviter.

SMILINDE.

Que de Belles mon volage amant a trompées! Qu'il en eſt qui ont maudit le moment, où elles ont été trop crédules! Cependant ſa fauſſeté notoire n'a ſervi de leçon à perſonne. Hélas! à quoi ſervent de triſtes exemples à une fille qui aime?

CARDELIE.

Quel eſt le cœur de marbre, qui peut contempler la Baſſette ſans être échauffé, lorſque l'on admire des Rois, des Reines & des Valets, rangés en bon ordre ; une banque brillante qui frappe la vue par des guinées, des demi-guinées &c ; lorſque l'on voit le

plaiſir du gagnant & la rage du perdant; des rouleaux de guinées qui éclatent dans une pompeuſe confuſion: Ah! ce ſpectacle frappe les yeux & ébranle le cœur. A cet aſpect, je dédaigne la raiſon, je ſuis toute en feu, la paſſion parle & rejette le frein. Regardez la Baſſette, Sages préſomptueux, & voyez ſi votre raiſon n'y doit pas échouer.

SMILINDE.

Un cœur, qui écouteroit froidement les vœux de mon Grec ſeroit plus que de marbre. Ah! quand il tremble, quand il commence à rougir, quand l'amour reſpectueux ſemble languir dans ſes yeux, quand ſa cravate ſe balance vivement; *Il aime!* me dis-je à moi-même, *Il aime!* Il affecte une paſſion ſi vraie que j'oublie toutes mes frayeurs; mon cœur pantelant cede à ſes charmes, je m'affoiblis & je tombe entre ſes bras. Penſez à cet inſtant critique, vous qui vantez la prudence, car en pareil cas la prudence perd la route.

CARDELIE.

Des tapageurs invalides jouent aux dés à Groomporter; certains Ducs paſſent leur tems à jouer à la boule à Marybone; mais qui oſeroit comparer le jeu de boule ou de dés au plaiſir divin, aux charmantes inquiétudes de la Baſſette?

SMILINDE.

La douce Simplicette eſt folle d'un petit-

maître ; Prudine aime l'homme & ſe moque de l'étalage : je trouve toutes les graces dans mon infidele ; il a la force du valet & la douceur du maître.

LOVET.

Treve de diſpute ; elle a été trop longue, & je perds patience ; Ecoutez & reſpectez mon arrêt. L'aſſortiment de colifichet brillera au côté de Smilinde, & je donne la tabatiere à Cardelie Epargnez-moi vos tons lamentables, & prenons le thé.

REPONSE

A la Queſtion ſuivante propoſée par Madame HOWE.

QU'eſt-ce qu'une PRUDE? C'eſt une femme ſur le retour, qui n'a jamais eu ni eſprit, ni beauté. Peu contente de ſon viſage, où l'air envieux & chagrin ont fixé leur ſéjour, elle a peur même de ſon ombre. Son ambition eſt de paſſer pour ſage ; ce qui ne l'empêche point de faire quelque haute folie avant de mourir.

VERS

A l'occaſion de ceux que le Duc de BUCKINGAM *avoit faits pour l'Auteur.*

MUSE, c'eſt aſſez : voilà enfin le terme de tes travaux, & tu vivras, car Buckingam l'ordonne. Que des nuées de Critiques attaquent mes vers ; que Dennis (1) écrive contre moi, que des gens ſans nom faſſent les mauvais plaiſans; ceci me dédommage avec uſure de pluſieurs années d'un travail ingrat, & je n'ai pas perdu ſans fruit mon tems, ma ſanté & ma fortune. Sheffield me ſourit, & Apollon ratifie ſon ſuffrage: dès ce moment nous allons être amis, la *Malice* & *Moi*.

(1) Ce Dennis étoit un des plus acharnés : auſſi eſt-il un des héros de la *Dunciade*.

PROLOGUE

D'une Comédie pour le bénéfice de Mr. DENNIS, *quand il étoit vieux, aveugle & fort indigent un peu avant ſa mort.*

LORSQUE ce Héros, qui, dans ſes campagnes, avoit bravé les Goths, & tué tant de Vandales, fut frappé par la fortune, & devint un triſte exemple des miſeres humaines, il n'avoit point d'ami qui ne déplorât ſon ſort, & tous ſes ennemis lui pardonnerent. Etoit-il une ame généreuſe, une ame qui penſât un peu, qui n'eût pitié de l'aveugle & vieux Beliſaire (1)? Etoit-il un Général qui ne s'attendrît à ſa vue, un ſimple ſoldat qui ne partageât avec lui ſon obole? Les cœurs Anglois doivent éprouver les mêmes émotions à l'aſpect de Dennis gémiſſant ſous le poids du beſoin & de ſa foibleſſe; Dennis qui a fait longtems la guerre avec les Huns modernes, qui a mis en déroute leurs jeux de mots, & bravé leurs pointes; Dennis qui eſt comme un boulevard inébranlable & terrible contre les *Enfans Gothiques* des vers glacés. Qu'il eſt changé cet homme qui fit autrefois ſou-

(1) Rien de mieux imaginé & de mieux conduit que cette alluſion. Pope a manié l'ironie avec tant de délicateſſe dans tout ce morceau, que le Critique n'en eut pas moins bonne idée de lui-même, & les ſpectateurs moins de charité.

pirer les loges, & trembler le théâtre par un tonnerre de ſa fabrique (1)! qui renverſa les frivoles eſpérances du Prétendant & confondit le Pape! S'il y a donc un Anglois, réellement né & élevé tel; s'il y a un Critique célebre par ſes fureurs; s'il y a un Vieillard qui mépriſe l'âge préſent; qu'il protege aujourd'hui une juſte cauſe, & qu'il ſoit l'ami de l'*Anglois*, du *Critique* & du *Vieillard*.

MACER.

PORTRAIT.

QUAND le ſimple Macer, aujourd'hui ſi fameux, s'aviſa pour la premiere fois d'aſpirer à la fortune d'un poëte, la ſeule ambition de ſa grande ame étoit de pouvoir porter des bas rouges, & dîner avec Steel. Ceux qui valoient un peu mieux que lui, faiſoient quelques bouts de vers, & donnoient une bonne parole à notre pauvre garçon. Inſtallé par ceux-ci, il ſe hazarde de paroître en ville, & bientôt il culbute le malheureux Crown avec une Comédie empruntée. Il s'en tint-là, & depuis cette époque, il n'a pas écrit un *comma*, mais il a l'eſprit de tirer

(1) Pour l'intelligence de cet endroit, voyez les Notes ſur le ſecond Chant de la *Dunciade*.

rer de grands avantages de peu de choſe; il reſſemble à des arbres rabougris qui ont reçu aſſez de ſeve pour produire quelque choſe & pourrir enſuite. A préſent il demande des vers, non pas aux bons écrivains qu'il hait, mais aux ſots ſes amis.

C'eſt ainſi qu'une proſtituée, preſque délabrée, ſe traîne à Londres du fond de ſa province, & ſe fait d'abord femme de chambre. Machine ſouple & rampante, elle remplit tous ſes devoirs ponctuellement, & flatte ſa bonne Maîtreſſe deux fois par jour: elle paſſe pour merveilleuſement honnête, quoique d'une baſſe origine, & on l'aime ſinguliérement à cauſe de ſa ſimplicité. Elle tente enſuite les aventures avec une robe d'emprunt, & des mouches qui ne lui appartiennent point: elle débute, & en quatre mois, elle devient une haquenée parfaite: alors uſée, pâle & fatiguée, elle ne peut plus ſervir que d'entremetteuſe.

A Mr. MOORE,

Inventeur de la célebre Poudre aux vers.

AH! excellent Moore, que nous ſommes dupes des formes & des apparences! Quoi que l'on penſe, quoi que l'on obſerve, on voit que tous les hommes ſont des vers.

L'homme eſt un ver par lui-même, vil,

rampant, foible & vain! Il ſe traîne un moment ſur la terre pour y rentrer bientôt.

Que la femme ſoit un ver, c'eſt ce que l'on avoit remarqué même avant le péché de notre vieille mere: elle s'entretint d'abord avec ſa propre eſpece, cet ancien ver, c'eſt-à-dire le Diable.

Nous appellons les ſavans mêmes des vers de Bibliotheque; le ſot eſt un ver lent; cette Belle, dont la queue brille d'un vif éclat; eſt un ver luiſant.

Les fats ſont des papillons bien nuancés qui ne ſe pavanent qu'un jour: vers dans leur origine, ils le redeviennent encore.

Le flatteur eſt un perce-oreille; c'eſt ainſi que dans les vers on trouve l'image de tous les caracteres & de toutes les conditions: les avares ſont des vers de fumier, les petits-maîtres des vers à ſoie, & les médecins des grillons.

Les Hommes d'Etat ont leur ver propre, comme on l'obſerve par les détours de leur politique: leur conſcience eſt un ver qui les ronge nuit & jour.

Ah! Moore, ton art ſeroit mieux appliqué & d'une maniere infiniment plus utile, ſi tu pouvois chaſſer du cœur du Courtiſan le ver qui ne meurt jamais.

O docte ami d'Abchurchlane! toi qui opères tant de merveilles, ta *Poudre* eſt vaine, puiſque tu ſeras toi-même la proie des vers.

Tu ne peux que prolonger quelque tems le cours de notre vie, & rien davantage.

Les Beaux-Eſprits même du Caffé de Button ſeront changés en vers.

Sur une DAME *de la Cour.*

JE connois un objet unique en ſon eſpece; (Que l'envie garde le ſilence pour m'écouter!) Je connois une Dame raiſonnable, pleine d'agrémens & d'eſprit, admirée de tout le monde, & cependant ſuſceptible d'amitié.

Sage pour l'amour de la ſageſſe, ſon ſérieux n'a aucune teinture d'orgueil, ni ſa gayeté aucun mêlange de folie: ſa joie eſt toujours tempérée par une douce & touchante mélancholie.

Quelque Amie, jalouſe de tant de qualités dira apparemment. Quoi! eſt-elle donc abſolument ſans défaut? Non, elle en a, & plus d'un. Elle eſt ſourde aux louanges qui retentiſſent autour d'elle, & aveugle au point de ne pas remarquer l'admiration dans les yeux de tous ceux qui ont le bonheur de la voir.

VERS

Sur ma Grotte de Twickenham, compoſée de marbres, de criſtaux, de pierres & de minéraux (1).

TOi, qui t'arrêtes dans ces beaux lieux où l'onde tranſparente de la Tamiſe brille à travers le dédale d'une grotte ſolitaire; où des gouttes tombent lentement d'une voute de minéraux; où des pointes de criſtal rompent & font rejaillir les petits flots d'un ruiſſeau; où des pierres encore brutes ne ſont point employées à jetter de l'éclat ſur l'orgueil; où, en un mot, le métal caché brille avec innocence; approche. Contemple d'un œil attentif la grandeur de la Nature, & regarde la mine ſans deſirer de l'or. Approche, mais avec reſpect: vois la Grotte d'Egérie (2), où Bolingbroke ſe livroit à de nobles ſpéculations & où Wyndham expirant donnoit encore un ſoupir à la patrie. Que ceux-là ſeuls, qui oſent aimer leur pays & être pauvres, marchent ſur ce terrain ſacré.

(1) La conſtruction de cette grotte & le ſoin de l'orner firent l'amuſement favori de Pope dans ſa vieilleſſe. La diſpoſition, le goût, & les ornemens de cette ſolitude annonçoient le génie de ce grand homme.

(2) Alluſion à ce que l'on rapporte de Numa, qui formoit ſes ſyſtêmes de politique dans une grotte; & ſe ſuppoſoit inſpiré par la Déeſſe Egerie.

A MADAME M. B.

A ſon Jour de naiſſance.

QUE le Ciel vous comble de tous ſes dons, d'une longue jeuneſſe, d'une ſanté conſtante, de plaiſirs durables & d'un ami! Je ne vous ſouhaite pas ces jolies bagatelles que les femmes admirent, des tréſors qui tourmentent, & des objets de vanité qui fatiguent. Si la vie n'apporte rien de nouveau à meſure que les années augmentent; ſi telle qu'un crible elle laiſſe paſſer tous les biens; ſi la perte de quelque plaiſir marque chaque progrès de l'âge, de ſorte que tout ce qu'on y gagne conſiſte en réflexions ameres; eſt-ce-là un Jour de naiſſance? Ah! je ne vois que les *funérailles* de l'année précédente.

Que la joie ou le repos, l'abondance ou le contentement, & le ſentiment flateur d'une vie bien employée, conſolent le cœur, inſpirent toutes les graces, échauffent l'ame & brillent ſur la figure. Que vos jours & vos années ſe ſuccedent ſans trouble, ſans douleur & ſans crainte, juſqu'à ce qu'une mort inſenſible détruiſe cette tendre organiſation dans quelque ſonge agréable, ou dans les tranſports de la joie; juſqu'à ce qu'un heureux réveil vous arrache à la nuit du tombeau pour goûter dans la vie future des torrens de volupté.

A Mr. T. SOUTHERN,

A ſon Jour de Naiſſance.

REſigné à vivre, préparé à mourir & ſans autre péché que celui de la Poéſie, Thomas parvient dans ce jour à ſa quatre-vingt-unieme année. L'honnête Boyle (1) invite ſon cher Poëte à dîner, & met devant lui une ſerviette ornée d'un tiſſu de lauriers; l'Irlande, mere des tendres Muſiciens, lui préſente ſa harpe (2). Cette oie ſauvage & ces alouettes déſignent ſon génie éminent; ces champignons marquent la vivacité de ſon eſprit, & pour le jugement, voilà un pouding qui l'annonce. Malgré ſa vieilleſſe, ce rosbif fait voir qu'il eſt vigoureux, & à la priere on reconnoît qu'il eſt dévot, quoique Poëte. Puiſſe Thomas, que le Ciel a placé ſur la terre pour augmenter le prix des prologues & des pieces de théâtre (3), digérer cent dîners pareils, & deſcendre au tombeau ſans reproche, & mépriſer un fripon & un caroſſe!

(1) Il fut invité à dîner, le jour de ſa naiſſance, chez ce gentilhomme, & la bonne chere conſiſta en ce qui ſuit.

(2) Les tiſſerands Irlandois figurent généralement une harpe ſur leurs toiles, comme linge de table &c.

(3) Ceci fait alluſion à une anecdote que M. Southern racontoit quelquefois à l'Auteur au ſujet de Dryden. Celui-ci s'étoit rendu ſi fameux pour ſes Prologues, que quand Southern commença à écrire pour le théâtre, les Comédiens ne vouloient rien jouer ſans

A MILADY
MARIE WORTLEY MONTAGUE (*).

I.

AUcun Mortel n'a encore oſé conteſter votre Empire, quant à l'eſprit ou à la beauté: mais les hommes qui penſent trouvent qu'il eſt un peu dur de le céder à une femme ſur l'érudition.

II.

Les Ecoles, avec leurs regles pédantesques, refuſent le ſavoir au beau-ſexe; c'eſt ainſi que l'Egliſe Romaine interdit l'uſage de la Bible, de crainte que le troupeau n'en ſache autant que le Paſteur.

III.

Ce fut une femme qui goûta la premiere les délices de la ſcience; il eſt vrai qu'elle fut maudite: mais les Sages conviennent que le droit appartient au premier occupant.

IV.

Réclamez donc courageuſement votre an-

un Prologue de ſa façon, & juſqu'alors ſon prix ordinaire étoit de quatre guinées; mais il en demanda ſix à Southern, en lui diſant: *Jeune homme, ce n'eſt point par mépris pour vous, mais les Comédiens ont eu juſqu'ici mes marchandiſes à trop bon marché.* Les Anglois regardent aujourd'hui les Prologues de Dryden avec la même admiration que les Virtuoſi donnent aux boittes d'apothicaires, peintes par Raphaël.

(*) Cette Piece & les ſuivantes juſqu'aux Epitaphes ne ſont point dans l'Edition du Dr. Warburton. Nous les avons tirées du Supplément.

cienne prérogative, prérogative qui appartient à tout votre ſexe; que les hommes reçoivent d'une autre brillante Eve la connoiſſance du bien & du mal.

V.

Mais ſi la premiere Eve a été ſi ſévérement punie pour n'avoir touché qu'à une pomme, à quel châtiment ne devez-vous pas vous attendre, vous qui avez dépouille tout l'arbre ?

PARA-

PARAPHRASE

DU I. PSEAUME,

Pour l'uſage d'une jeune Dame.

I.

HEureuſe la femme, qui ne s'occupe pas des folies du monde, qui ne prête point l'oreille à des chanſons dangereuſes, & qui ne ſoupire pas pour un caroſſe à ſix chevaux.

II.

Son Epoux s'efforcera de lui plaire, & s'emploiera nuit & jour à lui témoigner ſon amour.

III.

Elle donnera le fruit le plus doux; pour ſon mari, il fleurira toujours dans un brillant état: tout ce que cette femme prendra en main ne peut que proſpérer.

IV.

Pour ces abominables courtiſannes, qui ſuivent leurs appétits impurs, elles n'auront pas tant de bonheur. Le mercure & les pilules pénétreront juſqu'à la moële de leurs os.

V.

Car, voyez-vous, les filles pures & propres gagneront toutes des bons maris; mais les paillaſſes infectes pouriront dans Drury-lane.

LE TRADUCTEUR.

OZell invoqua ſa Muſe à la voix de Sanger ? (1) car qui refuſeroit de chanter pour Sanger ? Ses vers ſont tels que Sanger même pourroit les avouer. Il reſſuſcite Perrault, aſſaſſine Boileau, attaque d'abord les Anciens, & puis Wycherley. Cependant le vieux Poëte n'a pas lieu de ſe fâcher, puiſqu'Ozell mord davantage ceux qu'il eſtime le plus ; & ſa gracieuſe ſatire n'auroit pas excité de plainte, ſi le ſage Rowe n'avoit pas prononcé qu'elle étoit amuſante. Que le jugement de cet Ecrivain doit être extraordinaire, puiſqu'il condamne l'Auteur modéré, & imprime le Cynique !

(1) Egbert Sanger fut apprentif Imprimeur chez Jacques Tonſon, & ſuccéda à Bernard Lintot dans ſa Boutique de Fleetſtreet. Lintot imprima la traduction des *Caracteres de Perrault*, par Ozell, & Sanger ſa traduction du Lutrin de Boileau, que Mr. Rowe vantoit au public en 1709.

ROXANE
OU L'ANTICHAMBRE.

ROxane retournant fort tard de la Cour, ſoupiroit à la porte St. James: elle étoit accablée de tant d'idées triſtes, que ſes porteurs, trouvant le fardeau plus peſant, maudiſſoient leur métier, tandis que la Belle exhaloit ſon chagrin d'une maniere bien plus attendriſſante.

Eſt-ce donc pour cela que je me ſuis embellie de ces roſes, & que ces nouvelles pierreries décorent mes cheveux? Ah! Princeſſe, avec quel zele ai-je ſuivi vos pas! J'ai preſque oublié les devoirs d'une Prude. Je ne pouvois me rendre trop tôt auprès du Roi; j'ai négligé mes prieres pour que ma toilette fût faite à midi. Que n'ai-je pas abandonné pour vous, oui pour vous! mes paſſions, mes plaiſirs, tout ce qui étoit à moi. J'ai ſacrifié ma modeſtie & mon repos; j'ai quitté les Opéras pour courir à des Farces indécentes; des mots équivoques révoltoient mes chaſtes oreilles: voilà cependant ce que j'ai ſouffert de bon cœur pour vous. Dans l'éclat de la jeuneſſe, lorſque la Nature m'invitoit au plaiſir, & que tous les agrémens de la vie s'offroient à mon choix; excitée par l'honneur, & arrêtée par l'orgueil, mon ame a dédaigné tout cela. Je

courois les Sermons, & avec une morgue ſévere, je cenſurois mes voiſines, & récitois tous les jours mes prieres. Hélas! que tout eſt changé! J'ai vu des infamies ſur le théâtre avec cette même contenance. Ah! Princeſſe, pour l'amour de qui j'ai perdu une réputation que l'on achete ſi cher, & évité tous les endroits publics, où je pouvois étaler une figure brillante, j'habite actuellement auprès de vous toutes les nuits, & mon devoir me fixe ſans ceſſe à vos côtés; je forme un cercle avec les filles d'honneur, & c'eſt un ſpectacle divin pour les étrangers. Que votre Antichambre eût été ſouvent clairſemée, ou ornée de femmes de marchands, ſi je n'avois pas rempli la place, & prévenu cette disgrace. Cependant les artifices de Cockatilla l'emportent; ſes airs ſuborneurs corrompent nos filles, & ſéduiſent nos jeunes-gens. Elle étoit tellement fiétrie, que perſonne ne la voyoit avant l'arrivée de Votre Alteſſe. Vous l'avez cependant choiſie pour Dame de la Chambre, tandis que vous rejettez le zele, une bonne réputation & la vertu. Ah! digne préférence! Il n'eſt aucune de vos Dames que la cenſure épargne, ou qui ne ſe ſoit deshonorée. Je connois la Cour, & tous ſes pieges trompeurs, ſes fauſſes careſſes & ſes ſouris perfides. Ah! Princeſſe, vous poſſédez l'art des Cours; en trompant nos eſpérances, vous gagnez nos cœurs.

LE MIROIR.

UN ton arrogant, des airs légers, vains & insolens caractérisent aujourd'hui cette Belle; la grandeur lui tourne la tête; elle veut paroître ambitieuse, & elle excite la pitié. Elle se conduisoit bien autrement avant son mariage; mais la charmante G. est perdue dans la femme de P. O, si son pere, célebre Artiste, pouvoit faire pour son usage un fidele miroir, où elle pût reconnoître ses erreurs & son impertinence, apprendre, en un mot, à corriger ses airs hautains; nous reverrions la douceur sourire encore sur son visage; elle seroit de nouveau ce qu'elle a été, & elle charmeroit encore le monde!

LES TROIS TENDRES BERGERS.

JE chanterai toujours le *tendre* Philips; les vallées doivent retentir du nom du *tendre* Philips. Mes vers doivent célébrer ſur mille tons différens le *tendre* Budgell & le *tendre* Carey. Que tous les *tendres* Poëtes vous placent conſtamment enſemble, vous, qui avez le cœur bon & une extrême délicateſſe. Que la Satire n'ait jamais l'audace de vous rendre fous ou lâches, & que Dieu vous préſerve de tout rimeur qui verſifie aiſément!

LE DÉFI,

BALLADE.

I.

C'Eſt à une Belle retirée de la Cour, & à deux autres qui y ſont encore; c'eſt aux charmantes Bellenden, Lepell & Griffin qui prennent le petit Turc (1) & Pope pour un jouet, qui croient que ce n'eſt pas un péché d'aimer & d'avoir de l'eſprit, que s'adreſſent ces vers négligés.

II.

Je ſais ce qui ſe paſſe en public & derriere la ſcene, ſur les canapés & les Sophas, dans l'agitation des Fiacres où pluſieurs jolies Nymphes s'écrient: Ah! que faites-vous?

III.

Pourquoi paroîtrois-je donc à la Cour, où l'on a tant de peine à mettre à la raiſon la brillante Townshend; où j'entendrois tout le monde peſter & jurer; où tous les diſcours ſont couronnés d'un blaſphême; ou je verrois perſiffler l'honnête Sunderland, & condamner le Royaume de la ſottiſe (2)?

IV.

Hélas! je ne ſaurois faire des pointes comme Schutz, cajoler les Allemans comme Grafton, dire à Pickenbourg que c'eſt un

(1) Un Nain qui s'appelloit Ulric; on lui comparoit Pope qui étoit fort petit.
(2) L'Irlande.

grand flandrin, & courir aux Sermons comme Meadows : les ambitieux peuvent inonder les Cours ; mais pour moi & Marlbro, nous gardons nos foyers.

V.

Sérieuſement, que puis-je juger des Cours en vous conſidérant toutes trois ? Vous avez quelque eſprit, & vous pouvez en puiſer davantage dans cette région qu'avec Gay ou avec moi : peut-être qu'avec le tems vous quitterez le grand régime qu'on y obſerve, pour ſouper tranquillement avec nous d'un peu de lait.

VI.

Il eſt une grande maiſon dans Leiceſter-Fields; les portes ſont peintes en verd, & des rubans flottent aux fenêtres : je parle d'une Marchande de modes ; là nous pourrons former un double tris, car Gay peut faire ſeul deux Pope.

VII.

Mais ſi par hazard vous alliez montrer la manie des prudes, & afficher une modeſtie à contretems, amenez avec vous Milady Rich, & quelquefois Madame Howard ; car les vierges qui veulent ſe conſerver chaſtes, doivent roder avec celles qui ne le ſont pas.

VIII.

C'eſt de la ſorte, belles Nymphes, que je termine ma Ballade, que Dieu favoriſe le débarquement du Roi, & que toutes les

jolies femmes ſoient amies de nos armées; qu'il protege ces heureuſes nations, & qu'il fixe les irréſolutions du beau ſexe!

EPIGRAMMES.

I.

LEs Muſes & les Graces brillent dans votre billet; celles-ci éclatent ſur votre figure, & celles-là dans votre eſprit.

II.

Qu'on cite les Déeſſes du mont Ida; à la bonne heure: mais vous montrez de l'eſprit, au lieu qu'elles montrerent autre choſe.

III.

Divines Bellenden, Griffin & la petite Lebell, morbleu! vous mentez comme le Diable, en diſant qu'il n'y a point d'eſprit à la Cour, puiſque vous m'avez envoyé ce qu'Argyle auroit écrit, s'il vouloit écrire.

IV.

Adam auroit tombé deux fois, ſi pour une pomme, le Diable lui eut donné Bellenden & Lepell.

V.

Dimanche, à ſix heures, vous pourrez joindre dans la rue Gerrard les deux champions qui ne ſont pas le Lord S....

VI.

On dit qu'A.... eſt un bel-eſprit: pourquoi? Parce qu'il écrit? Non .... c'eſt parce qu'il n'écrit pas.

EPIGRAMME

Gravée ſur le Collier d'un Chien que j'ai donné à S. A. R.

JE ſuis le Chien couchant de S A. Je vous prie, Monſieur, de me dire de qui vous êtes le Chien.

EPIGRAMME

A mon ingénieux & digne Ami GUILLAUME LOWNDES, *Ecuyer, auteur du célebre Ouvrage in-folio, intitulé :* LE BILL DE LA TAXE DES TERRES.

QUand les Poëtes impriment leurs Ecrits, la troupe des Ecrivailleurs les couvre de lauriers comme le Pupitre de Noël: ces miſeres méritent-t-elles tant de gloire? Un homme qui n'écrit que pour mourir de faim en eſt-il digne? Quoi, on ne décorera pas de même cette tête immortelle, où naiſſent les Actes du Sénat? Cette tête vénérable, qu'un plus noble objet enflamme, emploie de plus heureux moyens pour ſe rendre illuſtre. Ah! que n'ai-je la voix de Virgile pour chanter un homme dont la ſcience peut lever des millions par an! La trompette de la Renommée feroit retentir le nom du grand Lowndes, & toutes les Provinces d'Angleterre ſeroient pleines de ſa gloire.

VERS

Qui étoient à la tête des Nouveaux Mélanges, imprimés par LINTOT.

IL en eſt qui louent Colinæus, ou Blaeu; d'autres n'en font pas grand cas: les uns préferent Plantin à tout le reſte, & d'autres eſtiment le vieil Elzevir ou Aldus; pour moi j'admire LINTOT: ſes caracteres ſont incomparables, amples & beaux comme ſa perſonne. Ceux-là imprimoient leurs noms en petites lettres; mais LINTOT ſe met en Capitales. L'Auteur & lui figurent également au frontiſpice, & vous regardent en face. Etienne imprimoit du Grec payen, que les uns n'entendoient pas, & que les autres ne pouvoient lire. Mais pour tout ce qui ſort des mains de LINTOT, Rawlinſon même peut le comprendre. Souvent on trouve dans Aldus & Plantin une page effacée, ou une feuille perdue: on n'en peut dire autant des Livres de LINTOT. Les Manuſcrits ne coûtoient rien aux premiers: jamais ils ne donnerent à Homere, à Virgile, ou à tout autre ſix ſols pour deux vers. Mais LINTOT fait une grande dépenſe; & achete prodigieuſement cher du jugement. Leurs Livres ne peuvent ſervir qu'à un petit nombre, à un Savant, ou à un Bel-eſprit: ceux de LINTOT ſont d'un uſage général.

CHANSON.

VOLE, tendre Amour, étends tes ailes de pourpre ſur mon cœur: hélas! je ſuis ton eſclave!

Bergers, toujours contens, toujours heureux, qui goûtez la nuit un ſommeil tranquille à côté de vos troupeaux, je languis, voyez mes jours s'éteindre ſur cette ſcene enchantée.

C'eſt ainſi que la Déeſſe de Cithere pleuroit ſon cher Adonis, lorſque le ſanglier, qui s'étoit gliſſé en ſilence, l'eut déchiré de ſa dent impitoyable.

Cinthie, prépare une tendre mélodie; ſage *Diſcrétion*, accorde la lyre, calme les rêveries cruelles d'un cœur qui veille toujours: brillant Apollon, prête-nous tes Chœurs harmonieux.

Sombre Pluton, Roi des terreurs, couvert de chaînes de diamant, conduis-moi à ces ondes limpides qui arroſent les heureuſes plaines de l'Elyſée.

Triſte Ciprès, Saule verdoyant, qui ornez le front de mon Aurelie, & toi Morphée, qui planes ſur mon chevet, écoutez les derniers vœux de mon cœur.

Mélancolie, doux *Méandre*, qui tournes

rapidement avec un tendre murmure, les amans, couronnés de tes fleurs, errent sur tes bords.

Ainsi quand Philomele, épuisée de langueur, cherche son silencieux époux, la mélodie cede au destin.

LE CHAMPION, DIALOGUE ENTRE FULVIUS ET PROBUS,

Publié en 1740.

PROBUS.

JE ne voudrois pas voir vendre ma patrie chez l'Etranger, ou dans son sein.

FULVIUS.

Hé, qui vous dit cela .... Mais on considere la Grandeur dans l'éloignement, & jamais on ne la voit sous son véritable jour: son élevation la diminue aux yeux du Spectateur qui ne discerne pas ses vraies proportions. Peut-on appercevoir distinctement ce que l'on voit à peine?

PROBUS.

Je conviens que la distance semble rapetisser les objets, en conséquence de la foiblesse de l'organe: c'est le pouvoir & la grandeur qui créent cet éloignement aux yeux de quelques imaginations malades; voilà la source de l'illusion, car celui qui porte une couronne ou une fourrure d'hermine, est dans

la réalité auſſi proche de mon jugement, qu'un miſérable en guenilles. L'homme ne peut s'éloigner de l'homme d'un ſeul pas: la Nature lui aſſigne ſa place.

FULVIUS.

A la bonne heure, ſi vous parlez du genre humain en gros; il juge mieux. Mais comment les particuliers pourront-ils ſe mettre au fait de quelque choſe? entrent-ils au Conſeil? Voyent-ils les reſſorts ſecrets des affaires? la balance de notre Cour, & quel parti nous prendrons? Quand même ils ſeroient en état d'appercevoir ces objets, leur eſprit eſt-il aſſez vaſte pour les peſer dans la balance de la ſageſſe?

PROBUS.

Il ne s'agit pas ici de ſageſſe.... Le fripon en chef tient l'argent, &, à l'exception d'un ou deux *Renards fourrés*, il n'en donne qu'à des fous. Quel eſt l'homme ſage qui verra avec indifférence des marionettes brillantes que l'on dépêche dans les autres Etats de l'Europe, pour leur acheter des marottes; qui ne rapportent ici que des nouvelles déſolantes, une paix ruineuſe & des illuſions qui coûtent fort cher. Qui pourra lire ſans impatience & ſans indignation cette foule de Traités contradictoires, qui ſe croiſent entr'eux, & font frémir le bon ſens? Quoi de plus mépriſable que les lâches meſures de notre Gouvernement? Nous ſommes, à la honte éternelle de l'Angleterre,

eſclaves des fous, qui le ſont des faquins, qui le ſont des grands. Tout eſt eſclave, & bien des gens font parade de leurs chaînes; ils montrent leurs entraves *de ſoie* à la face du ſoleil, & portent hautement les marques brillantes de leur ſervitude, des mitres & de petites couronnes. Il en eſt, j'en conviens, qui s'efforcent de couvrir leur opprobre, & qui cachent la vérité qu'ils déteſtent ſous de longues robes, ou une fourrure d'hermine: mais lorſqu'ils ouvrent la bouche, on apperçoit le reſſort de la machine, & cependant la Comédie va ſon train; les farceurs jouent toujours leur rôle. Oui, la folie a l'aſcendant ſur la ſageſſe; & comme elle eſt aveugle, tout lui paroît juſte. On ne néglige rien pour la ſoutenir ſur le trône; elle gâte tout ce qu'elle touche; un funeſte conſeil, une mauvaiſe plaiſanterie, ſa marotte accablent la nation.

FULVIUS.

Faites mieux, ou laiſſez les choſes telles qu'elles ſont.

PROBUS.

Venez, Cardinal (1) & vous auguſte Parmeſanne (2); mettez l'Angleterre ſous le joug; ce ſort ſeroit préférable dans un tems où perſonne ne veut être coupable de la perte de notre liberté. Ce n'eſt pas là une

(1) Le Cardinal de Fleuri.
(2) La Reine d'Eſpagne.

ſaillie, Monſieur: mon cœur eſt ſur mes levres. Oui, je déteſte tout homme en place ou ſans emploi, qui conſent à la corruption, qui achete du crédit dans ſa nation, pour le ſacrifier à l'étranger, qui creuſe un précipice pour nous engloutir, & qui nous fait *ſouſcrire* à notre ruine; qui rejette nos maux ſur le compte du hazard par le moyen d'une étrange loterie, & qui fait accroire au peuple ſéduit que ſes malheurs ne ſont qu'un jeu. Je hais les lâches qui inventent des titres onéreux en faveur de gens qui n'ont d'autre emploi que celui de tirer pour eux un ſalaire qu'ils n'ont pas gagné, & qui nous inondent de chenilles qu'ils nourriſſent de notre propre ſubſtance.

FULVIUS.

Je penſe toujours .... que c'eſt là un accès de zele. Si les choſes étoient telles que vous les repréſentez, on ne pourroit jamais aſſez plaindre l'état pitoyable de la nation.

PROBUS.

Voilà donc le fruit des travaux de nos peres. C'eſt en vain qu'ils ont lutté généreuſement contre les attentats des Miniſtres deſpotes. C'eſt en vain que Mortimer, Spencer & Wolſey furent les victimes de leurs odieuſes entrepriſes. Perſonne ne plaignit leur ſort; la proſcription étoit eſſentielle au ſalut de la patrie. Wolſey, aſpirant à la thiare,

thiare, voulut acheter le trône de Rome avec nos tréſors : ſon crime fut puni, & cependant qui eut jamais plus de raiſon d'eſpérer l'impunité ? Ce n'étoit pas Gaveſton ? Strafford même n'a-t-il pas reçu la mort malgré ſon Maître. Je dis plus : n'a-t-on pas même immolé un Roi, changé le droit à la couronne & la forme du gouvernement ? La fureur des guerres civiles a verſé le ſang des Nobles, le ſang même de toute la nation. L'Angleterre perd tout en perdant la liberté ; ſouffrira-t-elle donc cette perte irréparable ? Dans ce cas, prenez la chaîne, & chantez vos malheurs à la face de l'univers. Si vous oſez, au contraire, défendre votre cauſe & celle de votre pays, voilà le tems ; armez-vous, & qu'un nouveau Parlement jette les fondemens de votre gloire & de votre proſpérité.

FULVIUS.

Dans une telle criſe, on a bien beſoin d'un Conſeil.

PROBUS.

Et nous manquons pareillement de conſeillers : ce n'eſt pas parce que je ſuis un homme de loi, ou parce que je ſiege dans certain Sénat, que je me donne pour ſage. Ce ſont les actions qui font connoître les hommes : il en étoit *un* ; que dis-je ? Il en eſt un encore ; car y a-t-il une puiſſance ſur la terre, qui puiſſe ſe flater d'anéantir un

homme qui ſait ſe reſpecter, & de le réduire au ſilence? Ce mortel exiſte, & l'éclat de ſa vertu obſcurcit les foibles rayons de quantité de *petits* aſtres: il peut ſervir ſa patrie dans les Cours, à l'Armée & au Conſeil. N'a-t-il pas déja parlé dans le Sénat? J'étois préſent, j'entendis ce Héros du Nord (1): ſes diſcours auroient pu donner l'ame d'un patriote à un eſclave; l'honnêteté de ſa politique, ſes principes, ſes yeux étincelans du feu de la liberté, tout frappoit dans ſon action: ſa modeſtie rougiſſoit & ſembloit craindre les éloges. Mais je n'en puis dire davantage .... La foule des réflexions qui ſe préſentent à ce ſujet, m'ôte la parole.

FULVIUS.

Je ne perds cependant pas confiance, & je ne crois point que notre état ſoit auſſi deſeſpéré que vous le dites. Quel eſt l'homme qui ignore que ſept années d'abondance peuvent ſuccéder à ſept années de famine & de ſtérilité? Ce n'eſt pas la faute du ſol; il eſt fertile en lui-même: mais il a reſté inculte, & nous avons ſouffert des œconomes diſſipateurs qui l'ont hypotéqué à leur profit.

PROBUS.

Je recois l'augure; que vos vœux ſoient exaucés, & notre ſalut eſt proche: faſſe le Ciel que notre triſte patrie jouiſſe ſans interruption des précieux avantages de la Liberté!

(1) Le Duc d'Argyle.

EPITAPHES.

His ſaltem accumulem donis & fungar inani
Munere!

VIRG. Æn. VI. 885.

EPITAPHES.

I.

EPITAPHE

De CHARLES, *Comte de Dorſet, enterré dans l'Egliſe de Withyam en Suſſex.*

DORSET, l'Ornement des Cours, le Favori des Muſes, & le Mécene des Arts, eſt mort.

Fléau de l'Orgueil, il l'attaqua conſtamment, ſoit qu'il le trouvât armé de Puiſſance, ou revêtu d'un air de Sainteté.

Naturellement doux, il n'étoit ſévere que par Amitié pour le Genre-humain, & ſa Sageſſe étoit enjouée.

Heureux Satyrique, dont la cenſure diſcrette faiſoit voir que le Vice étoit en même tems l'objet de ſa Haine & de ſa Pitié!

Heureux Courtiſan, qui ſe fit aimer du Roi & de ſa Patrie, ſans leur ſacrifier ni ſes Amis, ni ſon repos!

Heureux Pair du Royaume, qui contempla dans ſa Race les grandes qualités que ſes Ayeux lui avoient tranſmiſes!

II.

EPITAPHE

Du Chevalier TRUMBAL, *un des premiers Secrétaires-d'Etat de* GUILLAUME III. *Il réſigna une ſi honorable Charge, & mourut dans ſa retraite à Eaſthamſtead en Berk-Shire, l'An* MDCCXVI.

IL fut d'une figure aimable, & d'un caractere ferme quoique réſervé. La prudence étoit accompagnée en lui de franchiſe, & ſa conſtance n'empêchoit pas qu'il ne fût humblement réſigné aux ordres de la Providence. Fixe dans ſes principes d'honneur, il reſta fidele à ſon Parti, & témoigna toujours une extrême modération envers ceux qui étoient du Parti oppoſé. Courtiſan honnête, & cependant vrai Citoyen attaché par les mêmes liens à ſon Roi & à ſa Patrie; joignant au feu de la jeuneſſe le ſens profond, fruit de l'age mûr; ennemi de la diſpute, quoique zélé pour la Vérité; animé d'une Foi généreuſe, & entiérement exemte de ſuperſtition; aimant la paix, & déteſtant la tirannie. Tel fut Trumbal qui, éloigné de la Terre, jouit à-préſent de cette liberté qu'il avoit préférée à la Grandeur.

III.

EPITAPHE

De SIMON HARCOURT, *Fils unique du Vicomte* HARCOURT, *Chancelier de la Grande-Bretagne, enterré dans l'Egliſe de Stanton-Harcourt, en Oxford-Shire.*

QUI que tu ſois, approche de ce Tombeau, où repoſe l'ami le plus digne d'être aimé, & le fils le plus chéri. Il ne connut jamais de joie que l'amitié ne pût partager & ne donna jamais aucun ſujet d'affliction à ſon pere qu'en mourant. Pere infortuné! le ſilence ſeul peut exprimer ta douleur. Que cette Pierre en conſerve le ſouvenir, & ſoit un durable monument de ton deuil & du mien.

IV.

EPITAPHE

De Mr. J. CRAGGS, *enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter.*

REGI MAGNÆ BRITANNIÆ A SECRETIS
ET CONSILIIS SANCTIORIBUS,
PRINCIPIS PARITER AC POPULI AMOR ET DELICIÆ:
VIXIT TITULIS ET INVIDIA MAJOR
ANNOS, HEU PAUCOS, XXXV.
OB. FEB. XVI. MDCCXX.

HOMME d'Etat, & cependant ami de la vérité; ſincere, d'une fidélité à toute épreuve, & inviolablement attaché aux loix de l'honneur. Jamais il ne manqua à ſa parole, ne ſe propoſa aucune vue d'intérêt particulier, ne gagna un Titre, ni ne perdit un ſeul Ami: il s'eſt illuſtré lui-même, approuvé de tous, loué, pleuré, & honoré par ces mêmes Muſes dont le commerce a fait un des plus doux plaiſirs de ſa vie ſans qu'aucun Poëte jaloux en ait troublé la tranquilité.

V.

EPITAPHE

Pour Mr. ROWE, *enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter.*

TEs reſtes précieux, ô ROWE, ſeront dépoſés dans ce Tombeau, que les cendres de Dryden ont rendu ſacré. Il repoſe ſous une pierre informe, qui ne porte aucune inſcription ; & l'on chercheroit en-vain la derniere demeure de cet homme immortel, ſi ton monument ne ſervoit à l'indiquer. Que ton ombre aimable jouïſſe d'une paix profonde, & d'un repos éternel! Ton génie & l'amour te couronnerent également. Une Epouſe reconnoiſſante vient de rendre à ta renommée un hommage que Dryden n'a jamais obtenu de ſon ingrate patrie.

VI.

EPITAPHE

Sur Mme. CORBET, *qui mourut d'un cancer au ſein.*

CI gît une Femme qui fit du bien ſans oſtentation, & qui joignit à une raiſon ſupérieure un ſens droit. Elle n'entreprit de conquêtes que ſur elle-même, & ne mêla jamais d'art dans ſa conduite que pour échapper à l'admiration. La paſſion & l'orgueil ne profanerent jamais ſon cœur, Sanctuaire de la vertu. Une Ame ſi ſimple, ſi tranquille, ſi ferme, & pourtant ſi douce, ſi forte, & cependant ſi ſenſible à la pitié, a, telle que l'or le plus pur, paſſé par le feu des épreuves. La Sainte a triomphé des tourmens, mais la Femme y a ſuccombé.

VII.

EPITAPHE

Pour être gravée ſur le Monument que Mylord DIGBY *avoit érigé à ſon Fils* R. DIGBY *& à ſa Fille* MARIE, *dans l'Egliſe de Sherborne en Dorſet-Shire; l'An* MDCCXXVII.

VA, bel exemple d'une jeuneſſe qu'aucun vice ne ſouilla ; habile, modeſte, & pacifique ami de la vérité; auſſi courageux dans les ſouffrances que modéré dans la joie ; homme de bien ſans éclat, & grand ſans prétentions; fidele à remplir tes engagemens, plein de candeur; toi qui ne formas jamais de ſouhaits que tout le monde ne pût les entendre, qui joignis aux mœurs les plus douces un eſprit exemt d'affectation, ami de la paix & du Genre-Humain, va, vis à jamais : d'éternelles demeures t'attendent: vas-y jouir du bonheur de ceux dont tu as imité les vertus ſur la Terre.

Et toi, Fille heureuſe! qui, après avoir été le triſte témoin de ſa mort, l'as ſuivi de près dans la nuit du Tombeau, prens ton eſſor vers les immortelles régions qu'il habite: ta ſéparation d'avec lui a été courte, mais tu n'en a plus à redouter. Va donc vers le ſeul ſéjour où il y ait une félicité

pure, & où il ſuffit d'aimer pour être heureux. Recevez ces larmes, reſſource impuiſſante des foibles mortels, pardonnez notre douleur juſqu'au tems où nous partagerons vos céleſtes voluptés. Acceptez l'hommage de quelques Rites funebres, d'une Pierre ſépulcrale, & de mes Vers. C'eſt tout ce qu'un Pere, & tout ce qu'un Ami peuvent donner.

VIII.

EPITAPHE

Du Chevalier GODEFROY KNELLER *enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter, l'An* MDCCXXIII.

KNELLER, qui n'eut d'autre Maître que le Ciel même, dont l'Art égaloit la Nature, & dont les Tableaux étoient pleins de vie, après avoir enfanté plus de merveilles que deux Siecles n'en peuvent fournir, repoſe couronné d'Honneurs & de Lauriers, dus à ſon mérite, & à ſon généreux amour de la gloire. (1) Durant ſa vie, la Nature craignit de ſe voir ſurpaſſée, & à ſa mort elle craint de mourir.

(1) C'eſt une imitation de la fameuſe Epitaphe de Raphaël.

Raphaël, timuit, quo ſoſpite vinci
Rerum magna parens, & moriente, mori.

IX.

EPITAPHE

Du Général HENRI WITHERS, *enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter, l'An* MDCCXXIX.

REpoſe ici, WITHERS, toi dont l'ame intrépide, mais ſenſible, aima ſa Patrie, & plus encore le Genre-Humain. Quoique né pour la Guerre, tu n'as point connu les égaremens de la jeuneſſe, & la douce Humanité a logé dans ton ſein juſqu'à l'âge le plus avancé. Le Vétéran blanchi dans les travaux de Mars ne ſauroit s'empêcher de donner quelques larmes à ton trépas, & l'enjoué Courtiſan te donne un ſoupir ſincere.

WITHERS, adieu! cependant n'emporte point avec toi ton Caractere guerrier ni tes Vertus ſociales, & ne nous oblige pas à graver ſur ton Tombeau, Ci git le dernier des braves Anglois.

X.

EPITAPHE

De Mr. E. FENTON, *enterré à Eaſthamſtead en Berk-Shire, l'An* MDCCXXX.

CEtte Pierre modeſte (tant de monumens faſtueux ne ſont pas dans le même cas!) peut dire avec vérité, Ci git un Homme de bien : un Poëte, qui a eu plus de bonheur que le Sort n'en attache à cette profeſſion, le Ciel l'ayant diſpenſé de l'humiliante néceſſité de faire ſa cour aux Grands. Ennemi des vaines louanges & jaloux d'un loiſir philoſophique, il ſe contenta de cultiver les Muſes dans le ſilence de la paix. Il jetta un œil tranquille ſur l'une & l'autre vie, & ne vit rien qui méritât d'être regretté dans celle-ci, ou d'être craint dans celle-là. Satisfait du feſtin ſimple & frugal de la Nature, il ſe leva tranquillement, & rendit graces à Dieu d'avoir vécu, & de mourir.

XI.

EPITAPHE

De Mr. GAY, *enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter, l'An* MDCCXXXII.

IL avoit dans le caractere une extrême douceur, des mœurs aiſées, l'eſprit d'un grand-homme, & la ſimplicité d'un enfant. Né pour plaire à ſon Siecle & pour le corriger, il temperoit ce que la vertu a de ſévere par l'enjouement de ſon humeur. Une fortune médiocre l'a rendu ſupérieur aux tentations, & jamais il ne s'eſt laiſſé corrompre par le commerce des Grands. Ami diſcret & facile, il a mené une vie ſans reproche, & a été regretté par les gens de bien. Ce ſont-là de vrais honneurs. Ta gloire ne dépend pas de ce que ton Buſte a une place parmi ceux des Héros, ni de ce que tes Cendres ſeront mêlées avec celles des Rois; mais de ce que ceux qui ont été aſſez heureux pour te connoître, & aſſez juſtes pour t'aimer, diront triſtement en ſe frappant la poitrine (1), GAY repoſe ici.

(1) C'eſt-à-dire, dans le cœur des gens de bien. Mr. Pope lui-même n'étoit pas content de cette eſpece de penſée. Car outre qu'elle n'eſt rien moins que neuve, la formule ordinaire, *ici repoſe un tel*, rend la phraſe entiérement équivoque; pour remédier à cet inconvénient, autant qu'il m'a été poſſible, j'ai alteré la formule en mettant, GAY *repoſe ici.*

XII.

EPITAPHE

Deſtinée au Chevalier NEWTON *dans l'Abbaye de Weſtminſter.*

ISAACUS NEWTONUS:

Quem immortalem

Teſtantur *Tempus*, *Natura*, *Cœlum*:

Mortalem

Hoc marmor fatetur.

La Nature & les Loix de la Nature étoient cachées dans le ſein de la Nuit: DIEU dit, *que Newton ſoit*, & la lumiere parut.

XIII.

EPITAPHE

Du Dr. FRANÇOIS ATTERBURY, *Evêque de Rocheſter, qui mourut en exil à Paris, l'An* MDCCXXXII.

[SA Fille unique rendit l'eſprit entre ſes bras, immédiatement après être arrivée en France pour le voir.]

DIALOGUE.

OUI, nous avons vécu —— ! encore un ſoupir, & la mort me ſépare de vous. Puiſſe le Ciel, ô mon Pere! avoir à-préſent votre cœur tout entier. Mais hélas ! ſouvenez-vous juſqu'au moment où vous ne ſerez plus, comme moi, qu'une argille inſenſible, combien nous nous ſommes aimés.

Chere Ombre! je le veux : je mêlerai enſuite ma cendre avec la tienne. —— O Ame pure! O Perte plus cruelle que celle de ma Fortune, de mes Amis, & de ma Terre natale! Après cela me reſte-t-il encore ici-bas

(1) Par alluſion au fréquent uſage & à l'application que ce Prélat faiſoit des dernieres paroles du fameux *Pere* Paul, dans ſa priere pour la Patrie, ESTO PERPETUA. La juſteſſe de cette alluſion, dans l'exil, & à l'heure de la mort, ne ſera bien compriſe que par ceux qui ſeront au fait de la conformité qu'il y a eu entre la vie de l'Evêque & celle du Moine. Le caractere du Dr. Atterbury eſt bien con-

quelque ſouhait à former ? Oui —— CIEL, (1) SAUVE MA PATRIE ! —— Il profere ces mots, & meurt.

nu. Celui du *Pere* Paul ſe peut tracer en peu de mots. Il étoit profondement verſé dans toutes les Connoiſſances divines & humaines. Il conſacra ſa vie au ſervice de l'Etat, en s'oppoſant avec fermeté à toutes les entrepriſes injuſtes de l'*Egliſe*. Il étoit modeſte, humble, franc, diſpoſé à pardonner, patient & juſte ; exemt de tout Eſprit de parti, & de tous Projets d'ambition ; en un mot, un admirable compoſé de ſavoir, de ſageſſe, & de vertu.

XIV.

EPITAPHE

D'EDMOND SHEFFIELD, *Fils du Duc de* BUCKINGHAM, *mort dans la dix-neuvieme année de ſon âge, l'An* MDCCXXXV.

SI les charmes naiſſans d'une jeuneſſe ſage & modeſte avoient pu garantir des traits de la mort un fils qui faiſoit la gloire de ſon pere, & conſerver à la patrie un Héros dont elle n'a que trop beſoin, cette triſte effigie ne demanderoit pas vos larmes, & ne vous diroit pas d'une maniere touchante : Que d'eſpérances enſévelies dans ce tombeau! Sa vertu a brillé dans tout ſon éclat. Le Sénat d'Angleterre a admiré ſon éloquence, & ſes Compatriotes l'ont aimé. Mais des honneurs plus tranquilles & une réputation moins bruyante accompagnent l'Ombre de l'aimable Buckingham. Sa maiſon, après s'être tant diſtinguée par ſa valeur, & par ſon goût pour les Sciences, s'éteint avec lui ; & une longue liſte de grands Capitaines & de Sages, dont elle avoit fait préſent à la Patrie, eſt terminée par un Saint, qui étoit dû au Ciel.

XV.

EPITAPHE

De quelqu'un qui ne vouloit pas être enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter.

HEROS & Rois, reſtez où vous êtes, & n'approchez pas de moi ; laiſſez dormir en paix un pauvre Poëte, qui n'a jamais flatté, ni vous, ni vos pareils. Horace & Virgile n'en pourroient pas dire autant.

XVI.

EPITAPHE

D'un Homme qui ne vouloit pas être enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter.

SOus ce Marbre, ou ſous ce Seuil, ou ſous ce Gazon, ou ſous tout ce que voudra un Héritier, un Ami, ou quelque généreux Inconnu gît un Homme qui ne ſe ſoucia jamais, & ne s'embarraſſe gueres encore, de ce qu'on a dit, ou pu dire de lui: mais ayant vécu & étant mort avec une ame libre & tranquille, il attend de la Bonté Divine, qu'il ſera au-moins auſſi-bien qu'il a été.

Fin du Tome Second.

0056836888